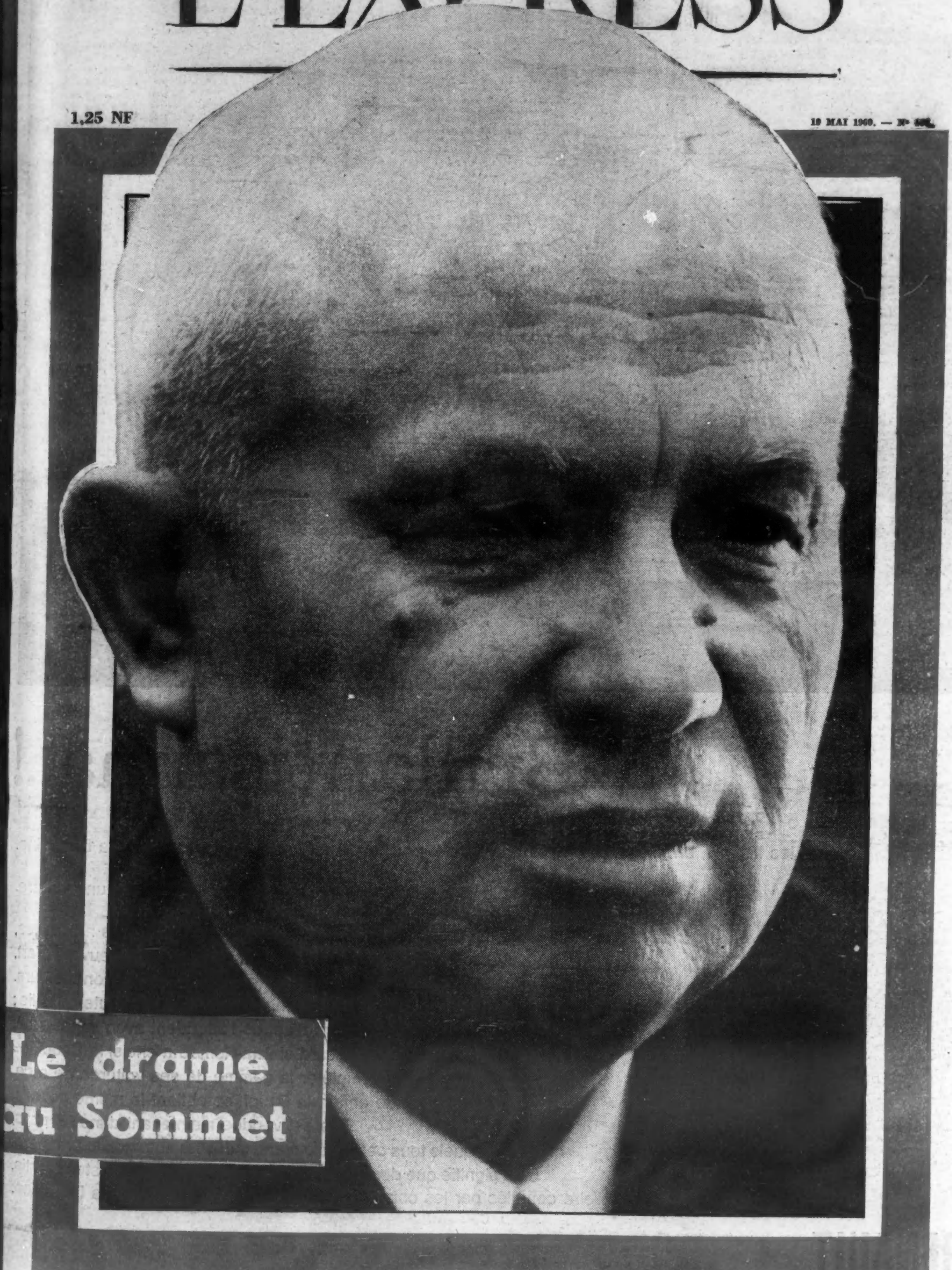
# MENDÈS FRANCE : A QUI LA FAUTE ?

(page 8)

L'EXPRESS

1,25 NF

19 MAI 1960. — N° [illegible]




(Pic.)

L'UN DES QUATRE « GRANDS ».

*« Ce ne sont pas du tout les « méchants » qui font le plus de mal en ce monde. Ce sont les maladroits. »* (Paul Valéry - « Mélanges »)

B1- ★ ★ ★ ★ ★

# Brillantissima..!

disent les Italiens, en joignant le geste à la parole, pour exprimer leur enthousiasme sur la Dauphine.

Et c'est le plus beau compliment qu'ils puissent faire à une voiture.

Au pays des Mille Miles, où les champions automobiles sont des gloires nationales,
où les belles mécaniques sont admirées comme des œuvres d'art,
la Dauphine a conquis les plus sportifs des conducteurs.
20 000 «privilégiés» pilotent déjà leur Dauphine sur toutes les routes d'Italie;
des milliers d'autres l'attendent avec impatience.
Et ce n'est pas par hasard si Alfa-Romeo a choisi la Dauphine
pour compléter la gamme de ses voitures de race.
Dans le monde entier, la Dauphine obtient le même succès.
Elle est vendue maintenant dans 98 pays,
en tête desquels tous ceux qui ont une industrie automobile prospère.
Cela signifie que des centaines de milliers d'automobilistes avertis,
qu'on pourrait croire comblés par les constructeurs de leur pays, préfèrent la Dauphine.

**RENAULT** régie nationale

1er en France 3ème en Europe 6ème dans le monde, produit chaque jour plus de 2 000 Dauphines

# UNE TENTATION PERMANENTE

« *CAROLINE, Caroline...* ». La chanson est démodée et la « *robe blanche des dimanches* » aussi. Tout simplement parce qu'il n'y a plus de robe « des dimanches ». Les fins de semaine s'appellent « week-end » et, pendant les week-ends, on met... une tenue de week-end.

La définir est presque impossible : elle va de l'assemblage le plus hétéroclite à l'harmonie la plus raffinée.

Le hasard des prévisions mondaines ou météorologiques préside généralement à sa naissance. Ce qui donne par la suite : « *Mon chemisier du week-end chez les Dupont* », ou : « *Mon imperméable de l'orage à Vernon* ».

Ce mode de constitution a deux inconvénients graves :

1° Il coûte cher : on achète au dernier moment, donc à n'importe quel prix.

2° Il est inefficace : les résultats sont si disparates qu'au week-end suivant le problème se pose de nouveau.

## De bons principes

Pour les « vacanciers du dimanche » qui voudraient constituer leur garde-robe d'une manière plus rationnelle, voici quelques « bons principes » dont il faut tenir compte si l'on veut se trouver rapidement à la tête d'un « minimum vital » élégant et passe-partout.

1° Choisir les éléments de base (veste sport, pantalon) en tissu de bonne qualité et dans des coloris neutres : le type même du vêtement qui « vieillit bien » et auquel il faut consacrer une mise de fonds suffisante.

2° Rechercher l'originalité dans les accessoires : foulards, petits chemisiers, etc., qu'il faudra renouveler fréquemment et qui suffiront à « différencier les saisons ».

3° Préférer toujours les tissus infroissables. En week-end, les valises sont petites et les fers à repasser rares

4° Ne pas oublier (même au printemps) les éléments chauds qui permettront d'aborder confortablement une soirée à la belle étoile ou une journée plus fraîche.

5° Dans l'incertitude, opter sans hésiter pour la tendance « sport ». Il est généralement préférable (quelle que soit la tenue des hôtes) de ne pas paraître « endimanché ».

6° Acheter en pensant aux prochaines vacances.

## Se laisser séduire

Mais tous les bons principes ne suffisent pas. Choisir une tenue de week-end, c'est un peu « se laisser séduire » : le velouté d'un vêtement de daim, la nuance recherchée d'un pull-over, le toucher soyeux d'un foulard, sont souvent nécessaires (et quelquefois suffisants) pour vous « décider ».

L'idéal serait donc de trouver, réunis en une seule boutique, tous les éléments (classiques ou amusants) de la tenue de week-end.

Cette « tentation permanente » existe maintenant à Paris : la boutique « Carlo's » (48, rue de Passy) se consacre plus particulièrement, pendant six mois de l'année, à cette spécialité, et réunit dans ses salons tout ce dont l'amateur de week-end, féminin ou masculin, peut rêver : depuis le petit foulard-cravate « irrésistible » jusqu'aux ensembles de peau, en passant par tous les polos italiens imaginables. Le choix est facile, tant les formes, les matières, les coloris sont séduisants. La sélection doit se faire en fonction du « style » de week-end prévu.

## Si vous misez « décontracté »

Vous allez passer le week-end en pleine campagne, soit dans votre « petite maison », soit dans la « petite maison » d'autrui, soit encore dans une auberge simple où les pêcheurs à la ligne se donnent rendez-vous. Vous êtes décidé (et vos hôtes le sont aussi) à « ne pas faire d'histoires ». Alors, aucun problème : misez « décontracté ». Simples et confortables, vos vêtements contribueront, pour une très large part, à vous donner une âme rustique et sans souci.

Dans ce style, il existe chez « Carlo's » d'excellents numéros :

● **Pour Madame** :

— un pantalon de toile dont l'aspect est celui du lin, très bien coupé. Il se fait en grège et ciel (47 NF.). Et, pour 52 NF., un pantalon de shantung, spécialement réussi en lavande et en mauve. (Photo n° 1.)

— Une « chemise imprimée » dont les coloris s'accordent parfaitement avec ceux des pantalons unis (facile à porter en ville sur une jupe droite) (55 NF.). (Photo n° 1.)

— Un pull italien en fil, manches courtes, ras du cou (38 NF.). Tous coloris.

— Une veste de cuir noir, piqûre « sellier », forme blazer, souple... comme du daim, mais moins fragile (260 NF.).

● **Pour Monsieur** :

— Un pantalon Tergal ultra-léger, qui existe dans tous les coloris de l'arc-en-ciel (79 NF.). (Photo n° 1.)

— Des chemisettes « tennis » à manches courtes (33 NF.). Les mêmes, à manches longues, col transformable, seront parfaites à Paris, pendant les jours chauds (39 NF.).

— Un polo en fil d'Ecosse, maille italienne, existant en marine, noir, ciel, blanc, jaune et ficelle (62 NF.) (Photo n° 1.)

— Une veste de peau « feuille morte », originale par ses revers boutonnés, style tyrolien. (Photo n° 1.)

## Pour plus de raffinement

C'est une auberge « chic » qui vous attend ; un rallye est organisé, ou bien encore vous allez pendre la crémaillère « au bout de l'autoroute de l'Ouest ». Dans ce cas, la vraie tenue de campagne fait « négligé » et la tenue de ville est parfaitement déplacée. Mais l'une et l'autre peuvent vous fournir les éléments de base qu'un détail bien choisi viendra « caractériser ».

Dans ce style plus raffiné, « Carlo's » a mis au point de nombreux modèles faciles à « reclasser » ensuite dans la garde-robe quotidienne.

● **Pour Madame** :

— Une jupe droite en tergal blanc, entièrement doublée (92 NF.) (Photo n° 2).

— Une chemise-blouson en peau lavable « sable », pouvant se porter sur la jupe ou le pantalon (Photo n° 2).

— Un ensemble de soie naturelle : chemisier et jupe peints à la main.

— Un deux-pièces en peau lavable, bleu lavande.

— Un ensemble chemisier et pantalon (ou jupe) en élastiss d'été, uni ou imprimé. Tabac et coloris divers.

● **Pour Monsieur** :

— Des costumes frais parce qu'ils sont en alpaga, en shantung ou en tergal, personnalisés parce qu'ils peuvent être faits sur mesures et dans trois coupes différentes : « classique », « moderne » et « nouvelle vague » (à partir de 320 NF.) (Photo n° 2).

— Des chemises « Oxford » légères mais impeccables (41 NF.).

— Un blazer noir (ou bleu) droit (ou croisé), coupe anglaise (175 NF.).

— Un imperméable en « Terital », poids plume, de marque italienne, aussi efficace qu'élégant (250 NF.).

— Un smoking en alpaga bleu marine, col châle, pour les soirées chaudes (460 NF.) (1).

(1) Tous les articles « Carlo's » peuvent être livrés en prêt à porter ou exécutés sur mesures.

(Dambier.)

2. La tenue raffinée.
*Facile à « reclasser » dans le quotidien.*

(Dambier.)

1. La tenue décontractée.
*Pour âmes rustiques et sans soucis.*

Cette page spéciale d'annonces est présentée par « Carlo's », 48, rue de Passy (AUT. 38-28).

# PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres. signes ou espaces par ligne)
Tarif : 4, 50 NF le mm. (+ taxes 8,52 %)
PAYABLE D'AVANCE

## OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

**NEOCIDE AIRWICK**
cherche à pourvoir poste
**INSPECTEUR DE VENTES**
pour AFRIQUE (ex. A.O.F., A.E.F.)
- Ce poste conviendr. à candidat 30 a. disposé à s'absenter 9 à 10 mois par an en plusieurs fois, de santé robuste, sobre et travailleur, persévérant et sans expérience coloniale antérieure.
- Le candidat retenu aura pour principale mission de FORMER, ANIMER, INSPECTER les RESEAUX de DISTRIBUTION.
- Si vous répondez à ces conditions envoyez au CHEF DU PERSONNEL 3, avenue Erlanger - PARIS (16e) une photo, un C. V. et une lettre manuscrite par laquelle vous lui exposerez les raisons qu'il a de vous choisir, s'il est convaincu, vous recevrez une convocation pour un entretien approfondi.

Entreprise jeune et dynamique vendant depuis plus de dix ans produits de grande diffusion recherche
**UN PSYCHOLOGUE DIPLOME** AGE 30 ANS
connaissance de l'anglais, voire de l'allemand, souhaitée, pour analyser et interpréter les attitudes de la clientèle. Ce poste conviendrait à une personne à la compréhension rapide, au jugement objectif et possédant « l'esprit d'équipe ». Envoyer C. V., photo, lettre manuscrite au n° 10.842 CONTESSE PUBLICITE, 20, avenue de l'Opéra, PARIS (1er) qui transmettra.

## OFFRES D'EMPLOIS

**Aide-Comptable Dactylo**
Vacances assurées
Se présenter PUBLICITE S.N.P., 11, boulevard des Italiens - PARIS

**ST.-DACTYLO Facturière**
expérimentée, place stable. URGENT
MOLITER, 34, rue Tronchet (9e)

Groupe éditant REVUES de DECORATION et de MODE de notoriété internationale recherche
**Jeune Cadre Exportation**
PARLANT ALLEMAND COURAMMENT
35 a. max., form. Gr. Ecole commerc. ou équiv. pour élargir Clientèle public. de ses supports, en Allem., Suisse, Bénélux. 1.250 NF au dép. + 13e m. plus intéress. Prem. lettre av. C. V. détaillé à **PSYCHOTEC** serv. EX, 13, r. Beudant, Paris-17e
Discrétion absolue

Importante Entreprise allemande de Textiles (filat. et tissage d'imprimés de coton) recherche pour le marché français :
**Attachés commerciaux**
âgés de 22 à 27 ans environ
ayant des connaissances textiles et quelques notions d'allemand.
Stage de plusieurs mois en Allemagne indispens. Ecrire sous le n° TROYOT 5982 AGENCE HAVAS 17, rue Vivienne - PARIS (2e) qui transmettra.

REPRESENT. vente de livres techniques en exclusivité. Excellente situation. Qualités requises : bonne présent., 30 ans, actif, bonne cult. Atlas Parasitologie végétale, 66, bd Raspail. LIT. 08-18

Editions scientifiques cherchent :
**1. Secrétaire de rédaction**
**2. Secrétaire de fabricat.**
bonne situation pour personnes très qualifiées. Sérieuses références. Ecrire avec photo et curr. HERMANN, 115, bd Saint-Germain, Paris (6e)

## DEMANDES D'EMPLOIS (cadres)

**CADRE 33 ANS**
Excellente présentation, dynamique, sérieux, hautes références, anglais-italien, cherche travaux à MI-TEMPS, enquêtes de marché, relations publiques, rédaction, statistiques, etc. dans métiers d'art et de création : publicité, éditions, presse, radio, spectacles, etc. Peut voyager. Ecr. n° 6137 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e).

CADRE SUPERIEUR de l'industrie chimique, gr. expérience et activité, cherche situation direction technique ou technico-commerciale. Ecr. n° 6104 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

## REPRÉSENTATION (Offres)

CHRISTIAN DIOR recherche représentant exclusif Ouest - Gants, Bas, Echarpes. Envoyer lettre manuscrite, curriculum vitae : BAS DIOR, 13, rue François-Ier - PARIS (8e)

## APPARTEMENTS (Locations)

A louer juin et septembre APPARTEMENT confort dans belle propriété, petite plage attenante. vue sur b. mer
DELOBEL - Port Navalo (Morbihan)

## APPARTEMENTS (Vente)

**Place des ETATS-UNIS**
Très luxueux 8-9 pièces, verdure, soleil, étage élevé, profession libérale. ORN. 94-94

**VIe ARR.** STUDIO, entrée, cuisine, w.-c. Clair et calme (2e cour).
Facilités importantes
BOUVIER - 51, rue Mazarine

**BAC-RASPAIL** Vends directem. libre 3 pièces, cuis., salle de bains, cave, tout confort, parfait état, soleil, calme, 6e étage, sans ascenseur. Prix total : 45.000 NF. Facilités de paiement. Téléphoner avant 9 heures et après 19 heures sauf week-end BABylone 25-76

**VIIIe** Grand ATELIER D'ARTISTE, 2 pièces réception, tout confort. .
RIC. 50-25

**AUTEUIL** Appartement 6 pièces, 180 m2 tout confort. Exposition Midi. Libre - Prix : 175.000 NF - Cabinet DORMION 79, avenue de Wagram - WAGram 12.04

## APPARTEMENTS (Echange)

ECHANGE 3 pièces cuisine 1er étage, soleil, vue imprenable porte Orléans contre STUDIO confort 6e, 7e, 8e ou limitrophes. Tél. de 15 à 19 h. à ELY. 88-61, Mlle Forestier ou écrire n° 6025 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

**16e** Arr. sur quais, 3e étage, ensoleillé, part. agréable 2 p. entr., cuis. , s. de bains débarr., vide-ordures, asc., eau chaude et chauff. par imm. Téléph., parf. état, trav. récents. Loyer mod. contre 4 à 6 pièces tout conf, bon quart. Téléph. : BAL. 19-68 poste 5, heures de bureau.

## APPARTEMENTS (Construction)

**120, rue de la Tour** Appart. 3 à 6 pièces tout confort. Habitat. juillet 1961. Sur place le mercr. et le vendredi 14 h. 30 à 17 h. RIC. 45-99

## LOCAUX COMMERCIAUX

**MIXTE**
pour COUTURE, TRICOTS, CONFECT. 4 p., conf. pr. av. GRANDE-ARMEE. 33.000 NF - ELY. 24-45

## IMMOBILIER

**P. MASSONI**
21, rue Lesueur (16e)
ACHAT - VENTE - LOCATION
QUARTIER RESIDENTIEL
**KLE. 31-10**

## FONDS DE COMMERCE

VENDS DIRECTEMENT
**Magasin de DISQUES** plein centre
Ecrire L'Express n° 4713, 29, rue de Marignan-8e

## TRAVAUX A FAÇON

**VOS VETEMENTS**
rectifiés et retouchés
SIMON, 31 bis, Faub.-Montmartre - PRO. 52-50

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

## BONNES ADRESSES

**Directement de Limoges votre Service de Table**
Toutes compositions. Facilités de paiement. Nous convoquer sans engagement ou écrire Porcelaines Céral, 5, rue Basses-Palisses, Limoges. Tél. 57-31 ou Mme Willy, 77, bd Auguste-Blanqui, Paris-13e

## MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

## OCCASIONS

**ANTIQUAIRE** RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89

## VACANCES

**Hôtel St-HUBERT** St-Malo, 9, b Chateaubriand (pr. la gr. plage). Pens. : juin 17, juillet 18-1 août 20 NF. Cadre, conf., acc. et table renomm

## DIVERS

Pour voyage auto Paris-U.R.S.S. et retour (période juillet-août), M. 39 ans, prof. lib. cherche une pasagère parlant russe, si poss. sach. cond frais transp. grat. Ecr. CORDIER, 13, rue Louis Barthou, Vaucresson (S.-et-O.) qui transmettra

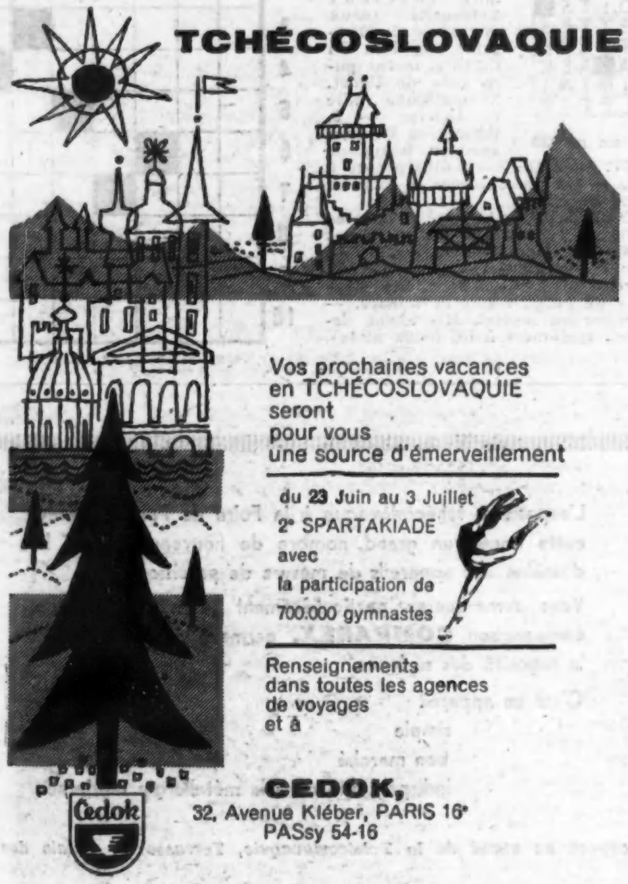
**Mmes DESACHY ET BUTNAR**
MARIAGES DE HAUTE REPUTATION
44, rue de la Chaussée d'Antin - TRI. 29-8

**MARIAGES LEGITIMES**
Maison 1er ordre. Haute réputation (26e année) DE RUSSEL, 53, rue Legendre, PARIS - CAR. 71-E

Demandez dès aujourd'hui le tube doré P. P. Z
également en vente en Belgique, Suisse, Angleterre, etc...

**BONS DU TRÉSOR**
*vous qui avez des disponibilités*
et désirez effectuer un placement commode et avantageux
VOUS AVEZ LE CHOIX :
BONS A 1 ET 2 ANS — UN RENDEMENT IMPORTANT
BONS A INTERET PROGRESSIF — UNE PARFAITE LIQUIDITE

**OLD ENGLAND**
12, BOULEVARD DES CAPUCINES - PARIS
Complets "Ready-made" 420 NF
Vestes sport 220 NF
Pantalons flanelle 115 NF
Blazers 245 NF
*Chemiserie, Bonneterie, Cravates, Chaussures, Ganterie, Parfumerie, Bagages*



HOME LINES
*Gde Croisière d'Eté aux Fjords de Norvège et en Scandinavie*
à bord du paquebot de luxe
s/s HOMERIC
(25.500 tonnes)
Départ du Havre
le 14 Août
Retour au Havre
le 23 Août
Prix à partir
de N.F. 1.200
*Toutes Agences de Voyages et à la Compagnie, 8, rue Auber, Paris-9e*

*Tout le nettoyage*
pour tous locaux
commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101, RUE DES MOINES - PARIS 17e

# Courrier

## Lettre à Jean Cau

Ce qu'il faut, Monsieur, quand on connait ces folies, c'est ne pas en parler... Ainsi, on ne risque pas de faire école sur des sots et des snobs, qui vous liront.

Ainsi, on prouve que l'on aime son pays.

M. L. COULON,
Paris.

## Un joli monde infiniment triste

A lire le reportage de Jean Cau — qui s'est plongé dans la pègre dorée — on peut être saisi, soit par l'indignation (réaction « morale »), soit par la révolte (réaction « sociale »), soit par la pitié (*Cf.* Bernanos ; « Cette sorte de pitié, un peu découragée, il est vrai, que le vieil homme, le soir venu, quand la pluie noircit les trottoirs, ressent pour les putains »), soit par le dégoût (*Cf.* « La Nausée »), soit par une sorte de bon sens proverbial (« C'est par la tête que pourrit le poisson »), jamais par l'envie.

Ce joli monde est infiniment triste.

Société finissante ? Bas Empire ? Vices vieux comme le monde, corruption par l'argent ? Peut-être...

La vie d'un seul militant vaut mieux que toutes celles de ces ratés et leurs milliards.

R. PLOT,
Villeperdue (Indre-et-Loire).

## Une réaction saine

Votre déclaration de guerre à la « belle vie » est une réaction saine, normale, d'un milieu équilibré. Cette société pourrie, je la connais et je la hais. J'en étais presque à me demander si c'était moi qui étais un refoulé en ne pouvant l'accepter, en me sentant si mal à l'aise à son contact. La jeunesse — la vraie jeunesse — existe en France. Elle est, je crois, très belle et très honnête. Alors, après votr réquisitoire nécessaire et — j'en suis sûr — très apprécié, montrez-nous-la. C'est par des réactions comme les vôtres que l'on s'aperçoit que tout n'est pas pourri !

E. L...,
Paris.

## La vignette

Pour la quatrième année consécutive, les automobilistes ont dû aller faire la queue au tabac du coin pour acheter leur vignette millésimée.

C'est de 1956, en effet, que date ce super-impôt : à l'époque, pour faire avaler « la pilule » et clore le bec des protestataires, il avait été promis solennellement que l'opération servirait à financer le « Fonds national de solidarité » et à allouer aux vieillards les plus déshérités une allocation supplémentaire (34.000 fr. par an au maximum).

L'instauration de la vignette permit ainsi de collecter 27 milliards en 1956, 32 en 1957, 36 en 1958, 39 en 1959.

Comme on aurait pu quasiment le parier, une partie importante de ces fonds fut allégrement détournée de sa destination primitive.

Enfin — officiellement — les ordonnances de décembre 1958 parachevèrent le scandale en supprimant ledit Fonds (prétexte) de Solidarité, et en laissant à la Sécurité sociale toute la charge de verser aux vieux les allocations.

Mais la vignette, bien entendu, fut maintenue !

Fernand DESCOTTES,
Sathonay.

## L'Etat et la Recherche médicale

Vous connaissez l'actuelle campagne « S. O. S. Recherche médicale », qui se déroule sur les antennes de la R. T. F.

Pouvez-vous crier l'indignation de tous les Français encore conscients devant de tels procédés ? N'est-ce pas à l'Etat de prendre en charge cette recherche médicale et de lui donner les crédits dont elle a besoin ? Quand il s'agit de sauver les hommes, l'Etat français fait moins que lorsqu'il s'agit de les tuer.

[Cette soucription, comme vous le savez, veut réunir 1 milliard d'anciens francs.]

L'Etat est capable de donner 365 fois cette somme par an pour faire 365 jours de guerre ; mais, pour tuer le cancer, la tuberculose, la leucémie, il se ridiculise et fait honte à tous les Français en faisant la quête.

Michel BARRELLE,
Grenoble.

## Conférences

● Le vendredi 27 mai 1960, à 21 h., au Gymnase du Groupe scolaire Anatole-France, rue Marc-Sangnier, au Plessis-Robinson, M. Daniel Mayer, président national de la Ligue des Droits de l'Homme, parlera de « La Ligue face aux événements actuels ».

● Le jeudi 19 mai 1960, à 21 h., Me Louis Guitard, avocat à la Cour d'appel, fera, salle Chopin-Pleyel, 8, rue Daru, une conférence sur le sujet : « 1955-1960 : de Mendès-France à de Gaulle ».

## Communiqués

● Le mercredi 25 mai, à 20 h. 30, à la salle des Horticulteurs, 84, rue de Grenelle, le Comité Audin, le Secours Populaire Français et le Comité de Vigilance Universitaire organisent, sous la présidence de M. Daniel Mayer, une réunion d'information sur les problèmes de la liberté d'expression à propos de l'affaire Georges Arnaud.

(*Suite en page* 7.)

## L'EUROPE en AUTOCAR

Le programme 1960 des voyages en autocar à travers tous les pays d'Europe vient de paraître

Envoi gratuit sur demande à l'Agence de Voyages (lic. 77)

**LE TOURISME FRANÇAIS**

96, rue de la Victoire - PARIS (9e) - TRI. 15-43



THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES 15, avenue Montaigne

## SOIRÉES JOHANN STRAUSS

Vendredi 20 mai - Jeudi 26 mai 1960

avec les artistes de la

REPUBLIQUE DEMOCRATIQUE ALLEMANDE

- Maria CORELLI (soprano) - Deutsche Staatsoper Berlin
- Hella JANSEN (soprano) - Metropol Theater Berlin
- Walther LUDWIG (ténor) - Deutsche Staatsoper Berlin

avec

LE GRAND ORCHESTRE DU THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES

sous la direction de

HANS LOWLEIN - Deutsche Staatsoper Berlin

Au programme :

**Les plus célèbres OPERETTES et VALSES VIENNOISES**

Soirées à 21h heures — Places à partir de 3 NF

Location ouverte : Théâtres et Agences


## Mots croisés n° 240

HORIZONTALEMENT : 1. Jeu militaire ou brimade, selon l'optique de l'actif ou du patient. — 2. Propre à un vaisseau précieux, porteur de pureté. — 3. Leur solidité n'est pas propre de l'indigent. Sert avec la planche. — 4. Maintient en état le dôme ou le mastroquet. — 5. La preuve y fut donnée du mouvement. Longtemps symbolisé par une ligne bleue, il est aujourd'hui limité par un rideau plus éloigné. — 6. Phase obscure. Doit être nourri, affirme le militaire soucieux d'efficacité (deux mots). — 7. D'argent, non loin du Carlitte, moins pure près de Canet. Sympathique fille de Colette. — 8. Rivaux de Bourgogne, au temps de Louis XIV. — 9. Qui n'est plus propre à un rendu. — 10. Concurrence le Canada, si elle est du Mans.

VERTICALEMENT : I. Passé de la mine sur le ring, il y a un demi-siècle, n'a pas pour autant les honneurs du P.L. — II. Bat avec le reste. — III. Son rival ou complément est plus plaisant. Peu s'appliquer à un puits, même de science. — IV. S'oppose au mortel. Mis avant demain, s'est aggloméré à lui (deux mots). — V. D'un pays qu'on dit peu porté à la prodigalité. Vieille rivale d'Athènes. — VI. Participe en rapport avec le désarmement. Ce que fait, au cours d'une rixe entre tiers, le Marseillais bien élevé. — VII. Reflète des sardanes. A la page. — VIII. Pourvue d'une certaine charge.

| 239 | I | II | III | IV | V | VI | VII | VIII |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 | F | E | R | M | I | E | R | E |
| 2 | O | R | I | E | N | T | E | S |
| 3 | R | E | N | T | E | ■ | V | U |
| 4 | T | I | C | ■ | D | A | I | S |
| 5 | I | N | E | D | I | T | S | ■ |
| 6 | S | T | R | E | T | T | E | S |
| 7 | S | E | ■ | T | E | R | R | E |
| 8 | I | R | M | A | ■ | A | E | R |
| 9 | M | ■ | R | I | M | I | N | I |
| 10 | O | N | G | L | E | T | T | E |

**Solution du n° 239**

| 240 | I | II | III | IV | V | VI | VII | VIII |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 | | | | | | | | |
| 2 | | | | | | | | |
| 3 | | | | | | ■ | | |
| 4 | | | | | | | ■ | |
| 5 | | | | | ■ | | | |
| 6 | | | ■ | | | | | |
| 7 | | | | ■ | | | | |
| 8 | | | | | | | | |
| 9 | | | | | | | | |
| 10 | | | | | | | | |


**PARENTS... Pensez-vous aux grandes vacances de vos enfants ?**

Le repos est primordial pour la santé présente et future de vos enfants. Faites confiance à cet organisme dont la capacité et le sérieux ne sont plus à démontrer : le COMITE D'ACCUEIL PARISIEN offre ces garanties.

Le C.A.P. propose aux enfants de 6 à 12 ans et aux jeunes de 13 à 20 ans des séjours exceptionnels : en FRANCE et en SUISSE, AUTRICHE, ITALIE, CORSE et ESPAGNE ainsi que des séjours linguistiques en ANGLETERRE. Les enfants jouissent d'une certaine liberté sous la surveillance d'une équipe de moniteurs expérimentés et diplômés, garantie de sécurité.

Documentation :
COMITE D'ACCUEIL PARISIEN
16, rue de la Banque Paris (2e) - GUT. 29-50



LES

**COSTUMES LÉGERS**

(nouvelle forme)

de

**jack Romoli**

*Exclusivités masculines*

38, AV. VICTOR-HUGO - POL 36-72



FABRIQUE DE

**BIJOUTERIE FANTAISIE BRACELETS MÉTALLIQUES POUR MONTRES**

*

J. CHATENOUD ET Cie

ANNECY (France)
Téléphone : 23-70 (2 lignes)
PARIS : 109, rue de Turenne
Téléphone : TURbigo 92-76

*

*Bracelets J. C. C.*
*Bracelets de qualité*



revenu sûr, garantie totale.

***alors... je souscris !***

EMPRUNT 1960

CHARBONNAGES DE FRANCE



*Une gamme unique de*

**MALLETTES CLASSEURS**
**MALLETTES COMBINÉES**
**ATTACHE-CASES**
**PORTE-DOCUMENTS**

*Quel homme d'affaires n'a pas rêvé de voyager* "LÉGER" et "CONFORTABLE"?

INNOVATION 104 CHAMPS-ÉLYSÉES

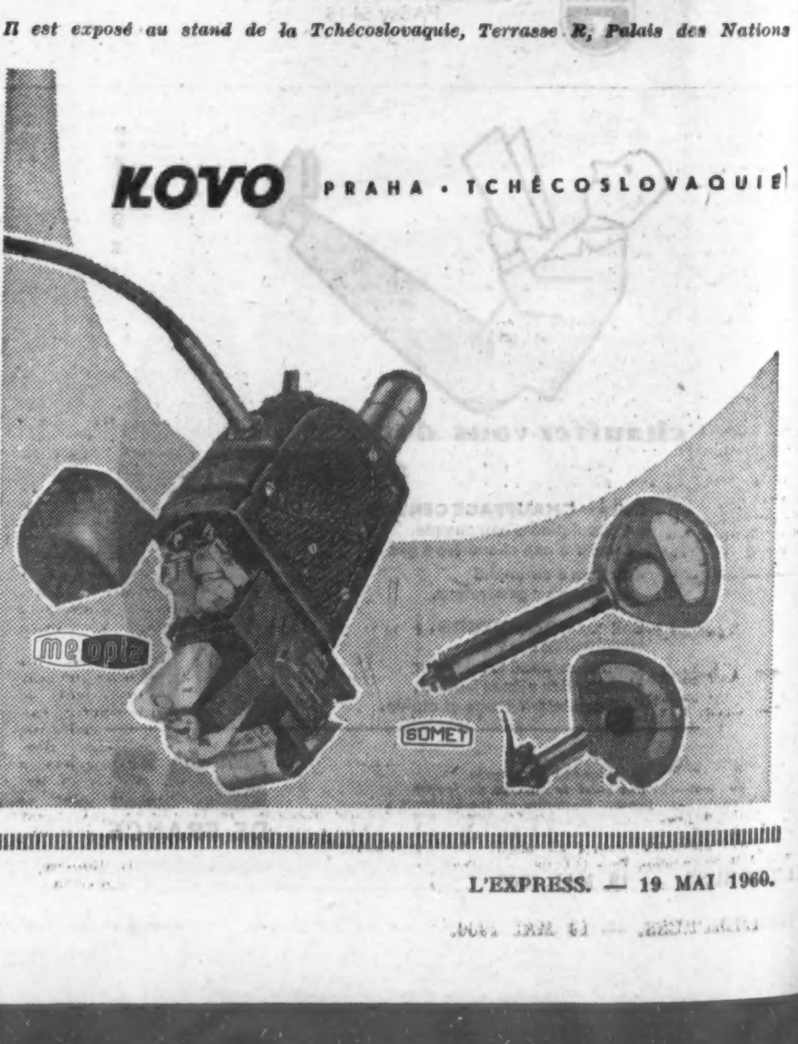


L'exposition tchécoslovaque à la Foire de Paris présente cette année un grand nombre de nouveautés dans le domaine des appareils de mesure de précision.

Vous remarquerez particulièrement le microscope de comparaison **COMPAREX**, permettant de comparer la rugosité des surfaces.

C'est un appareil
simple
bon marché
indispensable dans la métallurgie moderne.

*Il est exposé au stand de la Tchécoslovaquie, Terrasse R, Palais des Nations*






**Vacances Voyages**

**17 itinéraires**

| | | |
|---|---|---|
| LA HOLLANDE | 3 JOURS EN AUTOCAR | 185 NF |
| L'ITALIE | 12 JOURS EN CHEMIN DE FER | 650 NF |
| L'ESPAGNE | 14 JOURS EN AUTOCAR | 390 NF |

UNION SOVIETIQUE - POLOGNE
TCHECOSLOVAQUIE
HONGRIE - YOUGOSLAVIE

En car, en bateau, en train ou avec votre voiture à partir de 550 NF - Départs hebdomadaires

TRANSTOURS 49, avenue de l'Opéra - PARIS (2e) OPE. 61-15 OPE. 35-18 OPE. 18-81

SPÉCIAL

# L'Abonnement 60 à L'EXPRESS

*(à renvoyer à « L'Express », 29, rue de Marignan, Paris-8e)*

***M.*** ........................................

***Adresse*** ........................................

........................................

**Je désire souscrire un abonnement nouveau d'un an à « L'Express » donnant droit aux avantages spéciaux suivants :**

1. Le service de la nouvelle **« Lettre confidentielle »** réservée aux abonnés ;
2. Les **services pratiques** de « Madame Express » (occasions, conseils d'achat, installation, vacances, orientation, etc.) ;
3. Un **livre dédicacé** offert par l'un des 25 auteurs qui collaborent à « L'Express » (Yves Berger, J.-L. Bory, Jean Cau, Madeleine Chapsal, Albert Ducrocq, Jean Duvignaud, Jean Effel, B. Gay-Lussac, Françoise Giroud, André Gorz, Brigitte Gros, K.-S. Karol, Clara Malraux, François Mauriac, P. Mendès-France, François Nourissier, Bernard Pingaud, Marc Saporta, Alfred Sauvy, J.-J. Servan-Schreiber, Siné, Roger Vailland, A.-M. de Vilaine, Michel Zeraffa).
   Le livre offert sera, dans chaque cas, le dernier livre paru de l'auteur choisi.

***Auteur choisi :*** ........................................

**Mode de paiement :**

**Soit nous envoyer la somme de** .............. **NF** { France : 50 NF / Etranger : 60 NF

**- Par chèque ;**
**- Par virement à notre C.C.P. 73.78.19 Paris.**
**Soit vous adresser à votre marchand de journaux habituel.**

SIGNATURE :

### Le civil et le militaire

M. Mendès France a tout à fait raison de souligner la gravité du problème posé par des indisciplines comme celle qui a amené l'affaire de l'U. 2 et la nécessité d'une prééminence absolue du civil sur le militaire. En bonne démocratie, la grande arme du pouvoir civil doit être, dans un cas pareil, l'appel à l'opinion publique.

Mais je crois que M. Mendès France a tout autant raison de se demander si le président Eisenhower n'aura pas, lui aussi, sa « tournée des popotes » ; en d'autres termes, si l'aveu n'est pas la manière américaine de faire la part du feu, c'est-à-dire de ne rien faire.

Roger Dutoit,
Lyon.

### L'avenir du régime

Austère, l'article de M. Georges Vedel sur l'an III du gaullisme, mais impitoyable ! C'est, je pense, l'analyse la plus systématique qui ait été faite de l'impuissance du régime actuel.

Mais j'espère que la suite qu'on nous annonce laissera passer quelques lueurs d'espoir : l'étouffement politique est tel que la gauche elle-même semble paralysée. J'attends avec impatience les perspectives d'avenir que nous promet M. Vedel.

Maurice Duclos,
Dijon.

### Contre Mauriac et Siné

Un surcroît de travail m'avait empêché, la semaine dernière, de vous écrire pour vous féliciter d'avoir publié l'article de Domenach. Je voulais vous demander aussi d'envoyer aux nouvelles un de vos grands reporters afin de mieux nous faire connaître ce mouvement de non-violence, ses buts, ses dirigeants, ses troupes, ses projets pour les jours prochains.

Mais cette semaine, quelle tristesse ! Comment, avec la ligne que vous défendez par ailleurs, pouvez-vous nous offrir deux pages comme celle de Siné et celle de Mauriac ? Avez-vous un contrat sans dédit possible qui vous oblige à publier tout ce que vous adressent ces deux collaborateurs ? Ou bien avez-vous accepté ces envois librement ?

C'est grave que « L'Express » diffuse une bande et un texte où l'on retrouve la même hideuse caricature de la non-violence, alors que tant de vos lecteurs attendent de mieux savoir ce qu'elle est en réalité.

Dr Jean Moulinier,
Paris.

### La Gauche et le sérieux

J'ai bien ri en regardant les derniers dessins de Siné.

Est-ce parce que je suis contre la non-violence ? Non. Je suis même plutôt pour, puisque l'expérience montre qu'elle est parfois plus efficace que d'autres formes d'action.

Mais je suis heureuse de voir que « L'Express » qui, je crois, approuve aussi cette forme d'action (sinon, pourquoi avoir publié le long article de J.-M. Domenach ?) garde le sens de l'humour et ose s'amuser de ses propres convictions.

La Gauche, en général, plie sous le poids du sérieux et de l'ennui. C'est elle qui a recueilli cet héritage empoisonné de la Droite : le sens du sacré. Vous désacralisez, mon cher Siné, et vous avez raison. Continuez !

Louise L...,
Le Havre.

### Défense de la non-violence

La non-violence, il ne faut pas la présenter comme une tendance masochiste généralisée, car elle part, bien au contraire, d'une connaissance très complète de l'homme ; elle n'ignore pas la graine de violence qui couve dans le cœur de chaque être. Mais ce Siné armé jusqu'aux dents — est-ce un idéal, quelque chose qu'on est fier de donner comme exemple ? — ou plutôt un état de choses déplorable, pitoyable, que « L'Express » n'est pas le dernier à regretter ? N'est-il pas le résultat d'un engrenage où nous sommes pris sans le vouloir, bien souvent contre notre volonté ?

Mais le train est conduit par un homme, et c'est sur cet homme, devant sa conscience, que le non-violent se dresse : « Essaie de me comprendre, toi, homme qui es mon frère ; réfléchis, avant de faire passer ta machine inhumaine sur mon corps ! ». N'est-ce pas le cri que nous devons tous prononcer devant les hommes qui font marcher la terrible machine de la guerre, qui écrase — comment et combien — les vies humaines ?

D. Bonnet,
Tournon.

### Qui est M. Siné ?

J'ignore qui est M. Siné. Je ne sais même pas si ce dessinateur qui se veut humoriste s'appelle ainsi. Mais ce que je sais en tout cas, c'est que ce monsieur ne possède ni intelligence politique ni intelligence tout court. Je n'en veux pour preuve que sa dernière caricature des non-violents, parue dans le dernier numéro de « L'Express ».

Que des hommes se décident ainsi à clamer à la face du pays leur honte de la politique qui est faite en leur nom, et leur désir passionné d'établir une véritable fraternité entre les hommes, voilà qui dépasse de loin l'activité ou le témoignage d'un dessinateur préoccupé de décorer des assiettes.

M. Gauthier,
Bar-le-Duc.

### Les pleurnicheurs de la S.F.I.O.

Les lettres de membres tenaces de la S.F.I.O. que vous avez reçues et dont vous avez publié des extraits, ont amusé ceux qui en sont partis par dignité pour leurs convictions.

Ces pleurnicheurs ressemblent aux cocus d'opérette qui veulent défendre partout l'innocence de leur épouse. Ils n'en sont que plus ridicules. Ne sachant plus à quel saint se vouer, ils voudraient se refaire une innocence amnistiante en mettant en exergue l'union des gauches. Les gauches qui ont voté « Non » au plébiscite-référendum du 28 septembre, ne veulent, en aucun cas, avoir de contact avec les cadres ou les sous-cadres électoraux de la S. F. I. O. Qui a trahi retrahira toujours. Ce parti était, avant le 13 Mai, encore considéré comme la droite de la gauche ; depuis, pour tout républicain laïque, il est normal et honnête de le considérer comme la gauche de la droite. Jean Effel est à féliciter pour son excellent et honnête dessin. Il n'y a, comme on dit en Normandie, que les « morveux » qui se sentent mouchés.

A. Dubuc,
Boisguillaume-lès-Rouen

### Le provincialisme petit-européen

Les articles de Michel Bosquet sur Nehru et sur l'Allemagne sont une solide contribution à une rubrique parfois sacrifiée à « L'Express » : la rubrique de politique étrangère.

Je souhaite que vous ayez la possibilité de publier le plus souvent possible des études de cet ordre. Cela ne signifie pas que vous deviez négliger la politique française, mais qu'il faut essayer d'éviter à l'opinion française le danger du « provincialisme petit-européen » que signale justement Michel Bosquet à propos de l'Allemagne.

J'aimerais savoir quel accueil ont des articles de large information comme ceux-ci auprès de vos lecteurs.

J.-P. Victor,
Toulon.

### La grève des médecins

Dans votre écho intitulé « Les médecins cherchent une forme de grève », vous signalez que « l'expérience tentée dans les Alpes-Maritimes (...) a été mal accueillie par le public ».

J'ignore sur quels renseignements vous fondez votre opinion, mais nos sondages ont donné des renseignements opposés aux vôtres, compte tenu que nous n'avons pas pensé un seul instant déclencher l'enthousiasme de la population par la grève d'un service public ! Seul, le journal communiste (« Le Patriote » de Nice), qui est lu par moins de 10 % de la population, a critiqué notre grève d'avertissement, se servant du vocabulaire « anticapitaliste » bien connu.

Quant à l'attitude des Centrales syndicales ouvrières, elle est connue depuis longtemps et par ailleurs parfaitement logique. Il est tout de même normal, qu'au plus bas de l'échelle économique, et malheureusement sans espoir d'une promotion dans un avenir raisonnable, la classe ouvrière puisse désirer un nivellement par le bas, sur beaucoup de points. Il est normal, aussi, que les dirigeants syndicaux, en perte de vitesse depuis assez longtemps déjà, enfourchent cet excellent cheval de bataille.

En ce qui nous concerne, nous médecins praticiens qui vivons la médecine, croyez bien que l'époque des complexes d'infériorité est révolue. Partant de ce principe un peu oublié que des médecins sont nécessaires pour exercer la médecine, nous sommes décidés à maintenir à l'exercice d'une profession qui est toute notre vie, le standing moral et matériel qui a été le sien jusqu'à ce jour.

Nous sommes prêts à soutenir la guerre longue et dure que le ministre du Travail nous a déclarée — les ministres passent et la Médecine continuera, malgré eux, et à cause de nous médecins.

Docteur Loria,
Cannes.

### Françoise Sagan et « Les Bonnes Femmes »

Il ne s'agit pas de savoir si Françoise Sagan, faisant l'apologie des « Bonnes Femmes », de Chabrol, a tort ou raison.

Il ne s'agit pas non plus de se placer au-delà des fluctuations artistiques de l'époque, d'accabler cette Nouvelle Vague, produit spécifiquement français.

Pour ma part, je me déclare ennemie de la censure. Celle-ci risque, en effet, d'imposer silence aux réalisateurs qui auront peut-être quelque chose à dire et qui ne veulent pas s'extérioriser en un langage académique. Enfin, la censure développera sans doute une certaine forme d'érotisme de couverture bien plus dangereux que les audaces des jeunes cinéastes aujourd'hui incriminés...

Mais le « bon peuple de Paris » découvert par Chabrol, louangé par Françoise Sagan, n'est pas celui que nous connaissons.

Les vendeuses de « Monoprix » ont parfois un idéal différent de celui offert par les tristes « dragueurs » de Chabrol. Leur désespoir, leurs rêves ne se matérialisent pas toujours dans un vérisme insupportable, négatif.

Françoise Ducout,
Paris.

### L'appel du Comité Maurice-Audin

Je vous suggère d'attirer l'attention de vos lecteurs sur le fait que des dons de 5 NF. ou de 10 NF. sont suffisants pour réunir la somme de 1.200.000 francs, soit 12.000 NF. Deux mille dons de 5 NF. et quelques dons de 10 NF., et ça y est !

Trop de gens sont effrayés par la somme nécessaire et se disent que leurs moyens ne leur permettent pas d'envoyer assez pour que cela soit efficace.

Gérard Langlois,
Garches.

### Réseau Fournier

● *Lecteurs de Seine-Maritime.* — Un groupe d'Amis de « L'Express » est en formation à Rouen. Tous les lecteurs intéressés sont invités à assister à la première réunion, le samedi 21 mai, à 18 heures, salle Lefranc, place Restout.

A Elbeuf et dans la région, un groupe est également en formation. Réunion le 23 mai, salle du Grand-Hôtel, à 20 h. 45.

A Dieppe et à Fécamp, des groupes se constituent également. Les lecteurs désirant y participer sont priés de prendre contact, pour Dieppe, avec M. Pierre Frémont, 22 bis, rue Gambetta, et pour Fécamp, avec M. Louis Mahé, 36, rue Louis-Caron.

● *Lecteurs de la région marseillaise.* — Vous êtes invités à la réunion des groupes de travail le vendredi 20 mai, à 20 h. 30, Taverne Charley, à Marseille. Sujets : 1. « Visite en Algérie », de Georges Charny ; 2. « L'Express » et nous.

### Forums régionaux

● *Lecteurs de Seine-et-Marne.* — Alain Sauvy participe, le samedi 21 mai, à 21 heures, salle de la Justice de paix, à Melun, à une réunion publique sur le thème : « L'Algérie ».

● Le lundi 23 mai, à 20 h. 45, salle Jean-Macé, à Saint-Nazaire, et le mardi 24 mai, à 20 h. 45, aux salons Mauduit, 10, rue Arsène-Leloup, à Nantes, réunions d'information avec la participation de :

Morvan Lebesque, Harris Puisais et Louis Fournier, sur « La recherche d'une solution pacifique en Algérie ».

## INDEX

| | | | |
|---|---|---|---|
| Bloc-Notes | 48 | Mendès France | 8 |
| Cannes | 40 | Mode | 24 |
| Chine | 14 | Musées | 47 |
| Communisme | 11 | Plan Sauvy | 18 |
| Correspondances | 12 | Santé | 26 |
| Etats-Unis | 16 | Sélection Spectacles | 28 |
| Expositions | 46 | Siné | 33 |
| Jazz | 46 | Sommet | 9 |
| Jeunes ménages | 22 | Sports | 19 |
| Lettres | 35 | Télévision | 43 |

L'avenir du régime, par Georges Vedel ... 29
Entretien avec Peter Brook ... 44
La « Belle Vie », par Jean Cau ... 31

**VACANCES 1960**

**au Château d'HERBEYS**
(12 kilomètres de Grenoble)
Pour enfants de 8 à 14 ans, 4 semaines — **420 NF**

**à SAINT-TROPEZ**
Au Centre International des Jeunes
A partir de 16 ans, 21 jours — **252 NF**

INSCRIPTIONS : Centre des Jeunes
4, r. N.-D.-des-Victoires, Paris (2e). Tél. CEN. 25-09

# QU'EN DIT MENDÈS FRANCE ?

**Ici, chaque semaine, Pierre Mendès France répond aux questions que suscite l'actualité.**

*— La réunion des Quatre a donc échoué...*

**C'EST un désastre, et qui aura des suites graves et durables.**

*— Reprenons l'affaire au début. La Conférence avait débuté, le premier jour, par un ultimatum de M. Krouchtchev. En réponse, le président Eisenhower a annoncé qu'aucun avion américain ne survolerait plus le territoire russe. C'est une importante concession ; non ?*

**A vrai dire, il ne s'agissait pas d'une concession. Contrairement à ce qu'ont affirmé la plupart des journaux, le gouvernement américain n'avait jamais proclamé qu'il poursuivrait ces vols ; une dépêche A.F.P. du 6 mai annonçait même que l'activité des avions U2 était suspendue. Eisenhower l'a répété lundi au Sommet en réponse à Krouchtchev.**

**Sans doute, dans l'intervalle, les Américains avaient dit que le souci d'éviter « un Pearl Harbor atomique » les obligeait à une « surveillance approchée » permanente ; que cette surveillance s'exerçait essentiellement aux frontières, et que le territoire soviétique avait été survolé, dans le passé, dans des cas exceptionnels ; mais cela n'annulait pas la décision prise de suspendre les vols des avions U2 sur la Russie.**

*— L'attitude officielle américaine n'a vraiment pas paru très nette.*

**C'EST vrai, il y a eu une certaine confusion, fortuite ou voulue, je ne sais. Or, compte tenu de la terrible méfiance qui règne dans le monde, le premier devoir d'un gouvernement, en pareille circonstance, est d'avoir une attitude sans aucune équivoque.**

**Après la déclaration officielle du 7 mai — courageuse, convenons-en — dans laquelle Eisenhower avouait que le survol du 1er mai avait été décidé sans son autorisation, il a donné l'impression de jeter du lest. Les milieux qui ne croient pas à la possibilité d'une politique de détente sont puissants, en Amérique comme ailleurs. Ils ont dû réagir vivement et Eisenhower a peut-être voulu rassurer l'opinion en affirmant qu'il ne transigerait pas sur le chapitre de la sécurité. Rien ne permettait de dire, néanmoins, qu'il reprendrait les vols sur l'Union soviétique qu'il avait suspendus. En tout cas, s'il y avait un doute, la question pouvait être soulevée à la Conférence au Sommet.**

**Pendant ce temps, malheureusement, la presse jetait de l'huile sur le feu. Même en France où, après tout, nous n'étions pas directement en cause, les journaux (à droite comme à l'extrême gauche) ont attisé la querelle, jour après jour, même par de fausses nouvelles.**

*— Oui, mais M. Krouchtchev ne puise pas ses informations dans la presse. Comment expliquez-vous la violence de son attaque ?*

**KROUCHTCHEV a manifestement voulu exploiter l'affaire. A quelles fins ?**

**Peut-être a-t-il compris, au cours des dernières semaines, que la Conférence au Sommet ne lui apporterait pas les bénéfices qu'il en escomptait à l'origine. Dans ce cas, la maladresse américaine lui a fourni un bon moyen de faire retomber la responsabilité apparente de l'échec sur les Occidentaux.**

**Peut-être s'est-il heurté, lui aussi, dans son pays, à la résistance d'hommes qui le trouvaient trop conciliant. Ce n'est pas par hasard, qu'à plusieurs reprises, il a évoqué son opinion publique. Mais il faut bien admettre que, depuis quinze jours, cette opinion a été chauffée à blanc par les dirigeants soviétiques eux-mêmes. Ils étaient dans leur droit en protestant contre le survol de leur pays ; mais ils en ont « rajouté » !**

*— On dit beaucoup que M. K a cédé aux pressions chinoises. Qu'en dites-vous ?*

**CHAQUE fois qu'on ne comprend pas, on dit : « C'est la faute des Chinois ! ».**

**Il y a certainement, entre l'U.R.S.S. et la Chine, des nuances ou même des divergences comme dans toutes les alliances, dans toutes les familles ; elles ne sauraient, pour le moment du moins, briser une association qui est fondamentale à leurs yeux. C'est pourquoi, d'ailleurs, lorsque Krouchtchev participe à une conférence, il en a certainement délibéré avec Pékin.**

**On a avancé une autre hypothèse. Les élections américaines approchent et Krouchtchev, estimant qu'aucun accord n'est vraiment utile avec l'administration actuelle, préférerait attendre la nouvelle équipe. Si c'est le cas, je ne suis pas sûr qu'il ait fait un bon calcul. Les discours soviétiques agressifs et provocants risquent de renforcer le camp des durs aux Etats-Unis. Nixon, que Krouchtchev ne peut pas souffrir, en sera peut-être le premier bénéficiaire. Et même si Nixon est battu par Kennedy, la négociation se présentera-t-elle sous un jour plus favorable ?**

**Maintenant, rien ne prouve que les réactions soviétiques, la menace de rupture, l'annonce d'un voyage de Krouchtchev à Berlin, soient autre chose que des péripéties dans une négociation épineuse et compliquée qui va se prolonger sous de nouvelles formes. Il est trop tôt pour en juger.**

*— Krouchtchev a demandé, en somme, la suspension de la Conférence jusqu'après les élections américaines. Quelle peut-être la véritable signification de cet ajournement ?*

**IL y a deux possibilités. Ou bien, dans les mois à venir, l'espèce de gentlemen's agreement qui s'était établi depuis quelque temps, cette sorte d'armistice dans la guerre froide, sera prolongé — ou bien chacun va reprendre sa liberté dans la jungle internationale et agir à sa guise.**

**Dans le premier cas, rien de grave n'est à redouter, pour le moment. Dans le second cas, des difficultés aiguës éclateront sans retard : il y a l'affaire de Berlin, il y a les îles chinoises, il y a les bases américaines dans les pays tiers, etc.**

*— Que peut-il arriver ?*

**SUR les bases américaines, les Russes font un gros effort ; mais, pour le moment, nous savons qu'il n'y aura pas de vol sur le territoire de l'U.R.S.S., donc pas de prétexte pour faire rebondir la question des bases.**

**Reste Berlin. Là, on peut assister à des événements graves et proches. Par exemple, les Russes peuvent, un jour, signer un traité de paix et d'alliance avec la République Démocratique d'Allemagne orientale. Celle-ci, se déclarant souveraine, interdit la circulation alliée sur les autoroutes et dans les couloirs aériens. Fera-t-on la guerre pour désenclaver Berlin-Ouest isolé ?**

**Les vives discussions récentes au sujet du plafond de 3.000 mètres dans les couloirs aériens laissent à penser que, cette fois, il sera très difficile d'organiser un pont aérien. Quant à une action terrestre, elle serait pleine de périls. Que se passerait-il si M. Ulbricht faisait occuper les autoroutes par des femmes et des enfants, comme Bourguiba l'a fait autour des casernes françaises en Tunisie en 1958 ? De nos jours, on peut tirer sur des tanks, mais pas sur des femmes et des enfants.**

*— Vous jugez donc que Berlin est un très fort moyen de pression pour les Russes ?*

**OUI, c'est cet instrument qui leur a permis d'obtenir la convocation à laquelle ils tenaient de la Conférence au Sommet. A Genève, il y a un an, les Occidentaux ont essayé de faire renoncer les Russes à leur pression sur Berlin en échange de cette convocation. Les Soviétiques n'ont pas cédé. Ils ont obtenu le Sommet (qu'ils font échouer aujourd'hui), mais ils ont soigneusement conservé leur moyen de pression sur Berlin.**

*— Au total, que pensez-vous de l'attitude de Krouchtchev ?*

**S'IL a cherché délibérément la rupture, il est impardonnable. Un homme d'Etat qui a le sens de ses responsabilités vis-à-vis de la paix mondiale n'a pas le droit de provoquer de sang-froid l'échec d'une Conférence qui a exigé de si laborieux préparatifs et dont nul ne sait quand elle pourra se réunir à nouveau.**

**Une conférence met en présence des hommes qui bien évidemment ne sont pas d'accord. On ne peut leur demander de céder ou de s'humilier avant même que le débat soit ouvert. Lorsque les Occidentaux ont voulu obtenir des Russes, comme un préalable, qu'ils abandonnent leur position sur Berlin, Krouchtchev a répondu : « Je n'ai aucune raison d'y renoncer tant que nous n'en aurons pas débattu. Réunissons la Conférence et discutons-en ». Là, Krouchtchev avait raison.**

**Or, hier, sa prétention a été exactement inverse puisqu'il exigeait une capitulation préalable des Américains. J'aurais compris que Krouchtchev demandât que l'affaire du survol du territoire soviétique soit inscrite à l'ordre du jour. Sur ce point, il aurait eu l'appui de l'opinion. Mais exiger de l'interlocuteur qu'il se mette à genoux avant même que la discussion commence, c'est déjà un commencement de violence.**

**La modération d'Eisenhower a fait contraste avec cette violence. Il y a huit jours, dans l'affaire de l'avion, tout le monde donnait tort aux Américains. Demain, si la Conférence, décidément, n'a pas lieu, si la vie internationale revient aux chantages et aux ultimatums, on sera fondé à le reprocher aux Soviétiques. Je ne vois pas ce que leur propagande y gagnera. Qu'ils songent aux réactions de l'opinion : elle sera sévère pour ceux qui n'ont pas craint d'aggraver la tension.**

**L'opinion a blâmé le raid de l'avion U2 ; elle blâmera plus encore ceux qui s'en servent comme d'un prétexte bon à exploiter politiquement.**

*— Et alors ?*

**LES deux supergrands sortent très diminués de toute cette affaire. C'est aux Français et aux Anglais de prendre l'initiative et d'être les interprètes de la volonté de paix des peuples et de leur inquiétude. Ils peuvent le faire efficacement à condition d'agir ensemble.**

**P. M. F.**

*(Copyright « L'Express ».)*

## SOMMET

### Le fiasco

● ***Trois mille diplomates et journalistes, réunis à Paris pour le grand événement attendu depuis cinq ans, ont appris mardi cette nouvelle incroyable : la Conférence au sommet n'aura pas lieu. Que s'est-il donc vraiment passé ? Et où va-t-on maintenant ? Jean Daniel, qui a suivi toute l'affaire, en rend compte.***

(Dalmas.)

M. CHARLES BOHLEN, CONSEILLER DU PRÉSIDENT EISENHOWER POUR LES AFFAIRES SOVIÉTIQUES. (*)
*« Mon expérience des choses russes me fait penser... »*

DIMANCHE, à 12 h. 30, pour le général de Gaulle, avant que la Conférence ne commence, tout était déjà consommé.

Le président Krouchtchev sortait de l'Elysée. Il était venu flanqué du maréchal Malinovsky et de M. Gromyko, l'attitude courtoise, mais compassée. Devant ses deux compagnons muets, lui qui d'habitude improvise, joute avec aisance, se complaît dans l'image et l'anecdote, se fit donner un discours écrit qu'il se contenta de lire devant le général de Gaulle stupéfait.

C'était la déclaration que le Premier soviétique devait lire à l'unique réunion des Quatre Grands mardi matin et qui devait provoquer l'un des coups de théâtre les plus sensationnels de ces dernières années.

Conformément à son habitude, le général de Gaulle ne tenta rien, sur le moment même, pour faire renoncer M. Krouchtchev à des positions qu'il jugeait pourtant irrecevables par les Etats-Unis. M. Krouchtchev ne donnait aucune prise à une tentative quelconque. Il n'était plus question de faire agir le fameux charme qui avait été à Rambouillet si efficace. A M. Geoffroy de Courcel, secrétaire général de l'Elysée, le général de Gaulle devait dire : « *J'avais rencontré quelqu'un à Rambouillet, un certain M. Krouchtchev ; aujourd'hui j'ai reçu quelqu'un d'autre. Ou plutôt, personne, c'est un anonyme qui a fait cette lecture.* »

Aussitôt tout était entrepris pour que M. Macmillan, Premier ministre de Grande-Bretagne, joignît ses efforts à ceux des Français, pour convaincre le président Eisenhower de la nécessité d'une réaction modérée. Lorsqu'on parle des Français, il faut préciser : il s'agit de M. de Courcel, de M. Couve de Murville et de leurs différents adjoints. Il ne s'agit pas du général de Gaulle. Passé les moments de la stupéfaction (« *personne n'a laissé prévoir une telle réaction* »), puis de l'impatience (« *ne pas prévenir quelques jours à l'avance la puissance invitante est une impolitesse* »), le général de Gaulle, par tactique ou par conviction, tint à montrer que sa religion était faite : il ne permit plus qu'aucune initiative fût prise en son nom personnel. La « gaffe » américaine (l'incident aérien) lui avait bien donné un rôle d'arbitre qu'il n'espérait pas aussi total, mais l'attitude des Russes ne lui permettait pas d'assumer ce rôle, pour le moment au moins. Il valait mieux laisser s'user d'autres intercesseurs, et préparer dès maintenant la prochaine rencontre. Rien cependant ne devait montrer jusqu'à la dernière minute que l'on avait, ou du moins que le général de Gaulle avait, quant à lui, renoncé à tout espoir de voir se réunir les Quatre Grands.

Le secret fut, en effet, jalousement gardé. Du samedi soir au lundi après-midi, c'est-à-dire jusqu'à la conférence de presse de la délégation soviétique, trois mille journalistes pressés dans la serre nue et chaude du Palais de Chaillot meublaient leur attente exaspérée en fabriquant les uns pour les autres toutes les nouvelles imaginables, sauf la seule qui coïncidât avec la réalité. C'est un spectacle riche pour le sociologue que la concentration dans un même lieu de tous les créateurs de l'opinion mondiale. L'enregistrement de tout ce qui s'est dit, la description de tout ce qui s'est fait pendant 48 heures dans cette extraordinaire fourmilière pourraient inspirer le plus singulier des romans futuristes. Les héros de ce roman seraient sans aucun doute les Russes redevenus soudain pour le monde, attentif et craintif à la fois, les Orientaux mystérieux, impénétrables, dont il faut déchiffrer les propos laconiques, et démonter les attitudes.

#### Le souvenir de Sarajevo

Les plus malheureux furent les membres de l'ambassade soviétique à Paris. Ils s'étaient donné tant de mal pour tout clarifier, et ils avaient si bien réussi ! Cette fois, ils ne savaient rien. Ils étaient constamment dépassés par l'événement. Les autres héros de toutes les conversations étaient évidemment les Chinois (1). Jamais, ombre d'un absent n'a plané avec une telle constance et une telle force. L'univers chinois reste assez inconnu pour qu'on puisse y puiser la grille de tous les rébus, la source de toutes les explications. Certains échanges, avec le recul, deviennent prophétiques. Dimanche matin un ami italien m'affirme tenir de Tito que le président Krouchtchev est dans l'impossibilité de conclure avec les Occidentaux un accord quelconque sans avoir au préalable obtenu une spectaculaire réparation, car tous les Chinois ont l'œil fixé sur la conférence de Paris. Un autre m'apprend que le leader du parti communiste italien, Togliatti, a fait jeudi dernier une déclaration au comité central du P.C.I., comparant le survol de l'avion américain en territoire soviétique à l'assassinat de Sarajevo qui provoqua la guerre de 1914 et exigeant que le président Eisenhower châtie immédiatement les coupables. Je n'y prête pas attention, j'y repenserai ensuite : les propos de ce genre étaient mêlés à tant d'autres aussi vraisemblables qu'il était impossible de faire un tri quelconque.

→

(*) Au cours de l'ultime conférence de la délégation américaine.

(1) Voir « L'autre monde communiste » en page 14.

VACANCES
nos Formules nouvelles
CROISIERES - ODYSSEE
en voiliers le long de la Côte Dalmate Yougoslave
2 semaines : 595 NF
CIRCUIT CAR - CAMPING
dans les régions les plus pittoresques de la Corse
2 semaines : 354 NF
SEJOUR EN ISRAEL en kibboutz avec voyage en avion direct de Paris à Tel-Aviv
3 semaines : 958 NF
TOUS FRAIS COMPRIS
VOYAGE ET SEJOUR
Programmes détaillés (3 timbres à 0,25 NF) à L'ASSOCIATION DE TOURISME (Lic. 391)
VOIR et CONNAITRE
13, rue de Laborde - PARIS (8e)
LAB. 54-87
Permanence Quartier Latin :
174, rue St-Jacques, Paris-5e - ODE. 72.21

(Dalmas.)

LUNDI 16 HEURES : LA DÉLÉGATION AMÉRICAINE A LA MAISON DE LA PRESSE.
*« Nous aussi, nous avons une opinion publique. »*

→

En tout cas, jusqu'au lundi après-midi rien n'a transpiré. Les Russes ont eux-mêmes contribué au secret avec autant de soin que les autres. Survint la conférence de presse soviétique et, mêlés à la foule compacte et accablée des journalistes, nous avons senti passer, K.-S. Karol et moi, le frisson de la guerre froide qui nous a rappelé les jours les plus funestes de 1949. C'est toujours saisissant — et significatif — de voir des hommes de tous les pays, que leur profession rend nécessairement plus ou moins blasés, rapprendre les réflexes élémentaires : on est sûr alors de tenir l'événement. Si les Soviétiques ont voulu cela, la réussite a été parfaite.

Dès la sortie, je demande à un membre de la délégation soviétique : « *Vous exigez que les Américains s'excusent, a-t-on jamais vu un chef d'Etat s'excuser ?* » Il me répond : « *Si vous étiez à Moscou et que vous interrogiez l'homme de la rue, vous sauriez qu'il a besoin d'excuses et que Krouchtchev doit les lui procurer.* »

Un journaliste américain et démocrate qui assiste à notre conversation dit à mon Russe : « *Nous aussi, en fait nous surtout, avons une opinion publique, ce n'est pas en vous y prenant de cette façon que vous la détournerez d'Eisenhower.* » Le Russe sourit : « *Ce n'est pas tellement sûr. Le problème, c'est que nous n'avons plus confiance. Mais prenez patience, je crois que rien n'est perdu.* »

Tandis que la moitié des journalistes se ruent sur les téléphones, la conférence de presse américaine commence. Au fur et à mesure que se poursuit la lecture de la déclaration du président Eisenhower, l'impression quasi unanime est que les Etats-Unis ont fait la plus importante des concessions qu'ils pouvaient faire. L'optimisme du Soviétique était donc justifié ? Nous commençons à le croire.

## Deux suggestions

D'autant que M. Krouchtchev a insisté pour que la déclaration d'Eisenhower soit rendue publique. Pour la plupart d'entre nous, il n'y a aucun doute : si M. Kroutchtchev veut rassurer sa propre opinion publique, il peut tirer tous les partis qu'il désire de certaines phrases d'Eisenhower et, plus encore, du fait que le général de Gaulle et M. Macmillan ont tous deux pris soin de souligner que le chef des Etats-Unis avait promis qu'il n'y aurait plus de survols du territoire soviétique. On connaît la suite qui devait avoir pour point final la conférence de presse de M. Krouchtchev, mercredi après-midi. M. K. n'est-il venu que pour pouvoir faire à Paris ce discours ? Nous avons fini par le penser tous — ou presque — au Palais de Chaillot.

Voici comment les événements ont été transmis à ceux qui ont pour mission de les répercuter dans le monde. Revenons à l'Elysée pour voir comment ces événements se sont déroulés.

Dimanche soir, à la réunion des Occidentaux, M. Macmillan fit deux suggestions au président Eisenhower. Puisque M. Herter avait rassuré ses collègues français et britanniques, MM. Couve de Murville et Selwyn Lloyd, sur le point de l'interdiction des vols au-dessus du territoire soviétique, et puisque telle était l'intention américaine, il fallait ou bien que M. Eisenhower le confirmât personnellement à M. Krouchtchev, ou bien que la déclaration américaine en fît état.

Ni le président Eisenhower, ni ses deux principaux conseillers, l'ambassadeur Charles Bohlen, spécialiste américain n° 2 des questions soviétiques, et M. Kohler, secrétaire d'Etat adjoint, ne furent enthousiastes. Selon eux, le but de M. Krouchtchev était clair : il voulait non seulement isoler les Etats-Unis de leurs partenaires anglo-français, mais les amener à une attitude indigne d'une grande nation. Si M. Krouchtchev voulait torpiller la conférence, il fallait plutôt faire en sorte qu'il en porte manifestement la responsabilité.

## L'école des « durs »

Le président Eisenhower promit de réfléchir en affirmant qu'il était conscient de la gravité de la situation d'autant que M. Gromyko avait déjà fait état du projet de voyage à Berlin de M. Krouchtchev. M. Macmillan était convaincu de deux points :

● D'une part, il ne s'agit en aucune façon d'un bluff et M. Krouchtchev est décidé à rompre vraiment s'il n'obtient pas d'une certaine manière satisfaction.

● D'autre part, la promesse solennelle de l'interdiction des survols pourrait constituer une telle satisfaction.

Le général de Gaulle confirma l'impression d'intransigeance qu'il avait ressentie au cours de son entretien avec M. Krouchtchev mais parut moins certain que ladite promesse suffirait à satisfaire le leader soviétique. Il conseilla néanmoins au président Eisenhower de suivre la suggestion de M. Macmillan.

Le lundi matin, au cours du petit déjeuner, qu'il était convenu de prendre avec le président Eisenhower, M. Macmillan était encore plus pessimiste que la veille sur l'intransigeance de M. K. et plus confiant encore dans la possibilité de résoudre la crise par une promesse américaine. Selon un collaborateur du président Eisenhower, il développa son point de vue en trois points :

1° L'incident de l'avion U2 avait donné aux « durs » de l'école dite « soviéto-chinoise » l'occasion de confirmer leurs accusations contre les Etats-Unis, leurs doutes sur la possibilité de la coexistence, et la mise en cause de M. K.

## Sans trop d'égratignures

2° Les Russes étaient arrivés à la conclusion que la conférence au sommet n'aurait aucun résultat, qu'ainsi ils donneraient beaucoup en échange de rien, et qu'enfin la popularité de M. K. subirait des risques inutiles. Il fallait donc se tirer au plus vite de l'impasse.

3° M. K. était absolument décidé à exploiter à fond l'incident pour intimider les pays de l'O.T.A.N. tels que la Turquie, le Pakistan et la Grèce, et pour diviser la France, l'Angleterre et les Etats-Unis.

L'ambassadeur Charles Bohlen confirma l'analyse de M. Macmillan, mais il en tira une conclusion opposée. Au cours d'un entretien privé il a confié sa position dans les termes suivants :

« *Je viens de faire une analyse approfondie du discours de M. K. dont le général de Gaulle a communiqué l'essentiel au président Eisenhower. Mon expérience des choses russes me conduit à penser que Krouchtchev ne veut plus traiter avec Eisenhower, qu'il estime s'être trompé, qu'il veut se venger sur nous de cette erreur, et qu'aucun accord n'est plus possible quel qu'en soit le prix. Dans ces conditions je ne vois pas l'avantage d'une concession. En réalité, l'atmosphère est déjà si empoisonnée qu'il s'agit pour nous de savoir comment on en sortira avec le moins d'égratignures possible.* »

M. Eisenhower informa néanmoins M. Macmillan de sa décision de faire une déclaration dans laquelle il annoncerait qu'il voulait soumettre à l'O.N.U. un projet de surveillance aérienne par des sortes de « casques bleus » du ciel. Il ferait allusion aussi au fait que les Etats-Unis n'ont pas l'intention de survoler à nouveau le territoire soviétique. M. Macmillan se retira presque convaincu que cette allusion serait suffisante à la condition que le général de Gaulle et lui-même se chargent d'en souligner la portée. Ce qui fut fait quelques heures plus tard, à 11 heures, au cours de la première et unique conférence des Quatre Grands et de leurs adjoints.

Au cours de cette conférence le général de Gaulle sortit de sa réserve pour adjurer à la fois les Américains et les Russes de prendre conscience de la gravité de leur responsabilité. Pour ses collaborateurs, cette attitude, qui pouvait donner à un moment l'apparence de la neutralité, ne relevait pas seulement de la tactique.

En effet, le général a été irrité par les maladresses de la diplomatie américaine dans l'affaire de l'U2. L'ambassadeur de France à Washington a même été chargé de faire des représentations pour s'étonner que le gouvernement français n'ait pas été tenu au courant de l'activité des avions de surveillance américains. Depuis son voyage aux Etats-Unis, frappé par la faiblesse des dirigeants américains, il espérait néanmoins que les faux pas seraient évités. Au cours d'une conversation avec M. Nehru — conversation qui devait avoir pour lui une importance décisive — et alors que le Premier ministre de l'Inde démontrait qu'il était vital de reconnaître la Chine communiste, le général de Gaulle répondit que rien d'important ne pourrait être fait sur ce plan, comme sur un autre, tant que les Etats-Unis seraient en période électorale. Et il a ajouté, dit-on : « *Je ne suis probablement pas seul, hélas ! à faire le même raisonnement.* »

(Dalmas.)

MARDI 11 HEURES : M. K. SORTANT DE SON AMBASSADE, RUE DE GRENELLE.
*« Le problème, c'est que nous n'avons pas confiance. »*

## Les multitudes jaunes

Cette conversation avec Nehru paraît avoir ouvert les yeux du général de Gaulle sur une question qu'il savait importante mais sur laquelle il avait peu de données. Il apprit de la bouche de M. Nehru que les rapports sino-soviétiques étaient des rapports d'interdépendance difficiles mais non d'hostilité ; que les sentiments plus ou moins sinophiles de quelques leaders comptaient beaucoup moins que l'engrenage idéologique et la solidarité passionnelle du monde marxiste ; qu'enfin, si l'on souhaitait que M. Krouchtchev, autant que l'Inde et tout le Sud-Est asiatique, résiste à la Chine, il fallait à tout prix éviter de braquer la Chine contre ces derniers et il fallait, au contraire, donner à M. K. toutes les occasions possibles de se prévaloir de vrais succès auprès de ses alliés orientaux.

(Dalmas.)

MARDI 21 HEURES : LES JOURNALISTES APPRENNENT LE FIASCO.
*Togliatti était au courant.*

Le général de Gaulle estime que M. K. est l'héritier de Staline et de Pierre le Grand, mais il s'avise soudain — un peu tard peut-être — que le réalisme consiste à composer avec les données actuelles de la situation politique de la Russie soviétique. Une certaine anxiété le gagne : l'Occident ne peut pas se permettre de passer huit mois avec une Amérique défaillante, et les Américains plongés dans la campagne présidentielle ne sont pas à même d'assumer leurs responsabilités de leaders de l'Occident. Qu'arrivera-t-il si la crise sur Berlin s'ouvre ces jours-ci ? Nul ne peut le prévoir.

Il n'y a aucune place, évidemment, dans cette analyse pour l'autocritique. Car l'essentiel des griefs soviétiques à l'endroit du président Eisenhower sont loin de ne concerner que l'incident de l'U2. Il s'agit bel et bien des promesses non tenues du Camp David (2). Or, qui a contraint le président Eisenhower à revenir sur les promesses qu'il avait faites à M. K. au sujet notamment de l'Allemagne ? Qui, sinon le général de Gaulle et le chancelier Adenauer ? Le chancelier Adenauer, grâce au soutien du général de Gaulle. Qui, d'autre part, espérait (cf. son discours au Capitole à Washington) que la conférence au sommet pourrait n'être cette fois qu'une rencontre sans objet, dont M. K. ne retirerait rien, mais au cours de laquelle le leader soviétique puiserait dans le monde blanc, chrétien et occidental, la force d'endiguer « les multitudes jaunes » ?

### Un univers de croisades

Sans doute le général de Gaulle commence-t-il à prendre ses distances vis-à-vis des *« deux grandes puissances qui possèdent des moyens gigantesques de destruction et qui ne parviennent pas à s'entendre »*. Il reste que si la situation internationale se détériore, et que si les réactions soviétiques suscitent dans tous les pays les habituels soubresauts de maccarthysme qui sont le produit de la guerre froide, la France, comme l'Occident, sera entraînée dans un univers de croisades que la guerre d'Algérie contribuera à exaspérer.

On voit déjà, en France même, se découvrir les forces capables de canaliser de telles mystiques. L'Algérie va, évidemment, devenir très vite le « bastion de l'Occident » comme la Turquie en crise, la Corée du Sud en révolte, le Sud-Vietnam et la Grèce en décomposition. Or ce sont les forces mêmes que nous combattons en Algérie qui pèsent sur M. Krouchtchev et qui en même temps lui donnent ses meilleurs atouts : ces mouvements qui relient Cuba à la Chine en passant par la majeure partie de l'Afrique et de l'Asie.

*« Etait-il possible de céder ? »*, demandait un observateur américain au palais de Chaillot. Il était possible, certainement, de ne pas se mettre en position d'avoir à céder. Et surtout, il était possible, puisque la crainte de la guerre fait découvrir à l'Occident les réalités du monde communiste, d'aider au maximum ceux qui dans ce monde constituent des forces d'évolution.

JEAN DANIEL.

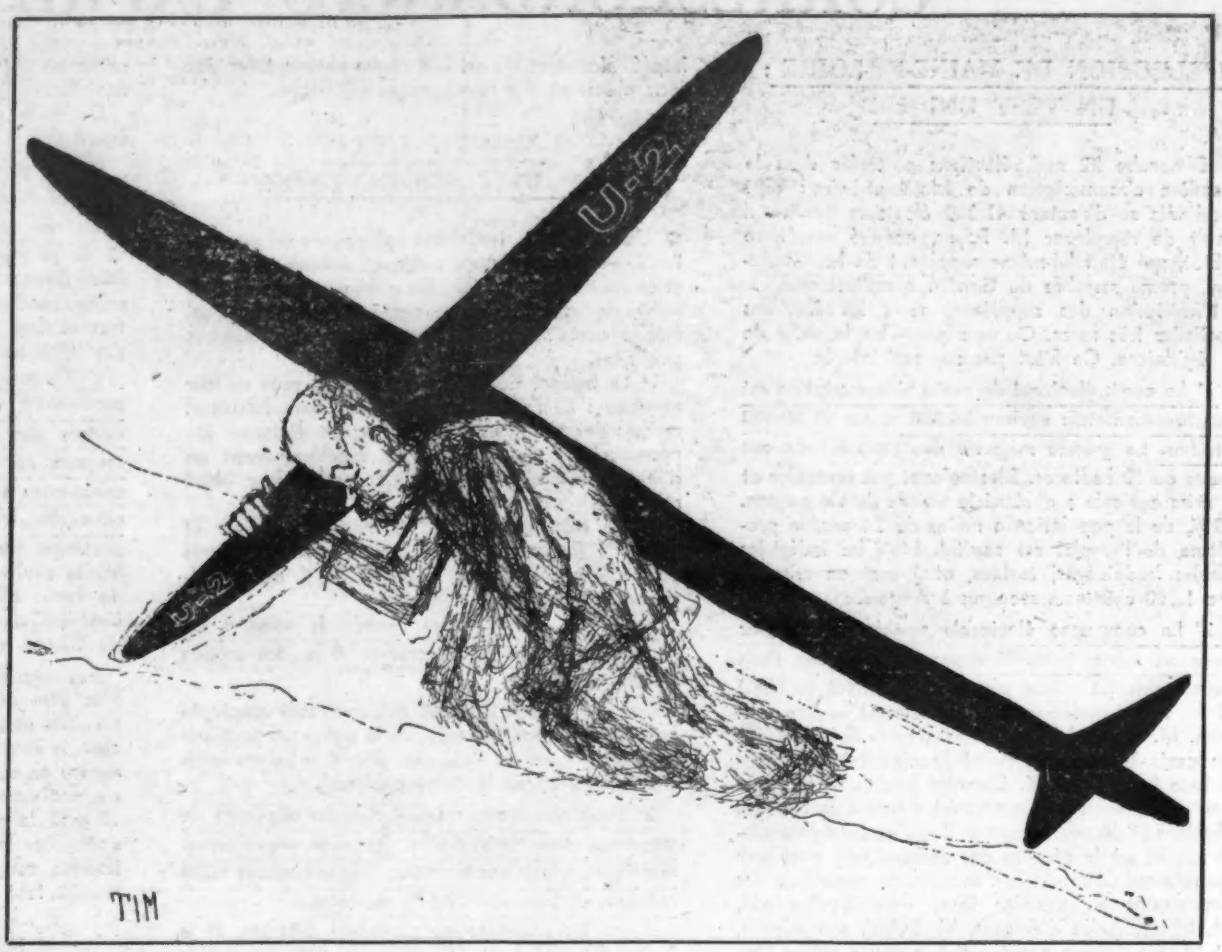
(2) Voir l'article de K.-S. Karol.

Les Médecins :

LA CIGARETTE PROVOQUE LA FATIGUE

Déjà on accuse le tabac d'être la cause du cancer du poumon. Le Larousse Médical déclare . « Le cancer des poumons est très fréquent chez les grands fumeurs, alors que les non-fumeurs sont rarement atteints. » Le Professeur Dr Maisin lui-même n'hésite pas à écrire : « Il y a un rapport évident entre le fait de fumer et l'incidence du cancer du poumon. » Ce n'est pas tout. On vient de découvrir qu'en aspirant la fumée du tabac, on détruit les vitamines C (anti-fatigue). Ceci explique, disent les médecins, la fatigue chronique dont souffre souvent le fumeur. Certes, personne ne fume pour se porter mieux. Depuis toujours on a cherché à remédier aux conséquences du tabac. Le Dr Lieb, qui y a consacré sa vie, certifie qu'on peut fumer sans danger en prenant certaines précautions. Lesquelles Elles sont exposées, avec beaucoup d'autres détails faciles à suivre... et à appliquer tout de suite, dans un petit livre gratuit pour les fumeurs. En voulez-vous un exemplaire ? Il suffit pour le recevoir, d'envoyer une carte postale avec vos nom et adresse au Centre de Propagande Anti-Tabac (service 86 S), Chaussée-d'Antin, 18, Paris. Mais faites vite car cette offre gratuite ne pourra être maintenue.

Communiqué.




## COMMUNISME

### K.-S. Karol vous informe

#### ● *Y a-t-il eu un coup de téléphone du Kremlin ?*

« BRINKMANSHIP » — c'est ainsi que les Américains avaient baptisé « l'art de marcher au bord du précipice » pratiqué naguère par John Foster Dulles et dans lequel Staline s'était déjà distingué avant lui. Jusqu'à dimanche dernier, on avait toutes les raisons de croire que le nouveau chef de l'U.R.S.S. était au contraire un adversaire déterminé de cette pratique dangereuse et qu'il voulait travailler à une détente entre les deux blocs, non à la préparation d'une épreuve de force.

La conversion de M. Krouchtchev au « brinkmanship » s'est apparamment produite à Paris même. Deux jours avant son départ de Moscou, le Premier ministre soviétique parlait encore de l'intérêt de la Conférence au Sommet et son discours d'Orly, samedi matin, ne laissait pas prévoir qu'il exigerait une amende honorable du président Eisenhower comme condition préalable à la rencontre des Quatre Grands. Que s'est-il donc passé au dernier moment ? Pourquoi ce torpillage de la Conférence qui était, depuis cinq ans, le but n° 1 de la diplomatie soviétique ?

Si le Premier ministre de l'U.R.S.S. s'était appelé Malenkov ou Boulganine, si l'on avait su qu'il maîtrisait difficilement ses camarades de la direction collégiale instaurée au Kremlin après la mort de Staline, on eût pu croire à un coup de téléphone de Moscou, dans la nuit de samedi à dimanche, invitant le représentant soviétique à changer de cap. Mais M. Krouchtchev n'est pas de ceux-là. Il contrôle solidement la situation et le récent remaniement à la direction du P.C. de l'U.R.S.S. ne peut nullement être interprété comme le signe d'une éclipse personnelle. Au contraire même : sans être le maître incontesté comme Staline, M. Krouchtchev est suffisamment puissant pour limoger et déplacer les collaborateurs qui ne lui donnent pas entièrement satisfaction. La politique étrangère est de surcroît sa chasse gardée et personne parmi les dirigeants soviétiques ne semble avoir droit d'intervenir sur ce chapitre.

Le coup de théâtre parisien a donc été froidement décidé par M. Krouchtchev lui-même. Il est très dans son style. Le turbulent Ukrainien n'est pas l'homme de demi-mesures. Quand il rompt avec ses illusions du passé, il le fait avec un tel éclat que le monde entier en est ébranlé. Il en a été ainsi pour sa « rupture » posthume avec Staline. Il en est de même aujourd'hui pour sa brouille avec Ike.

Surpris et impressionné par la facilité de son entente avec le président des Etats-Unis au Camp David, M. Krouchtchev s'était fait depuis septembre dernier son défenseur le plus acharné. A Moscou, comme à Pékin, il avait parlé de l'immense prestige d'Eisenhower en Amérique, de son désir de vivre en paix avec l'Est, de sa capacité de maîtriser les « cercles militaristes » des U.S.A. Bref, il avait joué à fond la « carte Eisenhower » pour atteindre pacifiquement les objectifs de la diplomatie soviétique.

#### Une revanche

Mais cette carte était « surévaluée ». L'ajournement de la Conférence au Sommet (sur la demande de de Gaulle) de novembre 1959 jusqu'au mois de mai 1960, les prises de position d'Adenauer sur l'impossibilité de changer le statut de Berlin, les interventions publiques des principaux chefs américains (Nixon, Herter, Dillon) affichant leur scepticisme sur la possibilité d'un accord entre les Quatre Grands, tout cela a convaincu M. Krouchtchev que Ike ne faisait la pluie et le beau temps ni dans le camp occidental, ni même dans son propre pays. Il aurait pu reconnaître prudemment qu'il avait trop espéré des résultats de la rencontre de Camp David. Il a préféré faire une autre démonstration : Ike, a-t-il dit, a perdu tout contrôle sur les cercles militaristes des Etats-Unis.

Les maladresses de l'administration américaine dans l'affaire de l'U2 et la conférence de presse du président Eisenhower le 11 mai (sur le droit moral des Etats-Unis de violer l'espace aérien de l'U.R.S.S.) sont venues à point pour apporter de l'eau au moulin de M. Krouchtchev. Ayant accumulé les atouts entre ses mains, convaincu — et c'est là où il se trompe — que l'opinion mondiale lui donnerait raison, il est venu à Paris pour dresser un acte d'accusation contre l'infidèle président américain, prenant ainsi sa revanche de la « trahison » dont il jugeait avoir été victime.

#### ● *Sur le bateau du ministre de l'Information.*

LUNDI soir, au cours d'une croisière sur la Seine organisée par le ministre de l'Information, nous essayons de nous livrer à une première exégèse de l'événement. Ceux qui gardaient le plus de sang-froid, qui semblaient le moins atteints par la surprise, nos confrères britanniques, n'étaient pas les plus optimistes.

Leur esprit critique à l'égard de la manière dont les Américains s'étaient conduits ces derniers temps, et leurs longs efforts pour la détente Est-Ouest depuis six ans déjà, les mettaient à l'abri de l'accusation d'antisoviétisme systématique. C'est pourtant l'un d'entre eux — et parmi les plus avertis — qui m'a expliqué que M. Krouchtchev n'a simplement pas su résister à la tentation de jouer à fond ses atouts internationaux :

*« Au moment du blocus de Berlin, au sein du gouvernement travailliste, plusieurs ministres affirmaient, avec Bevan, qu'au lieu d'organiser le pont aérien, il aurait fallu envoyer une division blindée pour forcer le passage jusqu'à la capitale allemande. Les Russes n'auraient pas fait la guerre pour Berlin et, en reculant, ils auraient perdu la face vis-à-vis de leurs alliés.*

*« Pour Krouchtchev, aujourd'hui, la situation est comparable. Il sait qu'en signant un traité de paix avec l'Allemagne de l'Est, il obligera les Occidentaux à la reconnaître et à accepter le changement de statut de la capitale allemande. Les Américains ne risqueront pas une guerre atomique pour une histoire de tampons à la frontière des deux Allemagnes. Mais en reculant devant le fait accompli, ils sèmeront le désarroi dans le camp occidental.*

*« La seule différence entre les deux situations est que nous avons résisté à la tentation jusqu'au bout, tandis que Krouchtchev ne s'est retenu que jusqu'à l'évanouissement de ses illusions au sujet d'Eisenhower. »*

K.-S. KAROL.

Berel

TAILLEUR - CHEMISIER

*NOUVEAUTES DE PRINTEMPS*

BLAZERS et VESTES Sport
169 NF

PANTALONS flanelle anglaise
89 NF

12, *rue de Sèvres*, 12 - *PARIS*

# CORRESPONDANCES EXPRESS

## L'ELECTION DE MAINE-ET-LOIRE : UN TEST UNIQUE

● Dimanche 22 mai, élections partielles dans la première circonscription de Maine-et-Loire : sept candidats se disputent 47.000 électeurs inscrits. Il s'agit de remplacer M. Foyer, nommé secrétaire d'Etat, qui était lui-même suppléant de M. Chatenay, promu membre du Comité constitutionnel.

L'institution des suppléants rend les élections partielles très rares. Ce sera peut-être la seule de la législature. Ce n'est pas son seul intérêt.

1° Le corps électoral de cette circonscription est très représentatif : environ 20.000 ruraux et 30.000 citadins. La grande majorité des exploitations ont moins de 10 hectares. Elles ne sont pas rentables et la crise agricole a diminué le niveau de vie paysan. 40 % de la population a moins de 24 ans, le problème de l'emploi est capital. Mais les industries locales (ardoisières, textiles, etc.) sont en crise. Il y a 1.000 chômeurs secourus à Angers.

2° La campagne électorale semble se dérouler dans un climat d'indifférence générale. Les deux concurrents les mieux placés : M. Millot (U.N.R.) et M. David (indépendant) ne tiennent aucune réunion. M. de La Motte Saint-Pierre (« libéral ») fait du porte-à-porte. M. Penet (poujadiste), M. Houdebine (M.R.P.) et M. Cormier (socialiste) ont très peu d'auditeurs. Les communistes font à la fois des réunions et du porte-à-porte. Tous les candidats s'interrogent sur le nombre des abstentions ; c'est leur nombre qui déterminera l'importance respective des concurrents au premier tour, trois d'entre eux, M. Millot, maire d'Angers, M. David, son adjoint, et M. Houdebine ayant été élus sur la même liste aux élections municipales.

3° Le thème essentiel de la campagne est l'avenir économique du département. Tous les candidats promettent de travailler à l'implantation de nouvelles entreprises. Les candidats de droite soutiennent qu'une partie de la population paysanne trouvera à s'employer dans l'industrie. Les communistes préconisent une réforme agraire. Le mauvais équipement rural et urbain (Angers n'a pas le tout-à-l'égout) justifie toutes les promesses électorales.

4° Pour la gauche, le problème est celui du nombre des voix. De 1956 à 1958 les communistes étaient passés de 6.900 à 4.400 suffrages environ, et les socialistes de 6.500 à 3.100 ; ils ont recouvré le terrain perdu à l'occasion des élections municipales. La pétition laïque a recueilli dans tout le Maine-et-Loire 10.000 signatures de plus que le total de leurs voix. Les résultats de dimanche prochain diront si la pauvreté d'une partie de la population et les difficultés économiques ont augmenté leur audience. Ni le P.S.U. ni les radicaux ne présentent de candidat.

## L'AFFAIRE AUDIN : PREMIER DEBAT PUBLIC

● Lundi et mardi prochains, sera jugé à Lille le procès en diffamation intenté par le Comité Maurice Audin au journal « La Voix du Nord » qui avait publié, sous la signature du reporter Georges Ras, une enquête où l'action du Comité était qualifiée « d'abus de confiance ».

Le Comité Maurice Audin a fait citer plusieurs dizaines de témoins, parmi lesquels divers officiers et des personnalités ayant exercé des fonctions officielles à Alger au moment de la « disparition » du jeune professeur de mathématiques arrêté par les parachutistes.

Sans vouloir anticiper sur le véritable procès Audin qui viendra lorsque l'instruction qui se poursuit depuis plusieurs mois à Rennes sera achevée, le Comité entend d'ores et déjà prouver que les inquiétudes dont il s'est fait l'écho reposent sur des faits précis et des témoignages vérifiables.

## COMMENT L'ETAT REPARTIT SES DEPENSES

● L'Etat, adepte tardif des campagnes de productivité, s'intéresse depuis quelques années au « coût et au rendement des services publics ». Sous ce titre vient de paraître un document budgétaire qui éclaire certains aspects peu connus des finances publiques.

1° Le budget de 1960 y est analysé sous un jour nouveau : au lieu d'être dispersées dans l'habituel maquis des chapitres budgétaires, les dépenses (de personnel ou de matériel, de fonctionnement ou d'investissement) sont regroupées selon leur objet réel.

L'Etat mène une action économique sociale et culturelle (logement, enseignement, investissements etc.) qui représente, cette année, 55 % de ses dépenses totales (4.000 milliards).

La police, la justice et l'armée (y compris les dépenses en Algérie) absorbent 30 % des crédits (2.100 milliards).

Les 15 % restants (1.100 milliards) sont employés aux dépenses traditionnelles de la puissance publique (fonctionnement de l'appareil d'Etat, relations extérieures, charge de la dette publique).

2° Dans ces diverses catégories, les dépenses de personnel sont loin d'être les plus importantes. Abstraction faite des pensions, elles atteignent 1.700 milliards environ, soit 23,5 % du total.

Parmi les dépenses de personnel, l'Armée et la Police figurent pour 919 milliards, soit presque le double de ce qui est attribué à l'Enseignement et à la Recherche (483 milliards).

3° Le même document, après examen détaillé des dépenses effectives de 1958, renseigne sur le prix de revient de certains services publics, à cette date. On y apprend notamment que le coût moyen d'établissement d'un dossier de pension atteint 4.700 anciens francs : qu'un jugement du tribunal civil revient à 6.700 francs, mais qu'un arrêt de cour d'appel atteint 21.400 francs ; que, selon les établissements pénitentiaires, un prisonnier coûte à l'Etat de 1.000 à 2.000 francs par jour ; que le coût d'un pensionnaire (enseignement et internat) est du même ordre de grandeur, dans un lycée ou un collège technique.

A signaler encore, le « coût du percepteur » : les frais de toute nature supportés pour le recouvrement des impôts ont atteint, en 1958, un peu plus de 1 % du total recouvré ; dans les douanes, cette charge dépasse nettement 2 % des recettes (mais elle oscille, selon les directions régionales, entre 1 %. à Paris, et 27 %. à Bastia).

Depuis qu'elles ont été entreprises, les études sur le coût des services publics ont déjà permis de réelles économies de gestion (repérage de méthodes administratives par trop archaïques, élimination d'impôts au rendement très faible pour un coût élevé, etc.). La méthode est bonne, l'intention excellente. Mais il reste qu'elle ne peut conduire à des économies massives. A cet égard, comme le montrent les chiffres cités, le problème n'est plus technique, mais politique.

## LE DECRET LAGAILLARDE

● Pour empêcher M. Lagaillarde et ses amis actuellement emprisonnés de se présenter aux élections cantonales algériennes du 29 mai, le gouvernement a publié le 12 mai un décret qui interdit la déclaration de candidature « d'un candidat ou d'une liste sur laquelle figure un candidat inculpé d'un crime ou délit contre la sûreté de l'Etat et poursuivi du chef de complicité d'un tel crime ou délit ».

Ce texte de circonstance innove à un double égard :

— Du point de vue juridique, il méconnaît le principe fondamental en vertu duquel toute personne non condamnée est présumée innocente. La loi du 30 mars 1935 ne refusait l'inscription sur les listes électorales qu'aux individus condamnés pour crime, condamnés à une peine de prison pour d'autres raisons, aux individus en état de contumace, aux faillis non réhabilités, aux interdits.

— Du point de vue électoral, les bulletins qui se porteraient sur les inéligibles seront considérés comme des bulletins blancs. Jusqu'ici, ils avaient toujours été considérés comme des bulletins nuls décomptés à part, le décompte étant joint au procès-verbal. L'inéligible ne peut être, en conséquence, proclamé élu. (En 1921, 1922 et 1923, M. André Marty avait été proclamé élu au conseil municipal de Paris, bien que condamné et emprisonné, et c'est le Conseil d'Etat qui avait confirmé la décision du Conseil de Préfecture annulant l'élection.)

Les dispositions concernant l'Algérie pourraient-elles être étendues à la métropole en vertu des pouvoirs spéciaux votés le 3 février 1960 ? En principe, le vote de ce texte ne permettait pas de « remettre en cause les libertés essentielles ». En fait, il n'a pas empêché le gouvernement de modifier, le 17 avril, la procédure de « l'état d'urgence » et de s'attribuer le droit de porter atteinte à certaines libertés essentielles en échappant pendant douze jours à tout contrôle du Parlement.

## E.N.A. : DESIGNATIONS D'OFFICE POUR L'ALGERIE

● Les administrateurs civils, anciens élèves de l'Ecole nationale d'administration, ne sont pas satisfaits. L'un des créateurs de leur école, M. Michel Debré, après avoir fait échouer l'année dernière un projet tendant à rapprocher leur statut de celui des fonctionnaires des autres grands corps de l'Etat, vient de les soumettre à ce qu'ils considèrent comme une nouvelle brimade.

Le gouvernement a en effet décidé de créer une « noria » dont le fonctionnement sera le suivant :

1° Un certain nombre de fonctionnaires de la Délégation générale à Alger, assez âgés et occupant des postes élevés, seront remis à la disposition des administrations centrales de la métropole (où leur reclassement va poser des problèmes délicats).

2° Ils seront remplacés par des agents occupant actuellement à Alger des postes relativement subalternes (le plus souvent en raison de leur absence de diplômes et de leurs médiocres qualifications professionnelles) et qui seront choisis pour leur fidélité à la politique algérienne du gouvernement.

3° Les vacances ainsi créées au bas de la pyramide hiérarchique doivent être comblées par l'envoi en Algérie d'administrateurs civils sortis de l'E.N.A. Ceux-ci ont été appelés à fournir 25 candidats pour « amorcer la pompe ».

Ces affectations à Alger n'offrant aucune garantie d'emploi ni de carrière aux intéressés, les volontaires ont été rares et l'administration procède maintenant à des désignations d'office.

## L'ATTENTAT CONTRE LE COMMISSAIRE OBLET

● Pour la cinquième fois depuis le 24 janvier, un attentat imputé aux contre-terroristes a eu lieu à Alger dans la nuit de lundi à mardi derniers. Comme les fois précédentes, l'engin utilisé a été une bombe

Regency
63, r. du Bac. Paris. Lit. 33-10

RÉGIMES SANS SEL

Faiblement minéralisée et ne contenant pratiquement pas d'ions sodium et d'ions chlore, l'eau d'EVIAN est l'eau idéale des régimes sans sel.

EVIAN • source Cachat • détient le record mondial de vente des eaux minérales. Ce succès constitue une éclatante preuve de confiance.

Si pure ! Si légère ! EVIAN SOURCE DE LONGEVITE
SOURCE CACHAT

— Enfin ! Le sommet est en activité...

au plastic destinée à provoquer essentiellement des dégâts matériels.

Après avoir visé diverses personnalités privées, les contre-terroristes semblent avoir voulu pour la première fois « intimider » un haut fonctionnaire en activité : le commissaire divisionnaire Oblet, chef de la police des renseignements généraux.

Le commissaire Oblet est en poste depuis plus d'un an à Alger. Il avait dû quitter Alger en avion au moment des barricades avec quelques-uns de ses collaborateurs chargés de la surveillance des réseaux activistes et spécialement du F.N.F. de M. Ortiz : des menaces avaient été proférées contre leurs vies par les activistes. Les services du commissaire Oblet sont actuellement chargés de surveiller la reconstitution des « cellules » ultras démantelées après l'arrestation ou la fuite des leaders des barricades.

## UNE NOUVELLE INITIATIVE DE L'U.N.E.F.

● Des contacts suivis se nouent actuellement entre quatre centrales syndicales, ouvrières et universitaires, en vue de mettre en place, avec l'appui de certaines formations politiques, « un dispositif de riposte » capable de défendre ou, au besoin, de reconquérir, par une mobilisation massive, les libertés démocratiques.

L'initiative de ces contacts semble être partie, cette fois encore, de l'U.N.E.F. qui, au lendemain du 24 janvier déjà, avait invité les autres centrales syndicales à lancer, pour le 1er février dernier, un appel à la grève générale rédigé (sinon signé) en commun.

Les syndicats multiplient actuellement les prises de position politiques et les actions en vue « de rendre l'opinion ouvrière plus sensible à l'urgence de la paix en Algérie ».

André Jeanson, vice-président de la C.F.T.C., réaffirme dans le dernier bulletin de sa centrale que « tous les problèmes, ceux des travailleurs et ceux du pays, « pourrissent » tant que l'Algérie demeure en guerre et tant que la démocratie politique ne s'est pas donné, dans notre pays, des assises solides...

« Notre objectif est de mettre en place un dispositif de riposte tel qu'il soit capable d'abord de faire réfléchir les amateurs de coups d'Etat, et ensuite de s'opposer à leurs ambitions. »

Le dernier comité confédéral déjà confirmait « l'engagement pris le 30 janvier 1960 d'opposer la grève générale aussi bien à un coup d'Etat qu'à un coup politico-militaire », et donnait mandat de « provoquer rapidement toutes les rencontres nécessaires avec les organisations démocratiques, conscientes du danger, afin de faire naître et de développer un mouvement d'opinion suffisamment large, puissant et dynamique pour amener les formations politiques à unir leurs forces. »

## LE CONGRES M.R.P. : REMOUS ANTIGAULLISTES

● Bien qu'aucun débat ne soit prévu, au 14e congrès du M.R.P. (qui se tiendra à Evian du 26 au 29 mai), sur l'évolution du régime et sur l'affaire algérienne, ces deux problèmes soulèvent au sein du parti une inquiétude croissante.

Les motions votées par les principales fédérations — Seine, Bouches-du-Rhône, Gironde, Ille-et-Vilaine, Seine-et-Oise, Moselle, Sarthe, Seine-et-Marne — sont en effet d'accord pour réclamer une réaffirmation solennelle de la politique d'autodétermination et pour demander des pourparlers sur les conditions de cette autodétermination.

Les mêmes fédérations condamnent l'évolution actuelle du régime. Certaines, comme celles du Rhône et de la Seine, paraissent disposées à soulever la question de la participation au gouvernement.

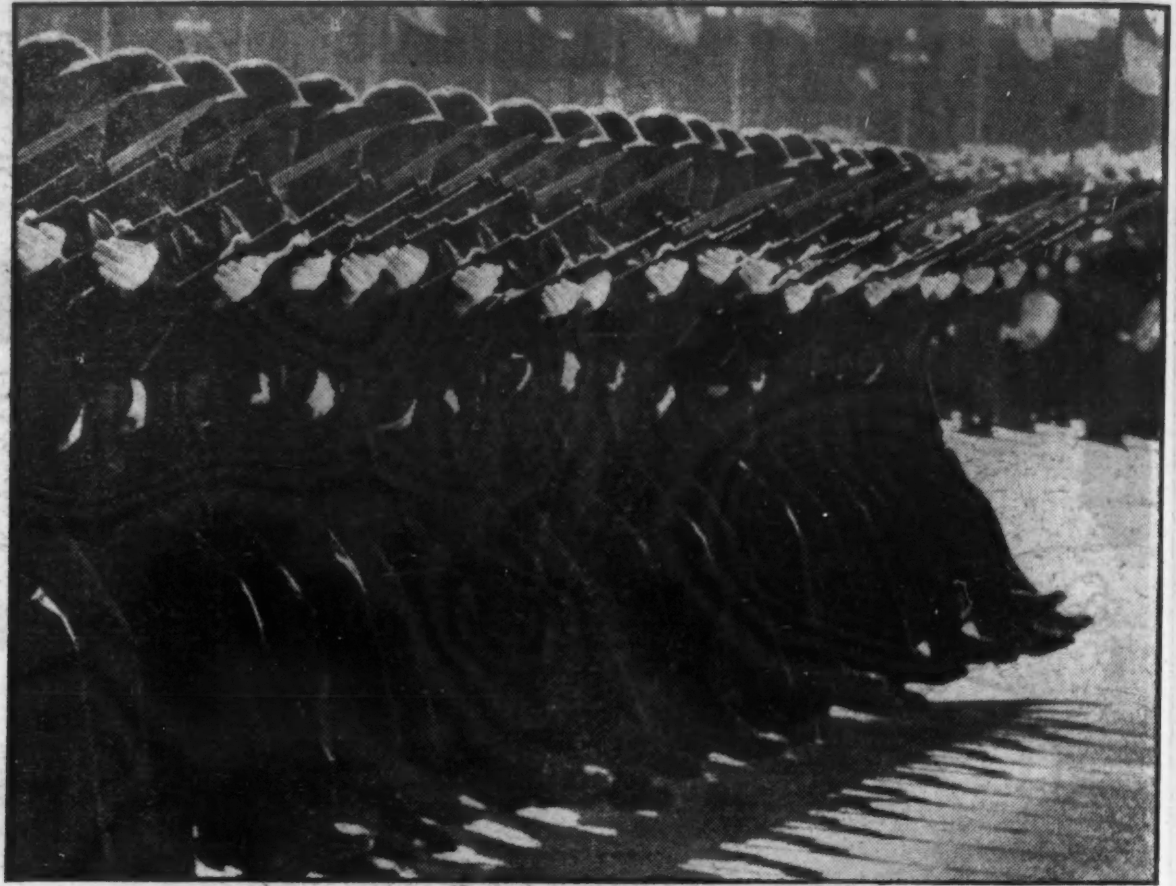
Le congrès d'Evian marquera certainement un durcissement par rapport au congrès de 1959, qui s'était contenté de se déclarer « d'accord avec la politique algérienne du général de Gaulle pour rétablir la paix » et de demander « que s'organise un véritable régime parlementaire ».

M. Pierre-Henri Teitgen, qui est l'un des principaux leaders de l'opposition au régime au sein du M.R.P., s'est rendu dans plusieurs fédérations pour y développer ses thèses.

LA GRANDE SÉVERINE
vous offre dans un cadre incomparable la meilleure cuisine française pour vos déjeuners, vos dîners et vos soupers (de 22 h. à l'aube). Orchestre typique Aldo Jova, Bob Fowler's Jazz Trio, avec le grand chanteur de blues CLAY DOUGLAS
7, RUE SAINT-SÉVERIN
(Près la Place Saint-Michel)
TÉL. DAN. 15-54 - FERMÉ LE DIMANCHE

par BOEING 707 Intercontinental
L'INDE Mardi-Samedi
NEW-YORK Samedi-Dimanche
7, RUE SCRIBE - PARIS 9e - OPE 15-64
AIR INDIA

PUBLICIS
COSTUMES ET ENSEMBLES
FRAIS ET LEGERS...
SHANTUNG
MOHAIR
ALPAGA
DACRON
AIRWAY
TERGAL
HOLMES
22, AVENUE VICTOR-HUGO - PARIS



LE DERNIER DÉFILÉ MILITAIRE A PÉKIN.
*« Il ne faut pas craindre la préparation d'une guerre juste. »*

(Mario Garrubba.)

## CHINE

### L'autre monde communiste

● ***Y a-t-il une bonne Russie qui veut la paix et une méchante Chine qui veut la guerre? L'influence considérable de la Chine explique-t-elle la crise internationale ? Michel Bosquet dévoile cette immense inconnue.***

« *LE gouvernement chinois doit déclarer à la face du monde que tout accord international conclu sur le désarmement ou sur toute autre question sans la participation formelle de la République populaire chinoise et sans la signature de son délégué, ne saurait évidemment engager la Chine.* »

Cet avertissement fut donné en février dernier, à Varsovie, par Kang Cheng, membre du bureau politique. Un diplomate américain le balayait récemment par cette remarque : « *La Chine n'est pas notre affaire ; que Krouchtchev se débrouille pour que les Chinois respectent les accords signés.* »

Mais M. Krouchtchev ne se « débrouille » pas si facilement, depuis trois ans déjà, avec son grand allié chinois. La chose ne saurait surprendre : si l'on songe que les Etats-Unis n'ont jamais réussi à infléchir la politique extérieure et intérieure d'un Syngman Rhee, pourtant totalement dépendant d'eux ; qu'un Tchang Kaï-chek a pu les braver impunément pendant des mois ; que M. Adenauer exerce en fait un droit de veto sur toute la politique occidentale ; que la Grande-Bretagne et la France ont défié les Etats-Unis par l'expédition de Suez, on comprendra aisément que la Chine soit pour l'U.R.S.S. une alliée plus malcommode encore.

Les « Quatre Grands » parlent au nom de 470 millions d'hommes (700 millions avec leurs alliés européens), divisés par des antagonismes, des particularismes, des frontières. La Chine, véritable continent, lourd, depuis le début de cette année, de 700 millions d'hommes, discipline, mobilise et propulse, grâce à l'appareil d'encadrement le plus complet de l'Histoire, le quart de l'humanité dans l'entreprise la plus gigantesque de tous les temps.

Alliée, pour freiner la détente, avec l'Allemagne de l'Est ; forte du contrôle qu'elle exerce, hors de ses frontières, sur certains partis communistes d'Asie, d'Afrique, voire d'Amérique latine ; décidée à devenir, dans les prochains mois, une puissance atomique ; capable de détruire sur tout son pourtour, par le feu roulant de ses batteries ou de sa propagande, les actions diplomatiques de l'U.R.S.S., la Chine limite d'autant plus sûrement la liberté de manœuvre soviétique qu'elle compte, au sein du Kremlin lui-même, et sans doute au sein de l'Armée Rouge, des alliés influents, opposés tout comme elle à un dégel trop rapide qui amènerait le camp communiste à sacrifier sur l'autel de la coexistence l'avant-garde du mouvement révolutionnaire mondial : les offensives antioccidentales du monde sous-développé.

La semaine dernière, au sujet de l'incident de l'avion U-2, un observateur britannique spéculait déjà que M. Krouchtchev avait peut-être monté en épingle cette affaire pour chercher, à la conférence « au sommet », une rupture que les résistances et les menaces de la Chine et de ses amis soviétiques lui imposaient.

L'hypothèse n'est pas absurde. En 1958 déjà, la Chine avait utilisé ce moyen pour empêcher une conférence « au sommet » dont les préparatifs, dus à l'initiative soviétique, étaient déjà très avancés. L'année dernière, un plan Krouchtchev de dénucléarisation de l'Asie se heurta au veto chinois et fut enterré.

### Le « mensonge impérialiste »

La divergence entre M. Krouchtchev et ses critiques chinois, soviétiques et est-allemands apparait clairement dans leur attitude à l'égard du « tiers monde » : en Inde, en Indonésie, au Moyen-Orient, M. Krouchtchev consolide des régimes neutralistes et anticommunistes à coups de milliards de roubles et de missions d'aide technique. Ces séductions économiques, conformes à la stratégie de la coexistence compétitive, apparaissent politiquement non rentables aux yeux des Chinois et de leurs alliés. Aider les Nehru et Nasser, disent-ils, c'est affaiblir les chances de la révolution communiste dans leurs pays ; mieux vaudrait y soutenir à fond les forces révolutionnaires, au nombre desquelles le F.L.N.

M. Krouchtchev objecte sans doute que, ce faisant, on entraînerait ces pays dans la guerre froide et risquerait la guerre tout court. Mais la Chine et ses alliés sont précisément convaincus qu'il faudra risquer la guerre tôt ou tard, et que le moment est propice pour courir ce risque. Aussi la Chine soutient-elle seule, contre Nasser et contre Kassem, les partis communistes arabes ; aussi, pendant que M. Krouchtchev coupe au F.L.N. les fournitures d'armes tchécoslovaques, la Chine invite-t-elle Krim Belkacem à Pékin pour lui offrir une aide massive en armes et en instructeurs.

Les propos échanges à la cantonade montrent que les divergences sont réelles :

● Krouchtchev au 21e congrès du P.C. soviétique : « *La guerre mondiale pourra être exclue de la vie des sociétés même durant la période pendant laquelle le capitalisme continuera de dominer une partie du monde.* »

● Réponse chinoise dans « Le Drapeau Rouge » : « *Les thèses léninistes sur la nature impérialiste et belliqueuse du capitalisme ne sont pas démodées et ne le seront jamais.* »

● Kuusinen commémorant, en avril dernier, à Moscou, l'anniversaire de Lénine : « *Il ne suffit pas, pour rester fidèle au léninisme, de répéter que l'impérialisme est agressif ; nous devons au contraire profiter à fond de tous les facteurs tendant à préserver l'humanité de la catastrophe d'une nouvelle guerre. L'attitude dogmatique retarde sur les réalités.* »

● Le « Drapeau Rouge », à la même occasion : « *Eisenhower et ses acolytes ne déposeront jamais le couteau du boucher et la puissance impérialiste américaine ne peut renoncer à sa politique de guerre... Il faut démasquer le mensonge pacifique des impérialistes et ne pas craindre la tactique de préparation d'une guerre juste pour mettre fin à la guerre injuste des impérialistes.* »

● Krouchtchev à Pékin : « *Ne mettez pas à l'épreuve par la force la stabilité des régimes capitalistes.* »

● Réponse du « Drapeau Rouge » : « *Le système capitaliste-impérialiste ne s'effondrera pas de lui-même. il sera renversé par les révolutions prolétariennes et par les révolutions nationales dans les pays dépendants.* »

En bref, pour M. Krouchtchev, la détente, en facilitant la décolonisation et en accentuant la compétition économique Est-Ouest, contraindra les pays capitalistes à évoluer vers le socialisme.

### L'énergie des esclaves

Pour la Chine, au contraire, la décolonisation rendra les pays capitalistes de plus en plus belliqueux, non pas à l'égard de l'U.R.S.S. (« l'antisoviétisme américain n'est qu'un écran de fumée », écrit « Le Drapeau Rouge »), mais à l'égard « des pays coloniaux et semi-coloniaux ». Autrement dit, aux yeux de la Chine, l'U.R.S.S. ne se bat plus aux premières lignes, mais seulement sur un front secondaire ; la lutte véritable entre capitalisme et communisme se déroule sur le front des pays sous-développés et place la Chine aux avant-postes du combat. Prête, à la différence de l'U.R.S.S. déjà lourde de mauvaise graisse, à passer à l'offensive sur tous les fronts, « *la Chine ne craint pas la guerre ; nous la gagnerions à coup sûr* ». La détente, dans ce contexte, serait synonyme de trahison à l'égard des peuples prolétaires.

En partie au moins, le ton belliqueux des Chinois peut se comprendre par des raisons historiques : un an à peine après sa naissance, la Chine populaire s'est trouvée devant les armées de Mac Arthur, bien décidé à franchir le Yalu et à briser le « régime rouge » à coups de bombes atomiques. Durant les cinq années suivantes, tous les Américains qui avaient été associés à la défaite de Tchang Kaï-chek furent accusés de « trahison », et la menace d'une « punition atomique » de la Chine continuait d'être agitée. Comme la Chine a pour voisins des gens (les Japonais) à qui cette punition fut effectivement infligée, sans préavis, on comprendra qu'elle ne prenne pas les menaces américaines à la légère.

Cette explication, toutefois, n'est pas suffisante. Pourquoi la Chine, si elle se sent « bastion assiégé », ne voit-elle le salut que dans l'offensive (et non, comme Staline, dans la défensive) ? D'où lui vient son poids croissant dans les affaires mondiales ? Son influence est-elle provisoire ou, au contraire, ira-t-elle en s'amplifiant au détriment de l'influence soviétique ?

Des théoriciens occidentaux affirment depuis un certain temps que le communisme a changé de signification : au siècle dernier, il se posait comme la conquête par les travailleurs des moyens de production déjà existants dans les pays industrialisés ; actuellement, il serait avant tout une méthode de développement pour des sociétés économiquement arriérées.

Les communistes européens contesteraient cette thèse ; les Chinois sans doute pas. Et ils feraient valoir que cette nouvelle signification du communisme, loin de marquer son affaiblissement et son déclin, marque son renforcement et annonce sa victoire dans le monde entier. Pour une raison fort simple : les pays développés, qui prétendent encore dominer le monde, ne représentent pas un quart de l'humanité ; les pays sous-développés en représentent plus des deux tiers. La nation qui saura résoudre les problèmes du sous-développement a des chances de dominer le monde avant un siècle. Elle lui reflétera sa vérité : à savoir que la sous-alimentation, le chômage, la maladie, la servitude, l'humiliation qui sont le lot des deux tiers des hommes, peuvent être dépassés en l'espace de moins d'une génération, malgré l'hostilité des pays les plus riches, grâce à la seule énergie des esclaves de la faim.

### Les bouches inutiles

L'U.R.S.S. ne peut guère prétendre à en administrer la preuve : en 1913 déjà elle était un pays semi-développé. Sa révolution a été portée par la classe ouvrière ; elle a remonté, en l'espace de 40 ans, son retard industriel. Mais elle n'avait pas à vaincre la faim ; elle s'y est pris de telle manière que l'agriculture, restée à la traîne, demeurera son point faible pour longtemps encore.

Il en va tout autrement de la Chine. Ce pays n'avait pas même, en 1949, l'infrastructure pourtant bien déficiente que les Britanniques laissèrent à l'Inde. Ses 500 millions de ruraux disposaient de 0,15 hectare par tête ; la majorité des paysans avaient 0,06

**STENCIL ÉLECTRONIQUE**

L'ELECTRO-REX reporte électroniquement tout document sur un stencil plastique. Le moindre détail, la couleur la plus pâle, tout vient automatiquement.

Placez l'Electro-stencil sur un simple duplicateur, et il produit des milliers de copies conformes. Qu'elle soit la dixième ou la dix-millième, chaque copie est une vraie copie, et elle ne coûte que 0,014 nouveau franc. Demandez COLOS-REX-ROTARY, 29, rue Miguel-Hidalgo (19e). BOT. 10-60.

*Communiqué.*

(Mario Garrubba.)

LES ÉTUDIANTS CHINOIS.
*« Osez penser, osez dire, osez agir. »*

hectare pour vivre. « 150 *millions de Chinois au moins,* écrit Tibor Mende, *savaient ce qu'étaient la misère, la faim, l'humiliation d'une vie inutile, ou avaient perdu un père ou un enfant dans les inondations, les famines ou l'une des fréquentes guerres civiles. Seule une petite fraction devait avoir des libertés ou des biens à perdre.* »

Les enfants étaient fiancés à huit et dix ans, les filles, bouches inutiles, quand elles n'étaient pas tuées à leur naissance, mouraient fréquemment de faim avant leur puberté et étaient souvent vendues comme esclaves. Quand ils n'étaient pas les serfs de bureaucrates-fonciers, les paysans étaient totalement asservis à leur clan. La tradition interdisait de creuser un puits à l'est, de percer une porte dans l'enceinte sud, de construire une conduite d'eau en ligne droite...

## Communiser les villes

Dix ans plus tard, l'ensemble des 500 millions de ruraux chinois est intégré dans des communes (au nombre de 24.000) de 20.000 à 70.000 habitants, qui, organisées à la manière d'un corps d'armée, montent à l'assaut de la nature : 18 millions d'hectares irrigués, 11 millions de puits creusés, 120.000 km. de digues construites, l'équivalent de 500 canaux de Panama enlevés à la pelle et à la pioche. Et depuis cette année, la division du travail et le plein emploi de toutes les énergies disponibles, selon un ordre quasi militaire, gagnent les villes.

En 4 mois, 50 millions de Chinois ont été enrôlés dans des communes urbaines ; ils seront 150 millions à la fin de l'année. Les « services de rue » — brigades féminines qui accomplissent tous les travaux domestiques et achats pour les ménages d'une rue — les crèches, les « centres de service », les restaurants communautaires, libèrent des dizaines de millions de femmes pour le travail productif dans les « usines de rue ». Les ustensiles de cuisine sont livrés aux comités de rue, les enfants confiés à la crèche communale à partir de l'âge de deux mois, les commerces fermés et remplacés par des magasins universels.

La commune pourvoit à tout (le salaire d'une ouvrière, nourrie, blanchie, déchargée de toutes tâches domestiques par la commune, est de 50 NF par mois). La vie familiale se limite aux samedi et dimanche. La Chine manque de bras : elle a 100 millions d'élèves dans les écoles primaires, elle forme 600.000 ingénieurs ou techniciens par an (contre 60.000 en 1952), le nombre de ses étudiants a doublé en une année.

Cette mobilisation des citadins avait été rendue nécessaire par la mobilisation des ruraux : en 1958, les efforts passés s'étaient soldés par un soudain accroissement des récoltes de 35 % sur l'année précédente ; les campagnes avaient manqué de main-d'œuvre. Il fallut leur restituer les villageois émigrés vers l'industrie, remplacer ceux-ci par des femmes, remplacer les femmes en « communisant » les villes.

Le plein emploi, seule forme d'investissement possible en pays sous-développé, a atteint ses limites. Voici les résultats, en millions de tonnes annuelles :

| ANNEE | 1952 | 1957 | 1959 | 1960 (plan) |
|---|---|---|---|---|
| Acier .. | 1,3 | 5 | 13,3 | 18,4 |
| Charbon. | 63 | 130 | 347 | 450 |
| Céréales. | 163 | 185 | 270 | 300 |

La production d'équipement électrique a été multipliée par trois en 1958 et par 2,7 en 1959 ; la production totale des industries a augmenté de 66 % en 1958 et 39,3 % en 1959. Durant l'année en cours, la Chine, incapable il y a dix ans de produire un cachet d'aspirine, entend sortir 22.000 tracteurs, 2.000 moissonneuses-batteuses et de l'équipement mécanique équivalant au travail de 30 millions de ruraux. La mécanisation de l'agriculture doit être achevée dans dix ans. La Chine produira alors autant d'acier que l'U.R.S.S. actuellement. Elle produit déjà plus de blé et de coton que les Etats-Unis.

« *S'il a fallu dix-sept ans à la Grande-Bretagne et quatre ans aux Etats-Unis pour faire passer leur production d'acier de 13 à 18 millions de tonnes,* écrit le « Jen Min Pao », *la Chine accomplira ce bond en un an.* » La comparaison est bien polie : il a fallu 12 ans à l'U.R.S.S. pour passer de 4 à 18 millions de tonnes d'acier ; la Chine y a mis 4 ans. En une année (1958-59) la production charbonnière chinoise a accompli un bond que l'U.R.S.S. a mis sept ans et demi (1949-57) à réaliser.

## L'ingénieur du siècle

M. Krouchtchev aime à comparer le rythme de croissance soviétique à celui des Etats-Unis. Mais, dans le domaine de l'expansion industrielle, l'avantage de la Chine sur l'U.R.S.S. est plus grand encore que l'avantage de l'U.R.S.S. sur les Etats-Unis. Quant au taux de croissance de la production agricole, il n'existe rien de comparable dans l'histoire de l'humanité.

Avant cinq ans, la Chine peut être la troisième puissance industrielle du monde ; dans vingt ans, elle sera probablement à égalité avec l'U.R.S.S. pour la production par tête. Sa première bombe atomique exploserait dans deux ans au plus tard. Vers 1968, selon une estimation britannique, la Chine possédera un arsenal nucléaire.

Que se passera-t-il alors ? Des observateurs européens reviennent terrifiés : la Chine est plus imprévisible encore que ne le fut l'U.R.S.S. sous Staline. La discipline quasi militaire s'est emparée de tous les domaines de la vie. Dans le cadre de « plans de production artistique et littéraire », les paysans chinois produisent actuellement des poèmes. « *Osez penser, osez dire, osez agir* » est la devise à l'honneur. En l'espace de dix ans, tous les cadres de vie, de pensée, d'action ont été balayés ; un peuple immense a été complètement déraciné et s'il n'a pas sombré dans le désarroi, c'est parce que la tradition ancestrale qui lui servait de repère a été remplacée par une discipline aussi envahissante qu'elle, par les vérités pratiques et les slogans simples que diffusent des militants infaillibles. Assimiler ces nouveaux cadres de vie et de pensée, les intérioriser, dépasser le stade de l'obéissance aveugle, apprendre à y mettre du sien, c'est le but des « plans de production littéraire ». Seule une société traditionnelle pouvait atteindre ce degré de mobilisation et d'intégration.

Or, la plupart des sociétés sous-développées d'Afrique, d'Asie et, à un moindre degré, d'Amérique latine, sont du type traditionnel. La Chine, à mesure qu'elle bondit en avant, ne va-t-elle pas devenir leur modèle : le modèle d'une civilisation née de la faim et de la lutte contre la faim ?

L'U.R.S.S., pendant quelques années encore, peut freiner, tant bien que mal, le géant chinois. Mais la dépendance chinoise à l'égard des fournitures soviétiques diminue rapidement. Deux chiffres permettent de l'illustrer : en dix ans, les universités et industries soviétiques ont formé 40.000 techniciens chinois ; la Chine en forme maintenant, en une seule année, 15 fois plus. Dans 15 ans, quand chacune des 24.000 communes aura construit, conformément au plan, son université et rendu l'éducation supérieure universelle, le Chinois sera l'ingénieur du siècle ; encore une génération et l'U.R.S.S. sera vraisemblablement à la Chine ce que la vieille Europe est aujourd'hui aux Etats-Unis.

Pourquoi alors la Chine ferait-elle aujourd'hui la moindre concession à ce vieux « monde impérialiste » qui, depuis dix ans, prétend nier son existence et qui, demain, pourra être écrasé par elle ? « *Nous ne craignons pas la guerre,* disait, il y a deux ans, le maréchal Chen Yi. *Trois cents millions de Chinois survivraient ; c'est assez pour dominer le monde.* »

## La première tâche

Quelle leçon en tirera l'Occident ? Que la Chine est une épouvantable menace, qu'il faut se barricader contre elle et protéger, par la guerre au besoin, les privilèges du vieux monde contre la montée des peuples prolétaires ?

Une autre leçon peut être tirée : c'est que, comme l'écrit Tibor Mende (1), l'obstruction systématique que le monde a opposée aux aspirations justifiées de la Chine a transformé son nationalisme frustré en autoaffirmation agressive et rendu cette nation folle d'orgueil. « *Nous, Occidentaux et Soviétiques,* ajoute Tibor Mende, *nous pouvons admettre que la seule alternative raisonnable à la mise aux enchères de la domination mondiale est dans la mise en commun des forces pour l'émancipation méthodique de la majorité impatiente de l'humanité... Ce sera la première tâche de notre génération au cours des prochaines années.* »

Mais combien de temps reste-t-il pour s'attaquer à cette tâche ? Il y a cinq ans, la Chine eût encore apprécié l'aide et les fournitures de l'Occident. Aujourd'hui, elle a appris à s'en passer, et elle le montre en fermant ses marchés au Japon, menacé d'asphyxie. Encore cinq ans, et la Chine pourra se passer de l'aide soviétique également. Elle ne devra plus rien à personne. Il n'est pas sûr que l'Occident ni M. Krouchtchev puissent jamais rattraper les dernières occasions qui seraient manquées maintenant.

MICHEL BOSQUET.

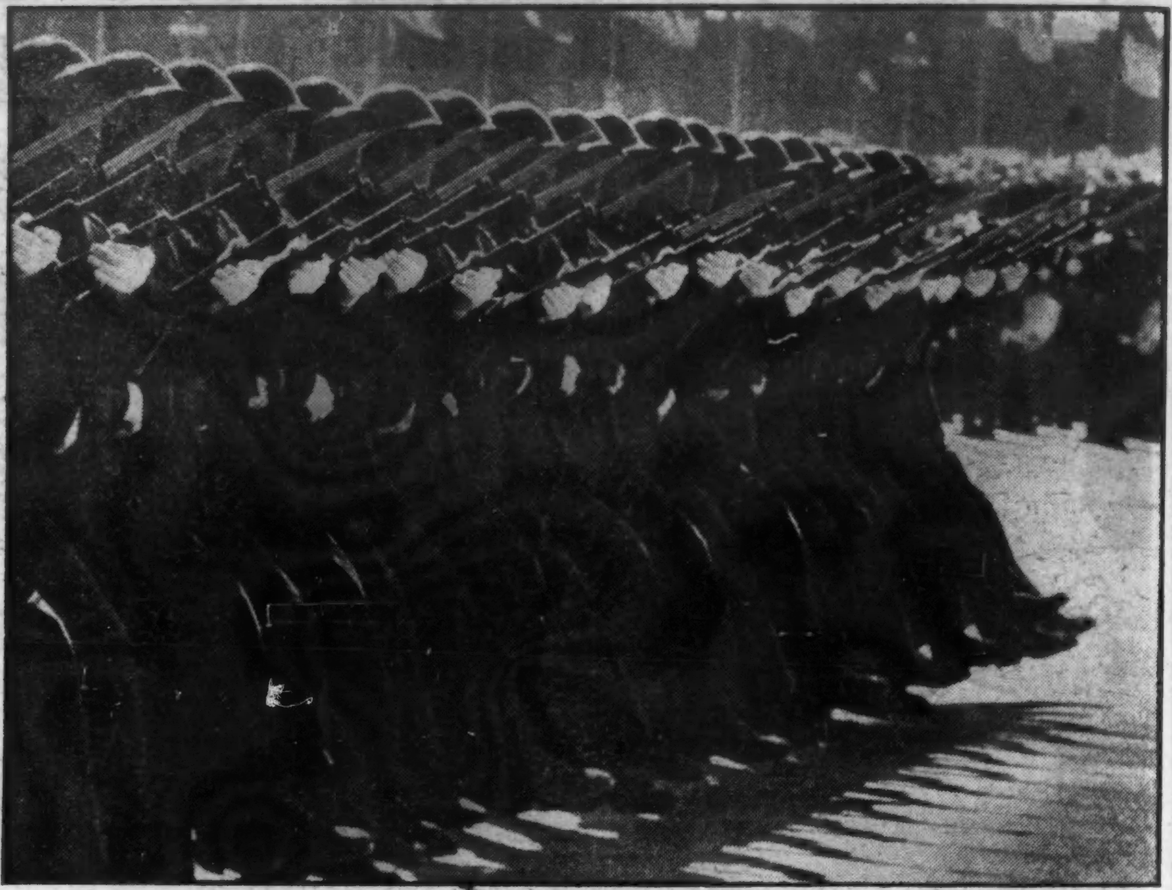
(1) Dans « Esprit », mai 1960.

l'Europe par Caravelle...
... le Monde par DC-8C
La plus heureuse association de Jets !
SAS
PARIS 30, Boul. des Capucines, 9e - RIC. 53-63
142, Champs-Elysées, 8e
LILLE — LYON — MARSEILLE — NICE

## CHINE

### L'autre monde communiste

● *Y a-t-il une bonne Russie qui veut la paix et une méchante Chine qui veut la guerre? L'influence considérable de la Chine explique-t-elle la crise internationale ? Michel Bosquet dévoile cette immense inconnue.*



(Mario Garrubba.)

LE DERNIER DÉFILÉ MILITAIRE A PÉKIN.
*« Il ne faut pas craindre la préparation d'une guerre juste. »*

« *LE gouvernement chinois doit déclarer à la face du monde que tout accord international conclu sur le désarmement ou sur toute autre question sans la participation formelle de la République populaire chinoise et sans la signature de son délégué, ne saurait évidemment engager la Chine.* »

Cet avertissement fut donné en février dernier, à Varsovie, par Kang Cheng, membre du bureau politique. Un diplomate américain le balayait récemment par cette remarque : « *La Chine n'est pas notre affaire ; que Krouchtchev se débrouille pour que les Chinois respectent les accords signés.* »

Mais M. Krouchtchev ne se « débrouille » pas si facilement, depuis trois ans déjà, avec son grand allié chinois. La chose ne saurait surprendre : si l'on songe que les Etats-Unis n'ont jamais réussi à infléchir la politique extérieure et intérieure d'un Syngman Rhee, pourtant totalement dépendant d'eux ; qu'un Tchang Kaï-chek a pu les braver impunément pendant des mois ; que M. Adenauer exerce en fait un droit de veto sur toute la politique occidentale ; que la Grande-Bretagne et la France ont défié les Etats-Unis par l'expédition de Suez, on comprendra aisément que la Chine soit pour l'U.R.S.S. une alliée plus malcommode encore.

Les « Quatre Grands » parlent au nom de 470 millions d'hommes (700 millions avec leurs alliés européens), divisés par des antagonismes, des particularismes, des frontières. La Chine, véritable continent, lourd, depuis le début de cette année, de 700 millions d'hommes, discipline, mobilise et propulse, grâce à l'appareil d'encadrement le plus complet de l'Histoire, le quart de l'humanité dans l'entreprise la plus gigantesque de tous les temps.

Alliée, pour freiner la détente, avec l'Allemagne de l'Est ; forte du contrôle qu'elle exerce, hors de ses frontières, sur certains partis communistes d'Asie, d'Afrique, voire d'Amérique latine ; décidée à devenir, dans les prochains mois, une puissance atomique ; capable de détruire sur tout son pourtour, par le feu roulant de ses batteries ou de sa propagande, les actions diplomatiques de l'U.R.S.S., la Chine limite d'autant plus sûrement la liberté de manœuvre soviétique qu'elle compte, au sein du Kremlin lui-même, et sans doute au sein de l'Armée Rouge, des alliés influents, opposés tout comme elle à un dégel trop rapide qui amènerait le camp communiste à sacrifier sur l'autel de la coexistence l'avant-garde du mouvement révolutionnaire mondial : les offensives antioccidentales du monde sous-développé.

La semaine dernière, au sujet de l'incident de l'avion U-2, un observateur britannique spéculait déjà que M. Krouchtchev avait peut-être monté en épingle cette affaire pour chercher, à la conférence « au sommet », une rupture que les résistances et les menaces de la Chine et de ses amis soviétiques lui imposaient.

L'hypothèse n'est pas absurde. En 1958 déjà, la Chine avait utilisé ce moyen pour empêcher une conférence « au sommet » dont les préparatifs, dus à l'initiative soviétique, étaient déjà très avancés. L'année dernière, un plan Krouchtchev de dénucléarisation de l'Asie se heurta au veto chinois et fut enterré.

### Le « mensonge impérialiste »

La divergence entre M. Krouchtchev et ses critiques chinois, soviétiques et est-allemands apparait clairement dans leur attitude à l'égard du « tiers monde » : en Inde, en Indonésie, au Moyen-Orient, M. Krouchtchev consolide des régimes neutralistes et anticommunistes à coups de milliards de roubles et de missions d'aide technique. Ces séductions économiques, conformes à la stratégie de la coexistence compétitive, apparaissent politiquement non rentables aux yeux des Chinois et de leurs alliés. Aider les Nehru et Nasser, disent-ils, c'est affaiblir les chances de la révolution communiste dans leurs pays ; mieux vaudrait y soutenir à fond les forces révolutionnaires, au nombre desquelles le F.L.N.

M. Krouchtchev objecte sans doute que, ce faisant, on entraînerait ces pays dans la guerre froide et risquerait la guerre tout court. Mais la Chine et ses alliés sont précisément convaincus qu'il faudra risquer la guerre tôt ou tard, et que le moment est propice pour courir ce risque. Aussi la Chine soutient-elle seule, contre Nasser et contre Kassem, les partis communistes arabes ; aussi, pendant que M. Krouchtchev coupe au F.L.N. les fournitures d'armes tchécoslovaques, la Chine invite-t-elle Krim Belkacem à Pékin pour lui offrir une aide massive en armes et en instructeurs.

Les propos échangés à la cantonade montrent que les divergences sont réelles :

● Krouchtchev au 21e congrès du P.C. soviétique : « *La guerre mondiale pourra être exclue de la vie des sociétés même durant la période pendant laquelle le capitalisme continuera de dominer une partie du monde.* »

● Réponse chinoise dans « Le Drapeau Rouge » : « *Les thèses léninistes sur la nature impérialiste et belliqueuse du capitalisme ne sont pas démodées et ne le seront jamais.* »

● Kuusinen commémorant, en avril dernier, à Moscou, l'anniversaire de Lénine : « *Il ne suffit pas, pour rester fidèle au léninisme, de répéter que l'impérialisme est agressif ; nous devons au contraire profiter à fond de tous les facteurs tendant à préserver l'humanité de la catastrophe d'une nouvelle guerre. L'attitude dogmatique retarde sur les réalités.* »

● Le « Drapeau Rouge », à la même occasion : « *Eisenhower et ses acolytes ne déposeront jamais le couteau du boucher et la puissance impérialiste américaine ne peut renoncer à sa politique de guerre... Il faut démasquer le mensonge pacifique des impérialistes et ne pas craindre la tactique de préparation d'une guerre juste pour mettre fin à la guerre injuste des impérialistes.* »

● Krouchtchev à Pékin : « *Ne mettez pas à l'épreuve par la force la stabilité des régimes capitalistes.* »

● Réponse du « Drapeau Rouge » : « *Le système capitaliste-impérialiste ne s'effondrera pas de lui-même. Il sera renversé par les révolutions prolétariennes et par les révolutions nationales dans les pays dépendants.* »

En bref, pour M. Krouchtchev, la détente, en facilitant la décolonisation et en accentuant la compétition économique Est-Ouest, contraindra les pays capitalistes à évoluer vers le socialisme.

### L'énergie des esclaves

Pour la Chine, au contraire, la décolonisation rendra les pays capitalistes de plus en plus belliqueux, non pas à l'égard de l'U.R.S.S. (« l'antisoviétisme américain n'est qu'un écran de fumée », écrit « Le Drapeau Rouge »), mais à l'égard « des pays coloniaux et semi-coloniaux ». Autrement dit, aux yeux de la Chine, l'U.R.S.S. ne se bat plus aux premières lignes, mais seulement sur un front secondaire ; la lutte véritable entre capitalisme et communisme se déroule sur le front des pays sous-développés et place la Chine aux avant-postes du combat. Prête, à la différence de l'U.R.S.S. déjà lourde de mauvaise graisse, à passer à l'offensive sur tous les fronts, « *la Chine ne craint pas la guerre ; nous la gagnerions à coup sûr* ». La détente, dans ce contexte, serait synonyme de trahison à l'égard des peuples prolétaires.

En partie au moins, le ton belliqueux des Chinois peut se comprendre par des raisons historiques : un an à peine après sa naissance, la Chine populaire s'est trouvée devant les armées de Mac Arthur, bien décidé à franchir le Yalu et à briser le « régime rouge » à coups de bombes atomiques. Durant les cinq années suivantes, tous les Américains qui avaient été associés à la défaite de Tchang Kaï-chek furent accusés de « trahison », et la menace d'une « punition atomique » de la Chine continuait d'être agitée. Comme la Chine a pour voisins des gens (les Japonais) à qui cette punition fut effectivement infligée, sans préavis, on comprendra qu'elle ne prenne pas les menaces américaines à la légère.

Cette explication, toutefois, n'est pas suffisante. Pourquoi la Chine, si elle se sent « bastion assiégé », ne voit-elle le salut que dans l'offensive (et non, comme Staline, dans la défensive) ? D'où lui vient son poids croissant dans les affaires mondiales ? Son influence est-elle provisoire ou, au contraire, ira-t-elle en s'amplifiant au détriment de l'influence soviétique ?

Des théoriciens occidentaux affirment depuis un certain temps que le communisme a changé de signification : au siècle dernier, il se posait comme la conquête par les travailleurs des moyens de production déjà existants dans les pays industrialisés ; actuellement, il serait avant tout une méthode de développement pour des sociétés économiquement arriérées.

Les communistes européens contesteraient cette thèse ; les Chinois sans doute pas. Et ils feraient valoir que cette nouvelle signification du communisme, loin de marquer son affaiblissement et son déclin, marque son renforcement et annonce sa victoire dans le monde entier. Pour une raison fort simple : les pays développés, qui prétendent encore dominer le monde, ne représentent pas un quart de l'humanité ; les pays sous-développés en représentent plus des deux tiers. La nation qui saura résoudre les problèmes du sous-développement a des chances de dominer le monde avant un siècle. Elle lui reflétera sa vérité : à savoir que la sous-alimentation, le chômage, la maladie, la servitude, l'humiliation qui sont le lot des deux tiers des hommes, peuvent être dépassés en l'espace de moins d'une génération, malgré l'hostilité des pays les plus riches, grâce à la seule énergie des esclaves de la faim.

### Les bouches inutiles

L'U.R.S.S. ne peut guère prétendre à en administrer la preuve : en 1913 déjà elle était un pays semi-développé. Sa révolution a été portée par la classe ouvrière ; elle a remonté, en l'espace de 40 ans, son retard industriel. Mais elle n'avait pas à vaincre la faim ; elle s'y est prise de telle manière que l'agriculture, restée à la traîne, demeurera son point faible pour longtemps encore.

Il en va tout autrement de la Chine. Ce pays n'avait pas même, en 1949, l'infrastructure pourtant bien déficiente que les Britanniques laissèrent à l'Inde. Ses 500 millions de ruraux disposaient de 0,15 hectare par tête ; la majorité des paysans avaient 0,06

**STENCIL ÉLECTRONIQUE**

L'ELECTRO-REX reporte électroniquement tout document sur un stencil plastique. Le moindre détail, la couleur la plus pâle, tout vient automatiquement.

Placez l'Electro-stencil sur un simple duplicateur, et il produit des milliers de copies conformes. Qu'elle soit la dixième ou la dix-millième, chaque copie est une vraie copie, et elle ne coûte que 0,014 nouveau franc. Demandez COLOS-REX-ROTARY, 29, rue Miguel-Hidalgo (19e). BOT. 10-60.

*Communiqué.*

(Mario Garrubba.)

LES ÉTUDIANTS CHINOIS.
*« Osez penser, osez dire, osez agir. »*

hectare pour vivre. « 150 *millions de Chinois au moins*, écrit Tibor Mende, *savaient ce qu'étaient la misère, la faim, l'humiliation d'une vie inutile, ou avaient perdu un père ou un enfant dans les inondations, les famines ou l'une des fréquentes guerres civiles. Seule une petite fraction devait avoir des libertés ou des biens à perdre.* »

Les enfants étaient fiancés à huit et dix ans, les filles, bouches inutiles, quand elles n'étaient pas tuées à leur naissance, mouraient fréquemment de faim avant leur puberté et étaient souvent vendues comme esclaves. Quand ils n'étaient pas les serfs de bureaucrates-fonciers, les paysans étaient totalement asservis à leur clan. La tradition interdisait de creuser un puits à l'est, de percer une porte dans l'enceinte sud, de construire une conduite d'eau en ligne droite...

## Communiser les villes

Dix ans plus tard, l'ensemble des 500 millions de ruraux chinois est intégré dans des communes (au nombre de 24.000) de 20.000 à 70.000 habitants, qui, organisées à la manière d'un corps d'armée, montent à l'assaut de la nature : 18 millions d'hectares irrigués, 11 millions de puits creusés, 120.000 km. de digues construites, l'équivalent de 500 canaux de Panama enlevés à la pelle et à la pioche. Et depuis cette année, la division du travail et le plein emploi de toutes les énergies disponibles, selon un ordre quasi militaire, gagnent les villes.

En 4 mois, 50 millions de Chinois ont été enrôlés dans des communes urbaines ; ils seront 150 millions à la fin de l'année. Les « services de rue » — brigades féminines qui accomplissent tous les travaux domestiques et achats pour les ménages d'une rue — les crèches, les « centres de service », les restaurants communautaires, libèrent des dizaines de millions de femmes pour le travail productif dans les « usines de rue ». Les ustensiles de cuisine sont livrés aux comités de rue, les enfants confiés à la crèche communale à partir de l'âge de deux mois, les commerces fermés et remplacés par des magasins universels.

La commune pourvoit à tout (le salaire d'une ouvrière, nourrie, blanchie, déchargée de toutes tâches domestiques par la commune, est de 50 NF par mois). La vie familiale se limite aux samedi et dimanche. La Chine manque de bras : elle a 100 millions d'élèves dans les écoles primaires, elle forme 600.000 ingénieurs ou techniciens par an (contre 60.000 en 1952), le nombre de ses étudiants a doublé en une année.

Cette mobilisation des citadins avait été rendue nécessaire par la mobilisation des ruraux : en 1958, les efforts passés s'étaient soldés par un soudain accroissement des récoltes de 35 % sur l'année précédente ; les campagnes avaient manqué de main-d'œuvre. Il fallut leur restituer les villageois émigrés vers l'industrie, remplacer ceux-ci par des femmes, remplacer les femmes en « communisant » les villes.

Le plein emploi, seule forme d'investissement possible en pays sous-développé, a atteint ses limites. Voici les résultats, en millions de tonnes annuelles :

| ANNEE | 1952 | 1957 | 1959 | 1960 (plan) |
|---|---|---|---|---|
| | — | — | — | — |
| Acier .. | 1,3 | 5 | 13,3 | 18,4 |
| Charbon. | 63 | 130 | 347 | 450 |
| Céréales. | 163 | 185 | 270 | 300 |

La production d'équipement électrique a été multipliée par trois en 1958 et par 2,7 en 1959 ; la production totale des industries a augmenté de 66 % en 1958 et 39,3 % en 1959. Durant l'année en cours, la Chine, incapable il y a dix ans de produire un cachet d'aspirine, entend sortir 22.000 tracteurs, 2.000 moissonneuses-batteuses et de l'équipement mécanique équivalant au travail de 30 millions de ruraux. La mécanisation de l'agriculture doit être achevée dans dix ans. La Chine produira alors autant d'acier que l'U.R.S.S. actuellement. Elle produit déjà plus de blé et de coton que les Etats-Unis.

« *S'il a fallu dix-sept ans à la Grande-Bretagne et quatre ans aux Etats-Unis pour faire passer leur production d'acier de 13 à 18 millions de tonnes*, écrit le « Jen Min Pao », *la Chine accomplira ce bond en un an.* » La comparaison est bien polie : il a fallu 12 ans à l'U.R.S.S. pour passer de 4 à 18 millions de tonnes d'acier ; la Chine y a mis 4 ans. En une année (1958-59) la production charbonnière chinoise a accompli un bond que l'U.R.S.S. a mis sept ans et demi (1949-57) à réaliser.

## L'ingénieur du siècle

M. Krouchtchev aime à comparer le rythme de croissance soviétique à celui des Etats-Unis. Mais, dans le domaine de l'expansion industrielle, l'avantage de la Chine sur l'U.R.S.S. est plus grand encore que l'avantage de l'U.R.S.S. sur les Etats-Unis. Quant au taux de croissance de la production agricole, il n'existe rien de comparable dans l'histoire de l'humanité.

Avant cinq ans, la Chine peut être la troisième puissance industrielle du monde ; dans vingt ans, elle sera probablement à égalité avec l'U.R.S.S. pour la production par tête. Sa première bombe atomique exploserait dans deux ans au plus tard. Vers 1968, selon une estimation britannique, la Chine possédera un arsenal nucléaire.

Que se passera-t-il alors ? Des observateurs européens reviennent terrifiés : la Chine est plus imprévisible encore que ne le fut l'U.R.S.S. sous Staline. La discipline quasi militaire s'est emparée de tous les domaines de la vie. Dans le cadre de « plans de production artistique et littéraire », les paysans chinois produisent actuellement des poèmes. « *Osez penser, osez dire, osez agir* » est la devise à l'honneur. En l'espace de dix ans, tous les cadres de vie, de pensée, d'action ont été balayés ; un peuple immense a été complètement déraciné et s'il n'a pas sombré dans le désarroi, c'est parce que la tradition ancestrale qui lui servait de repère a été remplacée par une discipline aussi envahissante qu'elle, par les vérités pratiques et les slogans simples que diffusent des militants infaillibles. Assimiler ces nouveaux cadres de vie et de pensée, les intérioriser, dépasser le stade de l'obéissance aveugle, apprendre à y mettre du sien, c'est le but des « plans de production littéraire ». Seule une société traditionnelle pouvait atteindre ce degré de mobilisation et d'intégration.

Or, la plupart des sociétés sous-développées d'Afrique, d'Asie et, à un moindre degré, d'Amérique latine, sont du type traditionnel. La Chine, à mesure qu'elle bondit en avant, ne va-t-elle pas devenir leur modèle : le modèle d'une civilisation née de la faim et de la lutte contre la faim ?

L'U.R.S.S., pendant quelques années encore, peut freiner, tant bien que mal, le géant chinois. Mais la dépendance chinoise à l'égard des fournitures soviétiques diminue rapidement. Deux chiffres permettent de l'illustrer : en dix ans, les universités et industries soviétiques ont formé 40.000 techniciens chinois ; la Chine en forme maintenant, en une seule année, 15 fois plus. Dans 15 ans, quand chacune des 24.000 communes aura construit, conformément au plan, son université et rendu l'éducation supérieure universelle, le Chinois sera l'ingénieur du siècle ; encore une génération et l'U.R.S.S. sera vraisemblablement à la Chine ce que la vieille Europe est aujourd'hui aux Etats-Unis.

Pourquoi alors la Chine ferait-elle aujourd'hui la moindre concession à ce vieux « monde impérialiste » qui, depuis dix ans, prétend nier son existence et qui, demain, pourra être écrasé par elle ? « *Nous ne craignons pas la guerre*, disait, il y a deux ans, le maréchal Chen Yi. *Trois cents millions de Chinois survivraient ; c'est assez pour dominer le monde.* »

## La première tâche

Quelle leçon en tirera l'Occident ? Que la Chine est une épouvantable menace, qu'il faut se barricader contre elle et protéger, par la guerre au besoin, les privilèges du vieux monde contre la montée des peuples prolétaires ?

Une autre leçon peut être tirée : c'est que, comme l'écrit Tibor Mende (1), l'obstruction systématique que le monde a opposée aux aspirations justifiées de la Chine a transformé son nationalisme frustré en autoaffirmation agressive et rendu cette nation folle d'orgueil. « *Nous, Occidentaux et Soviétiques*, ajoute Tibor Mende, *nous pouvons admettre que la seule alternative raisonnable à la mise aux enchères de la domination mondiale est dans la mise en commun des forces pour l'émancipation méthodique de la majorité impatiente de l'humanité... Ce sera la première tâche de notre génération au cours des prochaines années.* »

Mais combien de temps reste-t-il pour s'attaquer à cette tâche ? Il y a cinq ans, la Chine eût encore apprécié l'aide et les fournitures de l'Occident. Aujourd'hui, elle a appris à s'en passer, et elle le montre en fermant ses marchés au Japon, menacé d'asphyxie. Encore cinq ans, et la Chine pourra se passer de l'aide soviétique également. Elle ne devra plus rien à personne. Il n'est pas sûr que l'Occident ni M. Krouchtchev puissent jamais rattraper les dernières occasions qui seraient manquées maintenant.

MICHEL BOSQUET.

(1) Dans « Esprit », mai 1960.

## ÉTATS-UNIS

### Le prochain président ?

● ***M. Krouchtchev se déclare profondément déçu par le président Eisenhower, et il attend « le prochain gouvernement américain ». Qui attend-il ? Pas M. Nixon, avec lequel il est complètement brouillé. Alors sans doute le candidat n° 1 des démocrates : le jeune Kennedy. Voici l'histoire napoléonienne de ce brillant politicien.***

L'EVENEMENT primordial de la semaine dernière aux Etats-Unis — avant la rupture de la Conférence au sommet — a été l'élection-test qui a eu lieu dans l'Etat de Virginie occidentale. Pour la première fois dans l'histoire de la Virginie occidentale — l'un des plus vieux et des plus traditionalistes des Etats-Unis — les électeurs protestants ont exprimé leur préférence pour un candidat catholique, le sénateur John F. Kennedy, du Massachusetts.

Les élections dites « primaires » n'ont d'habitude qu'une valeur indicative, permettant aux états-majors des deux grands partis américains de mesurer la popularité de ceux qui solliciteront leur investiture pour briguer la présidence. Mais dans le cas de Kennedy, il ne s'agissait pas simplement de savoir quel était le nombre de ses partisans parmi les électeurs démocrates. La question était la suivante: le barrage confessionnel implique t-il une perte importante de voix (comme c'était le cas pour tous les candidats catholiques au cours des élections précédentes), ou est-il possible aujourd'hui de livrer la bataille présidentielle en faisant abstraction de la question religieuse ? La victoire de Kennedy démontre apparemment que c'est possible. Dès lors, ses chances de devenir le candidat démocrate officiel se sont accrues d'une façon spectaculaire.

John F. Kennedy n'est pas un inconnu en Amérique et dans le monde. Sur la couverture de la plupart des magazines illustrés, depuis le « Time » jusqu'au « Saturday Evening Post », tout le monde a pu admirer ces temps-ci un couple jeune, photogénique et perpétuellement souriant. Cet homme de 43 ans, qui n'en paraît pas plus de 30 et se fait accompagner partout de sa ravissante femme brune, Jacqueline, c'est précisément le sénateur du Massuchusetts, vainqueur des élections primaires en Virginie occidentale.

### Au Chelsea Naval Hospital

Selon une anecdote célèbre à Boston, la carrière politique de cette vedette de 1960 a commencé d'une façon très inattendue au mois d'août 1944. John Kennedy se rétablissait alors, au Chelsea Naval Hospital, des blessures reçues dans le Pacifique. Son père était venu lui annoncer une nouvelle tragique : la mort de son frère aîné, tué en Europe. « *Maintenant*, lui a-t-il dit, *c'est toi l'espoir du clan Kennedy, c'est toi qui défendras nos couleurs dans l'arène politique, et tu peux compter sur nous tous pour t'aider.* »

John Kennedy avait juste 26 ans. Il avait été élevé dans un des meilleurs collèges américains, celui de Choate, qu'avaient fréquenté avant lui Adlai Stevenson et Chester Bowles. Il avait étudié pendant un an à la London School of Economics, sous la direction de Harold Lasky, puis à l'université Harvard. Il avait beaucoup voyagé à travers l'Europe, l'Asie et l'Amérique, et il avait rencontré un grand nombre de personnalités de premier plan, depuis le Pape jusqu'aux Premiers ministres de différents pays. Mais John Kennedy n'avait pas d'ambitions politiques. Il voulait seulement devenir journaliste et continuer ses grands voyages. Seul l'appel pathétique de son père l'aurait décidé à changer l'orientation de sa carrière.

Quinze ans plus tard, en 1959, ce jeune homme était déjà sénateur et pouvait décider — sans que personne songeât à s'en étonner — de poser sa candidature au poste suprême des Etats-Unis.

L'histoire de cette ascension foudroyante est largement utilisée par les laudateurs du système politique américain. « *Regardez Kennedy*, disent-ils. *Dans quel autre pays un jeune homme aurait-il pu se frayer si vite et si facilement un chemin jusqu'aux plus grands honneurs ?* »

C'est vrai. Kennedy a fait une carrière napoléonienne dans la politique.

LE SÉNATEUR JOHN F. KENNEDY, 43 ANS. (A.P.)
*« Tu seras l'espoir du clan. »*

Mais le doit-il vraiment aux vertus de la démocratie américaine et aux possibilités illimitées qu'elle offre aux jeunes gens doués et persévérants ? C'est un universitaire américain célèbre par ses études sur Roosevelt, James MacGregor Burns, qui vient d'analyser, dans un livre remarquable (1), les origines du succès de John Kennedy.

La scène du Chelsea Naval Hospital, admet-il, a pu se dérouler conformément à la légende bostonienne. Mais le vieux Joseph Kennedy, qui faisait ainsi appel à son fils, n'était pas n'importe quel père de famille américain. Il ne poussait pas le jeune lieutenant de la marine dans une bataille politique imprévisible. Il lui apportait sur un plateau d'argent des atouts dont peu d'hommes de 26 ans pouvaient disposer aux Etats-Unis.

Joseph Kennedy père, issu d'une famille d'immigrants irlandais peu fortunée, avait réalisé une sorte de miracle en réussissant à Inscrire un million de dollars à son compte bancaire dès la fin de la première guerre mondiale.

### « I am for Roosevelt »

Il vaut mieux ne pas entrer dans le détail des opérations qui ont conduit à ce résultat brillant. Disons simplement que ce n'était qu'un point de départ. Après la guerre, le coriace Irlandais s'est montré actif dans tous les domaines, depuis la spéculation boursière juqu'à la production cinématographique. Il a acheté à Hollywood, à la veille du boom du cinéma, plusieurs maisons de production dont la revente au moment opportun a assuré des bénéfices suffisants pour garantir la sécurité financière du clan Kennedy pendant plusieurs générations.

Joseph Kennedy a toujours été un catholique convaincu, ami personnel du cardinal Pacelli (qui devint plus tard le pape Pie XII) et il a tenu à envoyer toutes ses filles dans une école religieuse. Mais il a préféré que ses fils aillent dans des collèges laïques et se mêlent aux Américains de toutes religions. Mieux encore, il n'a pas hésité à confier ses deux fils aînés à Harold Lasky, qu'il ne pouvait considérer que comme un athée et un dangereux socialiste. C'est qu'il avait une confiance illimitée dans la fidélité religieuse de ses fils et ne craignait pour eux aucune « mauvaise influence ».

Se déplaçant sans cesse à travers l'Amérique pour surveiller la marche de ses affaires, Joseph Kennedy avait peu de temps à consacrer à sa famille. Il possédait des maisons à New York, à Los Angeles, à Palm-Beach, à Boston, mais n'habitait nulle part. La vieille aristocratie financière des Etats-Unis le traitait avec dédain. « *Il n'a pas de racines dans la vraie Amérique*, disait-on, *il est plus Irlandais qu'Américain.* »

Le père du futur candidat présidentiel entrait alors dans de violentes et célèbres colères : « *I was born here*, criait-il, *my children were born here. What the hell do I have to do to be an American ?* » (2)

La rancune qu'il a ainsi accumulée a sans doute été à l'origine d'une spectaculaire décision politique. En 1936, alors que Roosevelt sollicitait les voix des Américains pour un programme « anti big business » et que tous les potentats financiers des Etats-Unis le qualifiaient de « traître à sa classe », Joseph Kennedy, millionnaire en dollars, a publié un pamphlet intitulé « I am for Roosevelt ».

Il y affirmait solennellement : « *Je n'ai pas d'ambitions politiques, ni pour moi ni pour mes enfants, mais en tant que citoyen américain et père d'une famille américaine, j'appuie la philosophie de notre président qui veut séparer la notion de vertu de celle de l'argent.* »

Roosevelt a largement récompensé cet allié inattendu dans le camp des millionnaires en lui confiant la direction d'une importante administration du New Deal, puis en le nommant, à la veille de la dernière guerre mondiale, ambassadeur des Etats-Unis en Grande-Bretagne.

Ce passé rooseveltien du père Kennedy, pour avoir été éphémère, a constitué un puissant atout pour son fils John. Ce n'est pas par hasard que le fils de Franklin Delano Roosevelt a été à ses côtés pendant la campagne électorale en Virginie occidentale.

### L'ambassade de Londres

Mais, contrairement à ce qu'il affirmait dans sa brochure de 1936, Joseph Kennedy s'ennuyait dans le monde des affaires et nourrissait de grandes ambitions politiques pour lui-même et pour ses descendants. Il est vrai que John, son deuxième fils, né en 1917, ne semble pas avoir été passionné par les ambitions de son père, mais il est non moins vrai qu'il a largement profité dès l'enfance de sa fortune et de ses relations. C'est grâce à elles qu'il a pu faire de nombreux voyages en Russie, au Moyen-Orient, en France et en Grande-Bretagne, et qu'il s'est toujours trouvé dans une loge d'honneur pour observer la politique mondiale.

Il a publié quelques articles et écrit beaucoup de lettres à son père pour fixer ses impressions. Ses préférences idéologiques ne sont pas faciles à déterminer d'après ces documents. Il était favorable à Franco, par exemple, tout en soutenant la légalité du gouvernement républicain espagnol. Il était contre Hitler, tout en doutant de la vitalité de la démocratie britannique.

C'est à ce dernier sujet qu'il a consacré, en 1940, son premier livre : « Pourquoi l'Angleterre s'est endormie ? » Il accusait les dirigeants britanniques de n'avoir pas su assurer la défense de leur pays parce qu'ils s'étaient laissé paralyser par une opinion publique qui subissait l'influence des pacifistes, des antimilitaristes et autres socialistes. Mais la sympathie du jeune Kennedy allait ouvertement à la Grande-Bretagne, ce qui explique le bon accueil réservé à son livre à New York et à Londres.

Les opinions politiques de son père étaient moins bien orientées. Au fond de son cœur, Joseph Kennedy était antibritannique. Est-ce parce qu'il était plus Irlandais qu'Américain ? Ou parce qu'il était catholique ? Toujours est-il qu'au moment où la Grande-Bretagne luttait seule contre l'Europe dominée par Hitler, il s'est rangé dans le clan des isolationnistes américains opposés au soutien de l'Angleterre.

Roosevelt, qui prenait alors un risque politique considérable en livrant des bateaux de guerre à la Grande-Bretagne et qui menait une difficile bataille électorale pour se faire élire une troisième fois à la présidence des Etats-Unis, ne pouvait tolérer l'attitude équivoque de son ambassadeur à Londres. Il le rappela à Washington pour lui demander de démentir le bruit qui courait sur son opposition à la politique de la Maison-Blanche. Joseph Kennedy s'exécuta. Quelques semaines plus tard pourtant, il faisait de nouvelles déclarations antibritanniques à la presse et Roosevelt mettait fin à sa carrière d'ambassadeur.

(1) « John Kennedy, a Political Biography », by J.M. Burns.

(2) « Je suis né ici, mes enfants sont nés ici, que faut-il que je fasse, Bon Dieu, pour être un Américain ? »

Au lendemain de Pearl Harbor, Kennedy père aurait envoyé un télégramme d'excuses au président en le suppliant de lui confier un nouveau poste dans n'importe quel service de l'administration de guerre. Roosevelt, qui a prétendu n'avoir jamais reçu ce message, ne lui a donné aucune suite. La carrière politique de Joseph Kennedy était définitivement close. C'est à travers ses fils qu'il décida alors de continuer la réalisation de ses ambitions.

John a trouvé en son père un conseiller infatigable qui a facilité ses contacts avec les milieux politiques les plus divers des Etats-Unis. Pour les uns, en effet, le vieux Kennedy restait tout de même l'auteur du « I am for Roosevelt ». Pour les autres, il était un intime de Robert Taft, chef de file des isolationnistes. Il savait comment parler aussi bien aux Démocrates qu'aux Républicains pour les convaincre des vertus de son fils. De surcroît, il mettait à sa disposition des ressources matérielles que peu de millionnaires sont prêts à offrir à leurs enfants.

John Kennedy, qui a opté pour l'étiquette de démocrate par tradition familiale, et qui s'est présenté en 1945 aux élections pour la Chambre des Représentants, n'a donc eu aucune peine à se créer sa propre machine politique dans le Massachusetts. Depuis, il n'a cessé de la perfectionner et elle constitue aujourd'hui un de ses principaux avantages sur ses concurrents moins fortunés.

LE SÉNATEUR KENNEDY AU BAPTÊME DE SA FILLE CAROLINE. (*) (A.P.)
*Le barrage confessionnel a cédé.*

## Une machine politique

Qu'est-ce qu'une machine politique ? C'est d'abord une équipe d'hommes parfaitement au courant de toutes les nuances régionales de la vie politique américaine et capable de piloter le candidat d'un Etat à l'autre en facilitant son dialogue avec les électeurs. Ensuite, c'est une administration susceptible de répondre à toutes les demandes individuelles des électeurs, parfois même de les solliciter pour prouver sa bonne volonté et son efficacité. Enfin, c'est l'art d'utiliser au maximum les moyens d'information en organisant des banquets, des émissions de radio ou de télévision au bénéfice du candidat. Le but est que son message personnel et son image deviennent familiers et sympathiques aux électeurs de tous les milieux.

John Kennedy a franchi la première étape au pas de course. Pour les hommes qui travaillaient pour lui, battre un obscur candidat républicain au Massachusetts était un jeu d'enfant. Ce n'est qu'en 1952, quand il décida de passer de la Chambre des Représentants au Sénat, qu'une sérieuse épreuve l'attendait. Cette fois, le fils du millionnaire irlandais avait en face de lui le fils d'un autre millionnaire de Boston : Henry Cabot Lodge, qui avait un physique aussi séduisant que celui de Kennedy (atout appréciable pour gagner les voix féminines) et du « sang bleu » dans les veines, étant issu d'une des plus vieilles familles yankees.

C'est cependant Kennedy qui l'a emporté. Sa victoire relevait un peu du miracle, mais elle était due aussi à l'habileté de son père, qui avait su diviser les Républicains en détournant au profit de son fils les voix des isolationnistes, qui n'aimaient pas la famille Lodge. Elle était significative également de l'influence catholique dans le Massachusetts.

On raconte qu'au mois de janvier 1953, quand le jeune élu tenta de se frayer un chemin à travers la foule massée devant le Capitole, un policier le repoussa en disant : *« Ote-toi de là, jeune homme, laisse passer les sénateurs. »* Cela n'a pas empêché Kennedy, qui conservait toujours son allure juvénile, d'entrer au Capitole et de préparer avec acharnement la prochaine étape de son ascension.

Cette fois, il enrôla dans sa machine personnelle de grandes célébrités nationales. Ted Sorenson, brillant écrivain, considéré comme une des meilleures plumes d'Amérique, veilla à sa réputation de « nouveau Démosthène » au Sénat. Pour les problèmes juridiques, Kennedy fit appel à Archibald Cox, l'un des professeurs de droit les plus renommés du pays. Kenneth Galbraith, économiste de réputation mondiale, et Walter Rostov, auteur d'une théorie sur la croissance des pays sous-développés, devinrent ses conseillers pour les questions économiques. Enfin, Chester Bowles lui-même se laissa mobiliser pour les affaires étrangères du sénateur du Massachusetts.

Celui-ci ne négligeait pas pour autant ses responsabilités locales, au contraire. A côté de son « administration » à Washington, il développait celle de Boston. Des milliers de lettres furent ainsi expédiées tous les jours aux quatre coins des Etats-Unis sous la signature de John Kennedy. Aucun photographe, aucun journaliste ne s'est jamais vu refuser l'entrée de sa maison. Alors que le budget d'un sénateur « normal » est de 38.000 dollars par an environ, celui du sénateur Kennedy dépassa toujours 250.000 dollars, selon les estimations les plus modestes, et cela depuis la première année de son mandat.

Si la technique Kennedy est bien au point, que dire de son action politique ? A la Chambre des Représentants, il s'est d'abord distingué par son opposition à la loi antisyndicale Taft-Hartley, ce qui lui a valu d'être classé plutôt comme libéral. Mais un jour de janvier 1949, le jeune représentant du Massachusetts a demandé la parole pour faire une courte déclaration.

C'était pour attaquer violemment l'administration de Truman pour sa « mollesse » à l'égard de la Chine communiste. Selon Kennedy, c'était la Maison-Blanche qui avait fait perdre à Tchang Kaï Chek sa guerre contre les « rouges » parce que le président subissait les influences néfastes des Lattimore et des Fairbanks. Par une étrange coïncidence, une théorie analogue était justement développée dans le Wisconsin par un politicien républicain, un certain Joseph McCarthy...

## « Portraits de courageux »

Ce n'est qu'à partir de 1953, cependant, alors que Kennedy était déjà sénateur, que le maccarthysme devint un problème national sur lequel il était nécessaire de prendre position. La situation de John Kennedy était délicate. Son père était devenu ami personnel de McCarthy et son frère cadet Robert travaillait dans l'équipe du sénateur inquisiteur. D'autre part, les électeurs de Kennedy dans le Massachusetts, en grande partie catholique, sympathisaient avec le chasseur de sorcières. Il aurait fallu à John Kennedy beaucoup de courage pour se ranger dans le camp des libéraux et il faut bien dire qu'il ne l'a pas eu.

Au moment de la bataille décisive, en 1954, quand le Sénat a voté la motion de censure contre McCarthy, Kennedy était absent pour raison de santé. Certains Américains ne lui ont pas pardonné cette neutralité. Quelques années plus tard, ils ont exigé de lui une déclaration sur le maccarthysme comme condition préalable à un soutien éventuel. Kennedy a répondu que, n'ayant pas attaqué McCarthy de son vivant, il ne le ferait pas après sa mort. Mais ce péché de jeunesse a longtemps pesé sur sa conscience.

Peut-être est-ce pour se racheter par une sorte d'autocritique qu'il a publié un livre intitulé « Portraits de courageux » dans lequel il retrace la vie des grands Américains qui avaient bravé l'impopularité pour défendre des principes démocratiques. Le livre a obtenu le prix Pulitzer et a eu une excellente presse.

## Des Américains de gauche

Mais les ennemis du sénateur ont cru déceler dans ce brillant essai le style de Ted Serenson, et Kennedy a eu beaucoup de mal à prouver qu'il était bel et bien l'auteur de son propre ouvrage. L'important n'est pas là. Que le livre soit intégralement de lui ou non, les libéraux américains estiment qu'il a marqué un tournant dans la maturation politique de Kennedy. A leurs yeux, c'est à partir de cette date que le jeune sénateur s'est rangé résolument dans le camp des défenseurs des principes démocratiques et qu'il a cessé d'être, comme son père, un simple sismographe enregistrant les mouvements de l'opinion publique.

Le fait est qu'au cours des années 57 et 58, Kennedy est intervenu au Sénat en faveur d'une politique libérale en Algérie, pour une aide à la Pologne, en faveur de l'émancipation des Noirs dans les Etats du Sud (bien qu'avec beaucoup de prudence en raison de l'importance de l'appui de ces Etats pour un candidat démocrate à la présidence des Etats-Unis).

Mais la meilleure garantie des sentiments libéraux de Kennedy réside paradoxalement non pas dans son activité personnelle, mais dans la composition de son brain-trust. Car, il faut bien le constater, ses conseillers les plus écoutés, depuis Kenneth Galbraith jusqu'à Arthur Schlesinger junior, sont des Américains de gauche.

Comment se fait-il que ces hommes, connus en Europe pour leur critique de la société américaine, acceptent d'aider le fils d'un millionnaire spéculateur ancien ami de Taft et de McCarthy ? L'un d'entre eux me l'a expliqué il y a quelques mois à New York :

*« Vous, Européens, vous êtes habitués aux idées et aux passions politiques. En Amérique, un candidat à la présidence ne doit pas manifester de préférence marquée pour telle ou telle attitude sur les grands problèmes. S'il le faisait, il ne serait pas élu. Ce qu'on lui demande, c'est de savoir faire des options quand il se trouve à la Maison Blanche. Nous croyons que Kennedy les fera bien. »*

## Le véritable arbitre

En vérité, tous les démocrates américains n'ont pas une si grande confiance en ce jeune homme un peu trop beau dont ils prétendent *« qu'il veut être président des Etats-Unis parce qu'il en a les moyens »*. Mais, curieusement, Walter Lippmann disait la même chose, il y a vingt-huit ans, de Franklin Delano Roosevelt...

Pour le moment, il faut constater que Kennedy n'a pas fait une seule « gaffe » dans sa campagne électorale. Parcourant les Etats-Unis dans son « Convair » personnel, il s'est montré habile aussi bien dans ses attaques contre le Pentagone au sujet de l'incident de l'avion abattu en Russie que dans son insistance sur le fait que son catholicisme n'impliquait aucun assujettissement au Vatican. Sa victoire en Virginie occidentale prouve que son message trouve une audience de plus en plus grande, même dans les Etats où il n'avait *a priori* aucune chance de l'emporter.

Mais le match électoral américain n'en est qu'à ses débuts. Bien des obstacles se dressent encore sur le chemin de John Kennedy. Il lui faudra mener une bataille difficile à la Convention du parti démocrate le 11 juillet, à Los Angeles, puis, en cas de succès, affronter un électorat qui attribue la prospérité américaine à l'intelligente gestion de l'Administration républicaine. Il y a quelques mois encore, les sondages Gallup donnaient peu de chances au candidat démocrate, quel qu'il soit, pour la grande épreuve de l'automne prochain. C'était après la visite de Nixon à Moscou et celle de Krouchtchev aux Etats-Unis.

Aujourd'hui, les sondages indiquent que les deux partis sont presque à égalité. Paradoxalement, il semble que rien ne puisse aider autant Kennedy à parvenir jusqu'à la Maison-Blanche que la détérioration des rapports russo-américains. Car, pour gagner les élections aux Etats-Unis, il faut savoir promettre la paix et démontrer que l'adversaire n'est pas capable de la réaliser. Ce n'est pas par hasard qu'on plaisante souvent en disant que le véritable arbitre de la politique américaine s'appelle Nikita Krouchtchev.

K.-S. K.

(*) Tenant le bébé, Mrs Caroline Canfield, sœur de Mrs Kennedy. A sa droite, le frère cadet de John Kennedy, Robert.

PLAN SAUVY

# LE DROIT DES FAIBLES

SI bien organisé qu'il soit, le jeu économique laissera des hommes en état d'infériorité. Ce sont, en général, des personnes économiquement inactives : enfants, vieux, malades, infirmes, chômeurs, inaptes, asociaux, etc.

Les enfants, j'en ai parlé à propos de la jeunesse et en reparlerai à propos de l'instruction.

Les faibles étaient jadis secourus par la charité. Il y avait trois fois moins de vieux qu'aujourd'hui, mais bien plus d'infirmes, d'inaptes, de mendiants, vagabonds, etc.

En 1960, le montant des dépenses (publiques ou privées obligatoires) de caractère social s'élève officiellement (selon une définition large du mot social) à 54 milliards de nouveaux francs, soit le quart du revenu national. Malgré ces progrès importants, les besoins non couverts sont encore considérables.

LA première tâche proprement économique consiste à intégrer le plus possible, dans la population active, ceux qui peuvent être adaptés ou réadaptés. Cette action n'est pas seulement inspirée par le souci d'alléger les charges de l'Etat, mais avant tout par l'intérêt même de ces personnes, qui aspirent à une vie digne. Politique de plein emploi et rééducation valent mieux que secours, toujours parcimonieux.

L'idéal serait évidemment qu'il n'y ait plus d'assistance publique, mais seulement des droits ; objectif certes difficile, mais à ne pas perdre de vue.

L'ASSURANCE maladie doit, en particulier, prendre peu à peu la place de la vieille assistance médicale. La gratuité totale des soins médicaux, sous forme de droit, exigerait soit une forte autorité, soit un sens civique suffisant. Mais on peut discuter sur l'importance à donner au « ticket modérateur » ; pour les maladies de longue durée, le risque de gaspillage étant moindre et le besoin plus pressant, ce « ticket » doit être faible, sinon nul.

L'évolution de la médecine accentue la difficulté. Le microbe n'est pas le seul ennemi de l'homme et c'est le plus facile à vaincre, car le plus déclaré. Aussi, loin d'aller vers le vaccin omnibus rêvé par des visionnaires, qui voyaient déjà les tâches médicales diminuer d'importance, nous découvrons sans cesse sinon de nouvelles maladies, du moins de nouveaux traitements et de nouveaux moyens d'observation. Jointe au vieillissement démographique et à une conscience plus nette, faisant suite à la fatalité ou la superstition, cette évolution accroît la proportion des dépenses de santé, dans le revenu national ; actuellement de 5 à 6 %, elle sera peut-être de 10 % dans une génération. Cette évolution accentue, comme d'autres, les avantages et la nécessité du socialisme.

Les efforts en vue de réduire les frais médicaux se heurtent aux difficultés et aux résistances que l'on sait. C'est affaire d'accoutumance. La médecine commerciale cédera peu à peu le pas devant l'évolution technique et, notamment, le coût très élevé de certaines installations. Mais nous ne verrons pas pour autant une médecine entièrement fonctionnarisée. Il faut, ici, un mélange de patience, de résolution et d'expérience.

Les résultats pourraient être plus fructueux et plus rapides, dans le domaine de la pharmacie, puissamment défendu.

LE budget social (et même économique) est lourdement grevé par une maladie volontaire, l'alcoolisme. Quand je dis volontaire, je ne parle pas, bien entendu, du malade, victime d'un état de choses voulu par la collectivité ou plus exactement par une minorité agissante, qui impose ses vues aux pouvoirs publics. La France est le seul pays à avoir laissé le mal atteindre une telle étendue. Dans les départements les plus atteints, la mortalité des hommes de cinquante ans est à peu près équivalente à celle de l'Inde ou de la Birmanie !

Cette situation dérive d'un calcul politique erroné. Depuis le vote des femmes, la grande majorité du corps électoral est favorable aux mesures contre l'abus de l'alcool. Mais les hommes politiques se laissent encore prendre aux vigoureuses paroles et actions de la minorité bruyante qui constitue leur environnement. Il est certes toujours difficile de résister à une ambiance. Deux parlementaires notoires, proprement défenestrés par un commando, ont été surpris d'obtenir, dans cette même commune, une forte majorité.

Sans doute, le développement général de la culture est-il un remède spécifique, profond. Mais, trop souvent, cette solution de longue haleine n'est préconisée que pour éviter des mesures dont l'efficacité rapide est certaine. Pure diversion d'ailleurs, car les défenseurs de l'alcoolisme sont, le plus souvent, les moins favorables à l'enseignement.

Une politique progressiste doit résolument employer les moyens connus, éprouvés, propres à réduire profondément cette tare sociale, sans attenter aux droits de l'individu. Il faut en finir avec cette érosion humaine, ce mal anachronique qui trop souvent même nous inciterait à prendre en exemple la dignité de peuples appelés sous-développés.

LE problème de la vieillesse est, par son ampleur, aussi important que celui de la maladie, mais a été beaucoup moins étudié que lui. Certes, bien des lois ont été votées, mais toujours sous la pression des événements et pour parer au plus pressé. Il reste un grand nombre de misères profondes, individuelles ou collectives, car le sort de maint vieillard, seul ou en asile, ne peut être supporté par la conscience publique qu'à condition de fermer les yeux et d'oublier ce que l'on voit ou apprend.

La dissociation de la famille au sens large et l'urbanisation ont posé au XIXe siècle la question de la vieillesse sous un jour nouveau. Le remède du siècle (« enrichissez-vous par le travail et l'épargne ») est vite apparu dérisoire. Il y a, dans toute société, non seulement des cigales, mais aussi des fourmis qui ne peuvent toutefois pousser l'héroïsme jusqu'à la privation du nécessaire. Enfin, les épargnants ont été ruinés par l'inflation.

Avant même cette catastrophe, des efforts ont été tentés pour instituer un système de retraites, basé, en général, sur une épargne obligatoire. Que le versement soit patronal ou retenu sur le salaire n'est qu'une distinction juridique. En fait, c'est le salariat qui paie sa Sécurité sociale et notamment sa retraite.

La retraite a été extrêmement appréciée et c'est grâce à son attrait que l'Etat a pu longtemps payer ses fonctionnaires moins cher que les autres travailleurs (il le fait encore, mais pour d'autres raisons). Et cependant, avec le temps, les défauts de ce système apparaissent de plus en plus étendus.

Le vieillissement de la population, je veux dire l'accroissement de la proportion des vieux dans la population, est un phénomène inévitable et en grande partie heureux. Il faut le regarder en face et s'y adapter, au lieu de se mettre la tête dans le sable.

Ici encore, il faut marier les deux notions de liberté et de solidarité et savoir être à la fois humain et réfléchi. Prenons au départ le cas du paysan, de l'artisan pur ; sauf coup du sort, il ne cesse pas brusquement toute activité un 1er octobre ou un 1er janvier, pour passer à la totale inactivité. Abandonnant à d'autres les travaux durs, il continue à exercer des tâches en rapport avec ses capacités. Cette évolution naturelle, progressive, est favorable à son bien-être, comme à son état psycho-physiologique.

Humain dans ses intentions, le système actuel est souvent barbare dans ses résultats. Exercer, tout au long de sa vie, la même activité, puis passer brusquement à l'inactivité totale, tout en subissant une déchéance profonde du niveau de vie, n'est conforme ni à l'intérêt du travailleur (jeune ou vieux) ni à la santé du vieux.

Une politique saine de la vieillesse ne doit pas avoir pour but de se débarrasser des personnes âgées, de les expulser de la vie active. Le nombre d'emplois dans un pays, il faut le redire sans cesse, n'est pas limité comme le nombre de kilomètres carrés du territoire. Il est au contraire d'une élasticité insoupçonnée.

Tout en évitant avec soin la gérontocratie, la politique de la vieillesse doit comporter une orientation professionnelle, à partir de 50 ans ou même de 45, et un passage progressif de la pleine activité à l'inactivité totale, qui tienne compte à la fois des désirs de l'individu et de ses capacités.

D'autre part, les personnes pourvues d'un revenu d'inactivité totale devraient voir ce revenu notablement majoré à partir de 75 ans, car le sort des grands vieillards est particulièrement affligeant.

Le revenu n'est pas le seul aspect des problèmes de la vieillesse. Le conditionnement de la vie des personnes âgées n'est pas moins important.

AYANT parlé du logement dans un autre article, je me contenterai de tirer un enseignement de l'effort laborieux tenté depuis dix ans. Il a montré combien des législations conçues en faveur des faibles peuvent se retourner contre eux, à la moindre défaillance. L'élimination des faibles s'est poursuivie aussi bien dans le système des logements anciens, capitalistes et taxés, que dans celui des logements nouveaux, aidés par l'Etat. Les vieux n'ont pas été les principales victimes jusqu'ici, parce qu'ils sont le plus souvent « casés », donc protégés. Mais le problème de leur logement va se poser peu à peu avec la remontée des loyers et surtout la destruction des vieux immeubles. L'allocation de logement est un système intermédiaire entre l'aide en nature qui soumet l'individu aux bureaux et le socialisme libéral idéal, où tout individu aurait un revenu suffisant pour choisir sa consommation, y compris son logement. Elle doit jouer un rôle de plus en plus important dans les années à venir, mais si elle n'est pas réservée aux faibles, elle se retournera contre eux, comme d'autres systèmes généreux en intention et peu à peu soumis aux pressions de l'inégalité.

D'UNE façon plus générale, la question se posera, dans bien des cas, du choix entre l'aide en nature et l'aide en argent. La tendance paternaliste des bureaux et des dirigeants penchera toujours vers la première solution. « Nous savons mieux qu'eux ce qu'il leur faut. » C'est bien souvent vrai, mais cette pente savonneuse mène aux pires excès. L'individu n'est vraiment libre que lorsqu'il a le choix, c'est-à-dire le pouvoir. Que des conseils lui soient donnés, qu'un certain environnement favorable lui soit créé, soit. (L'alcoolisme peut ait jamais subi aucune contrainte propre). Qu'un ait jamais subi aucune contrainte propre. Qu'un contrôle efficace des allocations familiales soit nécessaire, qui le conteste ? Mais que soient bannis les bons de pain, de viande ou de charbon, qui rappelleraient des souvenirs fort divers, mais également déplaisants. Etre sujet, c'est encore être faible.

Est-il besoin d'ajouter que, plus seront importants les prélèvements sur le revenu national exercés au nom du capital et surtout de la fortune héréditaire, plus il sera difficile de parvenir à un état où les plus favorisés n'auront plus à rougir de la détresse de ceux qui vivent dans le même domaine, sans en posséder la moindre parcelle ?

C'est à l'appui donné aux faibles qu'on reconnaît la noblesse des sociétés. Disons plus : c'est la source de leur propre force.

ALFRED SAUVY.

*(Copyright réservé.)*

*Onzième article :*

**LA FORMATION DES HOMMES**

**(Enseignement, éducation, profession.)**

# La marche du temps

## AUTOMOBILE

### La mort de Harry Schell

● ***Harry Schell, 38 ans, un des derniers survivants de la grande équipe, vient de se tuer à son tour. Devant ce bilan accablant, la question se pose : qu'est-ce qui fait courir Harry et ses camarades ?***

LE Grand Prix de l'Automobile Club de France, disputé le 1er juillet 1956 à Reims, avait donné les résultats suivants :

1. Collins, sur Ferrari.
2. Castelloti, sur Ferrari.
3. Behra, sur Maserati.
4. Fangio, sur Ferrari.
5. Perdisa et Moss, sur Maserati.
6. Rosier, sur Maserati.
7. Godia, sur Maserati.
8. Da Silva Ramos, sur Gordini.
9. Manzon, sur Gordini.
10. Hawthorn et Schell, sur Vanwall.

Classement tragique lorsqu'on le

MAURICE TRINTIGNANT (*)
*Deux courses avant de pleurer.*

relit aujourd'hui. Peter Collins s'est tué en août 1958 au cours du Grand Prix d'Allemagne, sur le circuit du Nurburgring (voiture sortie du virage) ; Eugenio Castelloti s'est tué en mars 1957 sur la piste de Modène pendant des essais (voiture quitte la piste) ; Jean Behra s'est tué en août 1959 dans le virage relevé de l'Avus, dans le prélude du Grand Prix d'Allemagne ; Louis Rosier s'est tué en octobre 1956, sa voiture ayant quitté la piste de Montlhéry ; Mike Hawthorn s'est tué en janvier 1959 dans un accident de la circulation ; enfin, la semaine dernière, c'était Harry Schell qui, à 38 ans, était victime d'un accident mortel au cours des essais à Silverstone, en Angleterre. A 160 km/h, sa Cooper s'est écrasée contre un mur.

### Deux « chances » sur trois

Nous avons cité ce classement de 1956, mais nous aurions pu en choisir d'autres. En fait, depuis 1955 surtout, la plupart des grands coureurs automobiles se sont tués, soit à l'entraînement, soit en course. Aux victimes déjà énumérées, il faut ajouter : les Italiens Ascari et Musso, les Français Levegh, Loens, Storez, les Suisses Musy et Meyrat, le Portugais Portago, l'Américain Nelson, les Anglais Warthon, Fraser, Whitehouse, Scott-Brown, Whitehead, Lewis-Evans et Bueb.

Il est plus facile de compter les survivants : Fangio qui, atterré par la disparition de la plupart de ses camarades de course et ayant lui-même frôlé la mort à plusieurs reprises, a décidé de ne plus toucher un volant de course ; Da Silva Ramos, retiré lui aussi de la compétition, cédant ainsi à sa femme qui ne pouvait plus supporter l'horrible « suspense » de chaque dimanche et les atroces enterrements des débuts de semaine ; l'Anglais Stirling Moss, le Français Trintignant, qui continuent de jouer avec leur vie. Les pilotes de voitures de course savent qu'ils ont deux « chances » sur trois de se briser les os lorsqu'ils choisissent ce métier : évaluation optimiste.

Alors, pourquoi le font-ils ?

Pour l'argent ? Sans doute. Mais pas essentiellement. Les gains mensuels moyens d'un coureur sont de l'ordre de 5.000 NF. Très inférieurs à ceux d'un grand torero, par exemple, ils ne justifient pas que les coureurs risquent leur vie tous les dimanches. De plus la plupart des grands pilotes pourraient facilement abandonner le sport et se « reclasser » dans l'industrie automobile ou ailleurs. Ni Alfonso de Portago, ni Claude Storez, ni Louis Rosier, ni Pierre Levegh n'avaient besoin de courir pour vivre. Trintignant, maire de Vergèze, dans le Gard, et important propriétaire viticole, vivrait aussi bien sans le volant. Mais il court parce que la vitesse est un démon auquel on ne résiste pas, et parce que la présence de la mort n'est pas, pour ces hommes, une perspective plus effrayante que celle d'une vie monotone.

### Un spectacle

Samedi dernier, quoique accablé par l'accident de Schell, un de ses meilleurs amis, Trintignant tint à courir normalement à Silverstone. Le lendemain, dimanche, il était à Montlhéry où il disputa et gagna le Prix de Paris. Et ce n'est qu'à la fin de cette course que, prenant le micro, il demanda à la foule une minute de silence pour son ami Harry Schell, avec dans la voix des sanglots qui n'étaient pas feints. Mais Trintignant avait disputé deux courses avant de pleurer.

Faut-il donc défendre ces hommes contre eux-mêmes et interdire les courses de vitesse ?

Après chaque nouvel accident mortel, la question est posée. Les partisans de l'interdiction disent : « *Cela fait beaucoup trop de morts pour rien.* »

Pour rien ? Certes, le « ventilateur débrayable » de la nouvelle 403 a été essayé avec succès par Peugeot au cours de la célèbre Targa Florio disputée en Sicile. Et si, demain, un essuie-glaces se mettait à résister aux 24 heures du Mans, il serait vite adopté par tout le monde. Mais, en général, il n'en est plus comme aux temps héroïques, où les progrès de l'automobile naissaient de la course.

Donc, on pourrait se passer des courses de vitesse. La plupart des constructeurs, du reste, n'y participent pas : ils possèdent leurs propres pistes d'essais sur lesquelles ils peuvent à loisir pousser leurs machines. Les Grands Prix, où les coureurs trouvent la mort, sont plus, aujourd'hui, des spectacles que des bancs d'essai.

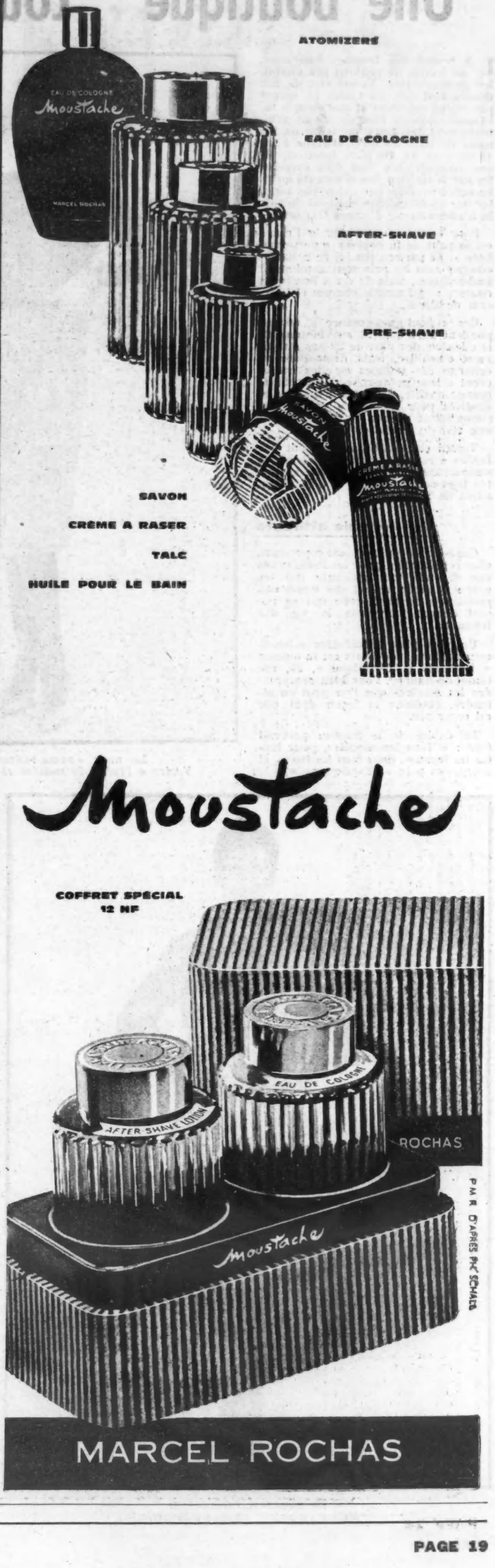
Ces coureurs, peut-on les protéger ? On a cru le faire en décidant qu'à partir de 1961, les moteurs des voitures de course — formule 1 — seraient moins puissants (1.500 cm3 au lieu de 2.500). Mais les pilotes répliquent que le danger sera plus grand, au contraire, car les voitures, tout en restant aussi rapides, seront plus fragiles.

En fait, toute amélioration est aussitôt annulée par la vitesse. Qu'un passage soit rendu moins dangereux par un meilleur revêtement, qu'un virage soit rectifié, et ils sont abordés plus rapidement. Une 1.500 cm3 d'aujourd'hui roule plus vite que les monstres d'il y a dix ans. La moindre tache d'huile, le moindre relâchement, la moindre erreur de jugement signifient la mort.

Les pilotes de 1960 s'appellent Stirling Moss, Trintignant, Gendebien, Brabham, Bonnier, Ireland, Mac Laren, Phil Hill, Allison.

JEAN MEUNIER.

(*) Après sa victoire dans le Prix de Paris, à Montlhéry.

# Une boutique " couture " personnalisée

LA moitié des femmes françaises, au moins, ne peuvent pas s'habiller en confection. Et cet état de fait durera tant que les tailles ne seront pas mieux calculées et que chaque fabricant choisira plus ou moins arbitrairement les tours de taille ou les tours de hanches qu'il attribue à un 42 ou à un 44. De plus, beaucoup de nos compatriotes sont très exigeantes sur la finition des vêtements qu'elles achètent. Elles ne veulent pas adopter une tenue qu'elles risquent de voir le lendemain sur d'autres femmes.

Pour toutes ces raisons, la France est le pays de la couture « personnalisée ». Ne parlons pas ici de la haute-couture dont les prix sont absolument inabordables, mais de ces « boutiques couture » qui sont le charme et le secret de Paris.

Ces « boutiques-couture » correspondent parfaitement aux besoins de la clientèle des plus de 20 ans qui aiment s'habiller, mais demandent en échange des sommes qu'elles consacrent à leur garde-robe des tissus de grande qualité, des formes inédites et étudiées pour mettre en valeur leur silhouette ou effacer ses petits défauts, une finition parfaite.

Toutes ces conditions ne sont pas faciles à réunir et très rares sont les maisons qui peuvent se vanter de mettre tous ces « services » à la disposition de leur clientèle.

## Une formule attirante

Quand elles y réussissent cependant, elles représentent pour les Parisiennes une formule très attirante qui les aidera à venir à bout des nombreux problèmes de garde-robe qui se posent chaque jour dans la vie des femmes.

Une des plus séduisantes « boutiques-couture » de Paris est la maison « Hortense et Véronique », 18, rue Godot-de-Mauroy. Pour bien comprendre les services que l'on peut en attendre, étudions la façon dont elle est organisée.

La devise de la maison pourrait être : « Tous les modèles, pour toutes les femmes, dans tous les tissus, et à tous les prix ». Expliquons-la :

LA ROBE « PASSE-PARTOUT ».
*Varier à l'infini la matière et les coloris.*

LE MANTEAU HABILLÉ.
*Quand le « calendrier » a ses exigences.*

LE TAILLEUR IMPECCABLE.
*Mettre en valeur chaque silhouette.*

● TOUS LES MODÈLES : Mme Véronique, la dynamique directrice de la maison qui crée elle-même les modèles, est catégorique sur ce point : « Un bon atelier (le mien comprend des ouvrières haute-couture et des « tailleurs ») est capable de tout réussir. Il doit savoir aussi bien traiter le flou d'une robe de mousseline que la ligne stricte d'un manteau sport. » Deux fois par an, « Hortense et Véronique » présente à sa clientèle (en février et en septembre) une collection de 50 à 60 modèles qui vont du pantalon à la robe de cocktail, de la jupe de tergal au manteau de grand soir. En cours de saison, et suivant les exigences du calendrier parisien (réveillons ou garden-party, vague de froid ou jours de canicule) ou de la clientèle, de nouveaux modèles sont constamment ajoutés à la collection primitive.

● TOUTES LES FEMMES : « Hortense et Véronique » ne travaille que sur mesures (avec deux essayages, ou plus si cela est nécessaire, ce qui est rarement le cas). « Vous ne pouvez savoir comme nos clientes sont contentes de posséder enfin des vêtements parfaitement adaptés à leur conformation, affirme la directrice. Beaucoup ont été déçues par le « tout-fait ». Presque toutes ont un petit défaut caché qu'elles seules connaissent mais qui leur pose de difficiles problèmes d'habillement : taille trop longue ou trop courte, hanches un peu fortes, épaule plus haute que l'autre, buste développé, etc. Seul un modèle entièrement sur mesures « habille » parfaitement une silhouette, et l'on ne peut pas demander à toutes les femmes d'être bâties comme des mannequins de haute-couture ou des stars de cinéma ».

● TOUS LES TISSUS : la collection de tissus mise à la disposition de ses clientes par « Hortense et Véronique » est impressionnante. Toutes les grandes maisons sont représentées : Moreau, Ducharne, Bianchini, Coudurier, Fructus, Rodier, etc. En fait, chaque femme peut mettre son grain de sel dans le choix de la robe qu'elle commande puisqu'elle a ainsi la possibilité de varier à l'infini la matière et le coloris des modèles déjà existants. Pourquoi laisser aux seuls créateurs et fabricants la décision dans ce domaine alors que les Parisiennes sont connues dans le monde entier pour être les femmes qui ont le plus de goût.

● TOUS LES PRIX : la robe « sur mesure » fait parfois peur aux femmes qui s'imaginent qu'elle est forcément plus chère. « Hortense et Véronique », grâce à une étude très précise de ses prix de revient, peut se permettre de pratiquer en couture exactement les prix du prêt-à-porter.

## Un tour de force

Prenons quelques exemples :

● Une jupe de tergal droite (elles sont très difficiles à trouver en été dans une belle qualité de tergal blanc) vaut 85 NF, une jupe de tergal plissé : 75 NF.

● Les robes d'été en cotonnade oscillent entre 200 NF et 250 NF. Pour les robes « bain de soleil », le « sur mesure » est indispensable, sinon le décolleté ne tombe jamais bien.

● Les robes de soie habillées varient, selon la qualité des tissus employés, de 350 à 400 NF. Et elles sont entièrement doublées pour assurer au tissu une tenue parfaite.

● Les tailleurs (toujours coupés et essayés par des hommes, plus compétents que les ouvrières pour cette spécialité) coûtent de 450 à 600 NF.

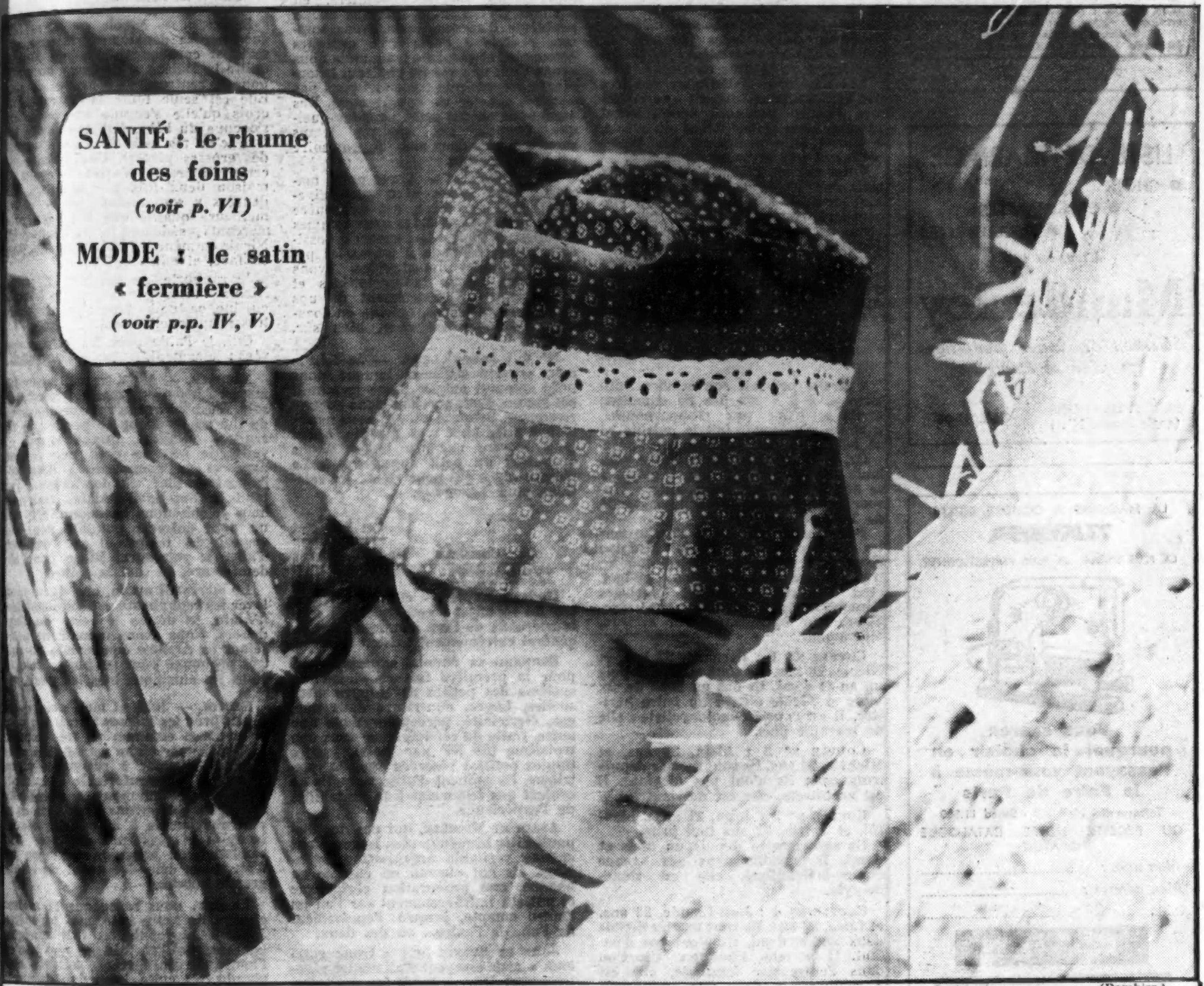
Précisons enfin que les délais sont extrêmement rapides, 8 à 10 jours (ce qui est très rare pour les ateliers travaillant sur mesures). Mais en cas d'urgence, « Hortense et Véronique » peut parfois réaliser un tour de force et livrer en 48 heures une robe indispensable pour une cérémonie inévitable ou une sortie imprévue. Et Dieu sait si, au moment des mariages, des communions et de la saison parisienne, les obligations mondaines posent aux femmes des problèmes difficiles et parfois même angoissants.

« Hortense et Véronique » saura être une conseillère éclairée en même temps qu'une exécutante de grande classe.

Cette page spéciale d'annonces est présentée par « Hortense et Véronique », 18, rue Godot-de-Mauroy, Paris. (OPE. 05-74).

Supplément 8 pages pratique

# MADAME EXPRESS



SANTÉ : le rhume des foins
*(voir p. VI)*

MODE : le satin « fermière »
*(voir p.p. IV, V)*

(Dambier.)

## CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Interrogé*** quatre très jeunes couples sur leur vie... à deux. Quels sont les problèmes, les espoirs, les soucis des jeunes ménages 1960 ? Comment s'organise leur vie quotidienne ? A travers leurs réponses, Madame Express a pu constater qu'ils étaient courageux, lucides... et heureux. (Voir pp. II, III.)

● ***Visité*** la boutique Vachon « montée » de Saint-Tropez pour présenter aux Parisiennes les dernières nouveautés : le noir, la broderie anglaise, le satin « fermière », traitées par la Côte d'Azur. Madame Express a aimé, tout particulièrement, les gros canotiers de paille, rouges, noirs, verts, garnis de fleurs ou de fruits, à 22,90 NF, et les chemisiers de vichy gris ou de coton imprimé, très travaillés, dont la lisière forme galon, à 55 et 59 NF. (Boutique Vachon, au Printemps.)

● ***Constaté*** qu'à l'approche des vacances, un très grand nombre de jeunes filles étrangères se proposent de venir en France comme aides familiales pendant l'été. Une mère de famille peut leur demander exactement les mêmes services qu'elle demanderait à une fille aînée : s'occuper des jeunes enfants, participer aux travaux ménagers (mais non les assumer entièrement). L'usage est de leur donner non un salaire, mais de l'argent de poche (100 NF par mois est très convenable) et de leur faire mener la même vie que le reste de la famille. Un seul problème : légalement, les jeunes étrangères doivent être déclarées, munies de cartes de séjour et inscrites à la Sécurité sociale. Le remède : une association sérieuse et semi-officielle qui se charge de tout, y compris du placement des jeunes filles à Paris et en province. C'est « L'Accueil Familial des jeunes étrangers », 23, rue du Cherche-Midi, Paris-6ᵉ. BAB. 50-34. (Cotisation d'été : 30 NF.)

● ***Frictionné*** un bébé avec une nouvelle eau de Cologne spéciale pour les jeunes épidermes. A faible degré d'alcool (60°) comme toutes les eaux de Cologne pour enfants, elle a en outre deux avantages :

● Elle contient de l'exachlorophrène, qui est un anti-infectieux puissant, et de la glycérine pour éviter la légère brûlure habituelle provoquée par l'alcool.

● Elle sent bon (l'odeur désormais classique de la Jean-Marie Farina), ce qui ne gâte rien. (Eau spéciale pour bébé Roger et Gallet, 7,50 NF le quart de litre.)

● ***Appris*** que, pour la première fois, des pilules contraceptives par voie buccale sont vendues officiellement aux Etats-Unis. L'administration fédérale chargée du contrôle des médicaments a en effet pris cette décision après avoir constaté que les pilules en question, vendues jusque là pour guérir certaines maladies « féminines », avaient également des propriétés contraceptives, sans aucune conséquence néfaste sur la santé. Pour être efficace, la cure doit être de vingt jours chaque mois à raison d'une pilule chaque matin.

— Les pilules ne sont délivrées que sur prescription médicale.

— Elles coûtent 54 cents pièce, près de 2,70 N.F. (soit 5.400 francs par mois).

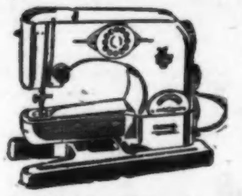
● ***Noté*** l'apparition sur une plage française, à Capbreton, dans les Landes, du premier village de vacances familiales à formule communautaire, mais avec logement en bungalows de deux ou trois pièces. Seul service demandé aux familles : l'entretien du logement. Le village possède des monitrices pour les enfants et toutes sortes de « services » utilisables par la communauté : restaurant, buanderie, biberonnerie, bibliothèque, bar, etc. Deux villages du même type existaient déjà en Alsace. Prix 11 N.F. par jour pour les adultes et de 3,50 à 7,50 N.F. pour les enfants jusqu'à 12 ans (Village-Vacances-Famille, 10, avenue Bosquet, Paris-7ᵉ. SOL. 49-45).

**JEAN SIMON**
HAUTE COIFFURE
**En exclusivité : la permanente au lait**
**JEAN SIMON**, 5, rue Marbeuf, ELY. 62-94. Avenue Myron-Th.-Herrick (Saint-Philippe-du-Roule). BAL. 64-17.
10, rue du Faubourg-Montmartre, la Boutique **JEAN SIMON** : dans un cadre élégant, un service de classe pour Dames et Messieurs.
Pédicure chinois - PRO. 01-71
La Baule : square du Casino (Tél. 31-94).

LISTE DE MARIAGE
- CHOIX
- ORIGINALITES
- EXCLUSIVITES

*à tous les prix*
**Manderley**
*Sélection des belles productions françaises et étrangères*
31, R. P.-DEMOURS (angle avenue Niel) CAR. 52-96

LA MACHINE A COUDRE SUISSE
**TURISSA**
LA PLUS SIMPLE, LA PLUS PERFECTIONNEE



**Vous saurez pourquoi la choisir en l'essayant vous-même à la Foire de Paris**
Terrasse R - Hall 118 - Stand 11.880
OU RECEVEZ NOTRE CATALOGUE GRATUIT
*Mon nom :* ______
*Mon adresse :* ______
Importateur exclusif DARGOLS
8, rue des Francs-Bourgeois, Paris-3

ABONNEZ-VOUS A
**TOUT DE SUITE**
*qui pour* 10 NF PAR AN *vous*
**DÉPANNE**
DANS LES 24 HEURES
FROTTEURS PARQUETS · LINOS
ÉLECTRICIENS · PEINTRES
PLOMBIERS CHAUFFAGE CENTRAL
ÉBENISTES · MAÇONS · MENUISIERS
LAVEURS DE VITRES. ETC. ETC.
Méd. 32-35 Sté TOUT DE SUITE 52 RUE GALANDE PARIS V^e




# JEUNES MÉNAGES

## Amour, eau fraîche et... 2 CV

● *Comment s'organise la vie des couples débutants.*

EN France, chaque jour de printemps, des mariages sont célébrés, beaucoup de mariages (300.000 par an). Première constatation, les jeunes mariés... sont de plus en plus jeunes.

Les dernières statistiques publiées par l'I.N.S.E.E. établissent que 7 femmes sur 10 prennent époux avant 25 ans, alors qu'au début du siècle, 5 jeunes filles seulement sur 10 ne coiffaient pas la Sainte-Catherine.

Vingt ans en 1960... c'est-à-dire six mois en 1940 ; les enfants de la guerre sont devenus adultes, vite, trop vite peut-être, et les « grands » (parents, beaux-parents, grands-parents) ne donnent souvent qu'un consentement forcé aux « petits ». Les obstacles qui se dressent devant les couples d'un demi-siècle (à deux) semblent en effet presque infranchissables.

### Les couples

« Il n'a pas fait son service militaire », « il » n'a pas de situation, « ils » n'ont pas d'appartement, « elle » n'a jamais fait la cuisine, si un bébé arrive qu'en feront-ils », etc.

Or, il se trouve qu'avec l'aide vigilante des « grands », les « petits » se débrouillent fort bien, alliant l'insouciance de leur âge à la maturité de leur génération.

Pour savoir comment s'organisent les jeunes mariés 1960, Madame Express a interrogé quatre couples très différents (profession, budget, etc.) qui ont cependant plusieurs dénominateurs communs : leur jeunesse, leur optimisme, leur sérieux, leur amour.

COUPLE N° 1 : Bernard, 22 ans, et Nicole, 20 ans. Ils sont mariés depuis un an et demi. Ils ont un bébé de six mois et Nicole attend un autre héritier. Il est coursier-motocycliste ; elle ne travaille plus.

COUPLE N° 2 : Alain, 27 ans, et Michèle, 24 ans. Ils sont mariés depuis trois ans ; ils n'ont pas d'enfant. Il est architecte, elle est dessinatrice.

COUPLE N° 3 : John, 21 ans... bientôt, et Sylvie, 22 ans tout juste.

Ils sont mariés depuis un mois et demi. Il travaille dans une agence franco-britannique, elle est sténodactylo.

COUPLE N° 4 : Jean-Claude, 22 ans, et Luce, 22 ans. Ils sont mariés depuis deux ans et demi, ils n'ont pas d'enfant. Il a une « bonne » situation dans l'entreprise familiale, elle est « rampante » dans une compagnie d'aviation.

A chacun d'entre eux, et en présence des deux, Madame Express a posé 8 questions sur leur présent et leur avenir. A travers leurs réponses on s'aperçoit que leur conception du mariage ne diffère pas tellement de celle de leurs aînés.

### L'appartement

« QUEL A ÉTÉ VOTRE PREMIER GRAND PROBLÈME ? »

Réponse quasi unanime : « l'appartement ».

N° 1 : BERNARD. — Le jour de mes 21 ans, j'ai quitté le domicile de mes parents, je voulais être indépendant, j'ai été m'installer à l'hôtel. Nicole était employée de bureau et habitait chez ses parents. J'étais réformé, alors nous nous sommes mariés et je suis allé rejoindre Nicole... chez ma belle-mère. Nous avions une pièce à nous... cette solution était évidemment provisoire. Quand le bébé est né, nous sommes retournés à l'hôtel, un gentil petit hôtel de banlieue, pas sordide du tout. Ma belle-mère s'occupait beaucoup du bébé. Puis, Nicole a attendu un autre enfant. Il nous fallait un appartement. Nous avons eu beaucoup de chance. La maison qui m'emploie nous a procuré un 4 pièces en banlieue, en face d'un jardin.

N° 2 : MICHÈLE. — Nous nous sommes mariés sous les cocotiers, en Afrique. Là-bas, nous n'avions aucun problème d'aucune sorte. Nous sommes rentrés à Paris avec quelques économies et pendant trois mois nous avons vécu une vie de château, insouciante, imprudente ; nous n'avons pas songé à acheter un appartement. Des amis nous en ont prêté un pour quelque temps... ces quelque temps durent depuis deux ans. Ce provisoire est bien agréable.

N° 3 : SYLVIE. — Après notre mariage, nous avons vécu successivement chez ma mère, ma belle-mère et ma grand-mère. Nous nous sommes adressés à toutes les agences possibles, avons répondu à toutes les petites annonces imaginables, avons visité des taudis indescriptibles et avons trouvé l'appartement de nos rêves : deux pièces, cuisine en location. Le loyer est cher, bien sûr, mais...

N° 4 : JEAN-CLAUDE. — Je faisais mon service militaire lorsque nous nous sommes mariés. Luce terminait ses études. Nous n'avions donc aucune ressource. Pendant un an, nous avons trouvé asile chez mes parents. Après mon service militaire, nous avons découvert un petit appartement. La chance n'y a été pour rien... les relations pour beaucoup.

### Le budget

« COMMENT ORGANISEZ-VOUS VOTRE BUDGET ? »

Madame Express a été fort surprise par les réponses à cette question : les tourtereaux de l'ère atomique sont en général extrêmement raisonnables.

BERNARD ET NICOLE expérimentent pour la première fois ce mois-ci le système des petites enveloppes mensuelles. Loyer, nourriture dans une, gaz, électricité, percepteur dans une autre, traite du réfrigérateur dans une troisième (80 NF par mois), petites (toutes petites) réserves dans la quatrième. Ils avouent d'ailleurs qu'ils ne croient pas beaucoup à la rentabilité de l'expérience.

ALAIN ET MICHÈLE, qui ont des disponibilités beaucoup plus larges, n'ont aucune véritable organisation financière. Ils ont chacun un compte en banque, une procuration réciproque et puisent indifféremment sur l'un ou l'autre compte, jusqu'à l'épuisement de l'un, de l'autre... ou des deux.

JOHN ET SYLVIE font « tronc commun » mais essayent d'alimenter régulièrement leur « garde-fou », autrement dit : leur livret de caisse d'épargne. Ils n'ont pas encore pris de principe quant à leur budget, sinon de ne jamais en avoir (de principes).

JEAN-CLAUDE ET LUCE ont un système beaucoup plus élaboré. Tout le salaire de Luce va directement au compte chèque postal, il est soigneusement thésaurisé et sert aux vacances, aux voyages, aux investissements importants. Le salaire de Jean-Claude est réparti dès le début du mois. Luce est la dépositaire de l'argent prévu po[ur] la nourriture et les frais du ména[ge]. Jean-Claude garde environ 10 NF p[ar] jour pour les distractions et les fa[ux] frais.

### La vie pratiq[ue]

« COMMENT ORGANISEZ-VOUS V[OS] EMPLOIS DU TEMPS ET VOTRE V[IE] PRATIQUE ? LE SOIR VENU, M[ES]SIEURS, RÉPUGNEZ-VOUS A METTRE [LA] MAIN A LA PATE ? »

BERNARD. — Nicole est assez fa[ti]guée par sa deuxième grossesse, el[le] sort par conséquent très peu. Moi, [je] quitte la maison à 8 heures du mat[in] pour ne rentrer qu'à 8 heures du soi[r]. Elle est seule toute la journée... [je] crois qu'elle s'ennuie un peu ; el[le] s'occupe du bébé, fait une petite le[s]sive (c'est ma belle-mère qui s'occu[pe] des grosses pièces). Une voiture-épi[]cerie itinérante s'arrête devant [la] maison deux fois par semaine. L[es] denrées y sont moins chères et [de] meilleure qualité que chez les co[m]merçants sédentaires. L'après-mi[di] Nicole emmène le bébé au jardin, jus[te] en face, et elle m'attend.

Je rapporte en général le pain[.] Nicole n'aime pas beaucoup faire [la] cuisine, ça tombe bien : j'ai des go[ûts] très simples, elle aussi.

Oui, je l'aide pour les petites co[r]vées ; le samedi, je fais les carreaux.

MICHÈLE. — Alain travaille énorm[é]ment : 7 heures du matin, 9 heures d[u] soir. C'est lui qui m'apporte une tas[se] de thé au lit avant de partir ; je m[e] rendors aussitôt... Quand je me r[é]veille, je fais un petit peu de m[é]nage et je commence à dessiner[;] j'aime travailler « à domicile »... j'a[t]tends le coup de fil d'Alain... Oui, nou[s] nous téléphonons beaucoup. S'il voi[t] un petit entracte possible dans so[n] emploi du temps, il me demand[e] d'aller le rejoindre. Même pour un[e] demi-heure, ça vaut la peine.

Le mercredi matin, une dame vie[nt] laver les sept chemises hebdomadaire[s] d'Alain, je donne le reste du ling[e] dehors. Nous avons ramené de notr[e] séjour en Afrique équatoriale un go[ût] très prononcé pour les plats... relevé[s]. Nous les cuisinons tous les deux.

SYLVIE. — John et moi, nous avon[s] à peu près les mêmes horaires ; nou[s] prenons en commun un très copieu[x] petit déjeuner (John est Anglais et c[e] « petit déjeuner » ressemble étran[]gement à un confortable breakfast. Nous nous téléphonons rarement mai[s] nous nous retrouvons à midi ; nous n[e] rentrons jamais à la maison à cett[e] heure-là et préférons déjeuner d'u[n] sandwich au soleil, prendre un pe[u] d'air, nous détendre avant de réinté[]grer le bureau.

Le soir, nous regagnons la maison chacun de notre côté, moi en métro[,] John à bicyclette, il fait quelques courses, moi j'en fais pas mal et c'es[t] l'heure du dîner, très « solide » avec viande très cuite, beaucoup de crudi[]tés, légumes verts et quantité de pom[]mes de terre, John adore ça. Il m'aide à faire la vaisselle, sans complexes. Ça va tellement plus vite. C'est moi qui lave les petites pièces et repasse tout le linge (sauf les draps). Le plus dif[]ficile ? Plier les chemises...

JEAN-CLAUDE. — Luce travaille asse[z] tôt, je ne m'en plains pas... cela m[e] force à me lever en même temp[s] qu'elle et à être à mon bureau d[e] bonne heure. Nous avons une femm[e]

## RECETTES

### ● CORDON BLEU

#### *Flan à l'espagnole*

*4 œufs.*
*125 gr. de sucre en poudre.*
*40 gr. de fécule.*
*1 cuillerée à café de cannelle en poudre.*
*2 cuillerées à bouche d'amandes grillées et réduites en poudre.*
*1/3 de litre de lait.*

Vous mélangez, à la fourchette, les œufs entiers, le sucre, la fécule, la cannelle, puis les amandes. Quand le mélange est bien homogène, vous versez dessus le lait très chaud. Battez encore quelques minutes, puis mettez dans un plat de terre allant au four. Vous laissez cuire environ 20 minutes. Le flan doit être bien pris. Vous servez très froid.

### ● CORDON BLANC

#### *Pâté d'olives*

*200 gr. d'olives noires.*
*50 gr. de beurre.*
*Thym, laurier, romarin* (en poudre).
*Ail, oignon.*
*Genièvre.*

Vous dénoyautez les olives et vous les pilez. Vous les assaisonnez avec thym, laurier, romarin, genièvre (on peut ne pas mettre *tous* ces parfums), ajoutez de l'ail et de l'oignon finement hachés, puis le beurre. Travaillez bien le tout. Vous tassez cette préparation dans une petite terrine et vous la placez au frigidaire. Vous servez très froid avec des tranches de pain bis.

SUZANNE ET HENRIETTE.


# Un des ÉVÉNEMENTS de la SAISON DE PARIS

Au **ROND-POINT des CHAMPS-ELYSEES**, « **FERLITHE** », le modéliste de la cuisine, a ouvert récemment un **CENTRE de DOCUMENTATION** où tout est prévu pour présenter agréablement et utilement, les ensembles de cuisine étudiés pour vous. De la kitchenette à l'importante installation, vous trouverez :

**LA CUISINE SUR MESURE - LA CUISINE DE VOS REVES**

Que vos projets concernent le studio du jeune ménage, la chaumière, la demeure familiale, le château ou le luxueux appartement parisien, il y a une solution « **FERLITHE** » pour votre problème.

**CENTRE DE DOCUMENTATION**
8, avenue Franklin-Roosevelt - BAL. 77-96 et 97
**USINE A BAGNOLET**
35, avenue de la République - AVR. 02-65 et 29-16
FOIRE DE PARIS - Terrasse R - Quartier 112 - Stand n° 11

(Rapho.)

**Entracte : l'heure du déjeuner.**
*« En fin de mois, nous allons plutôt chez les parents... »*

de ménage 4 heures par jour (quelquefois 3 heures seulement en fin de mois) ; elle nous prépare notre dîner. **En rentrant, Luce n'a plus qu'à allumer le gaz... et moi à jouer les pachas: Luce me sert mon dîner au lit. Nous avons exactement les mêmes goûts alimentaires : grillades, légumes verts, fruits. Toute la lessive est faite à la maison; nous avons une petite machine à laver. Il faut l'amortir, bien sûr, mais finalement la solution blanchisseur était bien plus onéreuse : mes chemises ne résistaient pas plus de deux mois...**

## Les parents

« Vos parents vous aident-ils ? Avez-vous recours a eux pour boucler les fins de mois ? »

Bernard. — **Ma belle-mère est notre providence, elle fait le tour de Paris pour venir faire la lessive chez nous, elle est toujours là quand nous avons besoin d'elle.**

Michèle. — **Non, nous sommes un peu sauvages et totalement indépendants. Nous nous entendons parfaitement avec nos parents, mais nous ne leur avons jamais rien demandé et nous les voyons assez rarement.**

Sylvie. — **Oui : ils nous aident. Maman nous a donné une certaine somme d'argent pour nous installer ; quant à ma belle-mère, elle nous a** offert tous nos meubles de cuisine par éléments, un séchoir à linge...

Jean-Claude. — Oh ! oui. Nous **usons largement de la générosité de mes parents, dès que la moindre faille se dessine dans notre budget, nous courons déjeuner chez papa-maman.** Nous sommes conscients de notre chance, croyez-moi.

## Les investissements

« Tout de suite après votre mariage, quels ont été vos premiers investissements ? »

Bernard et Nicole. — Un réchaud à gaz, une table de cuisine, un lit pour nous, un lit pour le bébé, un réfrigérateur à crédit. Il nous manque encore beaucoup de choses, mais tout est si cher. Quand nous avons emménagé, par exemple, j'ai été acheter les produits d'entretien de toute première nécessité (serpillière, éponge, eau de Javel, savon, bassine, etc.). Eh bien, un billet de 10.000 francs (100 NF) a été juste suffisant.

Alain et Michèle. — Une 2 CV.

John et Sylvie. — **Une cuisinière à** gaz (John aurait préféré un réfrigérateur), une table de cuisine ronde à deux abattants, les papiers peints, la vitrification des parquets, un mixer, 11 mètres de plastique pour confectionner la penderie...

Jean-Claude et Luce. — **Tout le** confort dans notre petit appartement, **mais nous avons fait exécuter les travaux par des artisans : ils ont mis deux mois au lieu de trois semaines, mais cela nous a coûté à peu près 50 % moins cher.**

« Si une somme d'argent inespérée vous tombait du ciel, a quoi l'emploieriez-vous ? »

Bernard et Nicole. — A l'achat d'une voiture.

Alain et Michèle. — Si nous n'avions pas de voiture... à l'achat d'une voiture.

John et Sylvie. — A l'achat d'une voiture pour partir en week-end.

Jean-Claude et Luce. — **A échanger notre deux pièces contre un appartement plus vaste.**

## Les loisirs

«A quoi occupez-vous vos loisirs ? Faites-vous des courses ensemble ? »

Bernard. — **Oui, nous faisons toujours nos courses ensemble — mais je n'aime pas sortir, je suis affreusement « pantouflard » ; le samedi et le dimanche j'aime rester dans un fauteuil lire, écouter des disques — je me suis offert un électrophone pour mon dernier Noël. Nicole, elle, n'aime pas la musique... elle n'a rien dit... elle est gentille.**

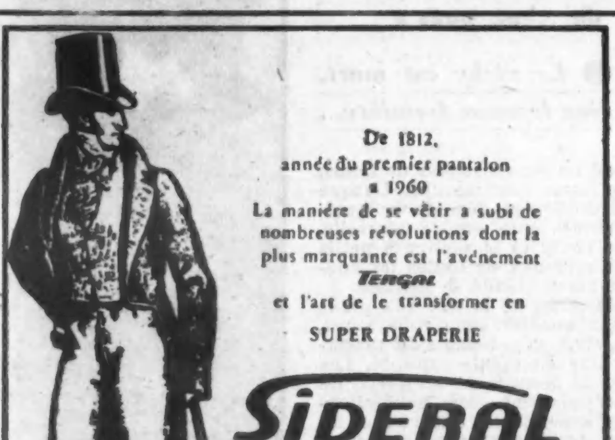
**Nous recevons un copain de temps en temps, nous avons horreur tous les deux des surprise-parties et des réunions bruyantes... nous ne prenons pas de vacances.**

Michèle. — **Nous nous levons trop tôt pour nous coucher tard. Nous sortons et recevons donc fort peu. Mais** nous avons un vice : le cinéma ; nous y allons trois ou quatre fois par semaine dès que nous avons deux heures devant nous. Notre but : « économiser » deux jours de temps en temps pour fuir vers la campagne, vers le soleil... Nous faisons rarement des courses.

Sylvie. — **John exige un droit de regard sur tous mes achats vestimentaires ; la réciproque n'est pas vraie. Nos distractions : pour l'instant, nous en avons peu, notre installation prend tous nos loisirs. Après ? Un peu de cinéma, un peu de musique quand nous aurons un tourne-disque, un peu de campagne si nous avions une voiture. Nous avons également l'intention de recevoir quelques amis... plus tard.**

Jean-Claude. — **Nous aimons bien « lécher » les vitrines, ensemble, mais nous ne nous faisons jamais de cadeaux vestimentaires. Luce est une intoxiquée des magasins à succursales**

→



ELEGANCE... ABORDABLE.
Le chemisier blanc « minicare » : 23,01 NF.
La jupe plissée en tergal imprimé : 45 NF.
*(Communiqué.)*

JACQUES FATH
parfums
rouge à lèvres
vernis
pour les ongles

Plus de cheveux gras
AVEC LE TRAITEMENT COMBINE OZONE-PHYTOSTIMULINES
*Jean et Françoise RYF reçoivent et conseillent, dans l'ambiance sympathique de leurs salons, toutes les femmes obsédées par une chevelure huileuse dont l'aspect négligé suffit à déparer l'élégance la plus raffinée*
Contre la séborrhée, un seul traitement, celui de :
**Jean et Françoise RYF**
16, rue Daunou - OPE. 20-73 et 58-09

La plus riche Collection de Paris
**MERCEY**
*spécialiste*
**PEAU et CUIR**
HOMME-FEMME
50, av. Victor-Hugo - Paris 16e
KLE. 70-18

(Dambier.)

1. SATIN FERMIÈRE ET ROBES DES CHAMPS. *Utilisé depuis cent ans...*

multiples. Elle y découvre toujours des merveilles !

Une distraction prime pour nous toutes les autres : le cinéma ; nous n'avons pratiquement pas le temps de lire.

## Les enfants

« AVEZ-VOUS ENVIE D'AVOIR DES ENFANTS ? »

BERNARD ET NICOLE. — Le deuxième va naître bientôt.

ALAIN ET MICHÈLE. — Non, nous n'en voulons ni l'un ni l'autre. Nous pensons que vieillir est la pire des choses, nous ne voulons pas infliger cette dégradation à un enfant que nous mettrions au monde.

JOHN ET SYLVIE. — Oui, mais nous ne sommes absolument pas pressés. Nous en reparlerons dans quatre ou cinq ans.

JEAN-CLAUDE ET LUCE. — Nous avons sagement attendu d'être en mesure d'assurer le bien-être matériel d'un enfant avant de projeter de le concevoir... le moment ne tardera plus.

Enfin, Madame Express a posé *la* question de confiance aux quatre couples : « Etes-vous heureux ? »

Bernard, Nicole, Alain, Michèle, John, Sylvie, Jean-Claude et Luce ont répondu oui sans presque hésiter.

# MODE

## Un tissu « bien de chez nous »

### ● *Le vichy est mort, vive le satin fermière...*

L'ETE est un gros mangeur de tissus, et de tissus bon marché. Chaque année, il dévore et démode en quelques semaines une espèce nouvelle. En 59, le vichy et le zéphyr à petits et grands carreaux de toutes les couleurs ont ainsi inondé le marché.

En trois mois, de la tête aux pieds (chapeau, chemisier, jupe, robe, short, pantalon, etc.), l'épidémie s'est propagée avec une étonnante rapidité. Les fabricants ne pouvaient plus livrer, les stocks s'épuisaient, les confectionneurs s'arrachaient les cheveux, et les boutiques (généralement prudentes) commandaient par douzaines des modèles immédiatement vendus. Un chiffre résume l'ampleur de ce phénomène : il s'est vendu en 1959 10.670 tonnes de tissus à carreaux.

### Un digne successeur

Une fois constaté ce triomphe, les professionnels se sont efforcés de trouver au vichy un digne successeur. Ce nouveau tissu devait être :

GRAND SOLEIL !
Charme, fraîcheur, jeunesse, fantaisie, vous sont proposés dans la Collection plein été de Pierre CLARENCE, 9, rue Saint-Florentin, PARIS.
Présentation chaque jour à 15 h. 15 . Ouvert le samedi toute la journée.

Ci-contre le modèle que nous avons sélectionné pour vous :
BOUVREUIL - Robe en twill de coton imprimé.................... 160 NF
Maillot de bain en même tissu .................................... 80 NF

3. SATIN FERMIÈRE ET JUPE ... *Irrésistible pendant trois* ...

(Dambier.)

2. SATIN FERMIÈRE ET TENUE DE CAMPAGNE.
*...par les Bretonnes et les Alsaciennes.*

● BON MARCHÉ (de 3,95 à 5,95 NF le mètre pour permettre de la confection de grande série et une diffusion importante.

● LAVABLE, qualité absolument indispensable pour des vêtements d'été et de vacances.

● PASSE-PARTOUT, impressions discrètes, que beaucoup de femmes puissent arborer sans que les autres en soient immédiatement dégoûtées.

Dès le mois de juillet dernier, confectionneurs et stylistes sont partis à la recherche de cette perle rare ; deux mois après, leur choix était fixé : tous misaient sur le satin de coton « dégravé » (1) ou satin « fermière ». Il ne leur restait plus qu'à interpréter dans cette matière les modèles vendus l'année précédente en vichy.

A en juger par les premiers résultats enregistrés dans les grands magasins, pendant la dernière vague de chaleur, l'opération satin « fermière » est réussie. Toutes les femmes auront cet été une pièce au moins de leur garde-robe dans ces cotonnades à fond bleu ou noir.

## Depuis un siècle

La plus grosse fabrique française, les tissages Marignan, a d'ores et déjà épuisé tous ses stocks et n'enregistre des commandes que pour le mois d'octobre. Malgré de tels délais, les ordres se ralentissent mais ne s'arrêtent pas. En effet, même si le vent de la mode tourne en 1961 (et il tournera), le satin dégravé reste un grand classique pour les blouses-tabliers. Depuis un siècle, presque toutes les campagnardes, spécialement les Alsaciennes et les Bretonnes, utilisent le dégravé, solide et peu salissant, pour leurs sarraus. Cela explique en grande partie le prix raisonnable de cette étoffe (de 4 à 6 NF le mètre au détail), les procédés d'impression et le matériel de tissage étant depuis longtemps amortis.

Une seule petite déception pour celles qui se laisseront tenter : le satin « fermière » perd inévitablement son apprêt brillant après plusieurs lavages (parfois même dès le premier). En revanche, il ne déteint absolument pas (nous avons fait l'essai en lavant un morceau de dégravé bordé de broderie anglaise blanche — comme en comportent beaucoup de modèles proposés cette année — la broderie est restée parfaitement nette).

Une précaution : choisir une taille confortable. Comme tous les tissus ordinaires de coton, le satin fermière rétrécit légèrement au lavage.

(1) Par opposition aux cotonnades imprimées, sur lesquelles sont surajoutées des taches de couleur, les dégravés sont des tissus unis et foncés dont le dessin est obtenu en décolorant à l'acide à travers des pochoirs.

## Vu à Paris

Voici, sélectionnés à Paris, une série de modèles traités dans cette matière, et qui nous ont semblé particulièrement réussis.

### Les robes

● 42 NF : décolleté bateau, mancherons très courts, jupe large. Bande de même tissu soulignant le devant, bordée de chaque côté d'un volant de broderie anglaise. Ouverture pressionnée sous le bras. (Iris, 35, avenue du Général-Leclerc.)

● 69 NF : fourreau droit sans manches, décolleté ras du cou. Impression rouge et verte sur fond noir. Tablier froncé en même tissu doublé de rouge se nouant autour de la taille mais restant ouvert devant. (Galeries Lafayette.)

● 125 NF : décolleté bateau, sans manches, jupe large. La bande de boutonnage est soulignée d'un gros-grain bleu-vert et noir rappelant les tons de l'impression. (Lorène, 66, avenue Victor-Hugo. Voir photo n° 1.)

● 159 NF : décolleté bateau, manches au coude, jupe très large et très juponnée. Large broderie anglaise volantée bordant le décolleté et les manches et formant bande tout le long du devant. Petits nœuds de velours bleu marine. (Madame Express, trouvant qu'il y en avait trop, en a supprimé la plupart pour la photo.) (Elda, 48, chaussée d'Antin. Voir photo n° 1.)

### Les jupes

● 18 NF : légèrement froncée sur une bande de taille étroite de même tissu. (Au Louvre, voir photo n° 3.) Ce modèle est porté avec une blouse de coton blanc, plastron et manches bordés de broderie anglaise : 35 NF. (Galerie Lafayette,. boutique 20 ans.)

● 45 NF : très juponnée, montée sur une large bande de taille soulignée de deux rubans de velours. (Galeries Lafayette.)

### Les blouses et les pantalons

● 11,90 NF : petite camisette sans manches, décolleté ras du cou, boutonnée devant, se portant par-dessus le short ou le pantalon. (Boutique Vachon, au Printemps.)

● 19,90 NF : chemisier classique à manches longues. Le pantalon assorti : 22,90 NF. (Au Louvre, voir photo n° 2.)

→

Monique Sallebert
vous attend chez
**LORÈNE**
66, AV. VICTOR-HUGO PAS.43-33
Collection d'Eté

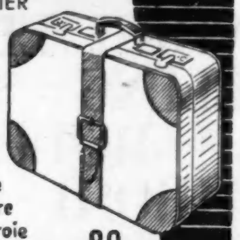


**PIERRES DE BOHÊME**

**Bijoux JABLONEX**
AU PAVILLON DE LA TCHÉCOSLOVAQUIE
FOIRE DE PARIS
PALAIS DES NATIONS



*Mérival*
MAROQUINIER BAGAGISTE



*De la toile comme vous aimez... mais lavable !*
Doublure moire
Poche intérieure
Coins et courroie
De 45 à 75cm - La 60 cm: 80 NF
30, rue La Boétie - Métro Miromesnil



**Mesdames, Messieurs, le printemps est là...**
Utilisez vos vêtements démodés
**SILHOUETTE-RETOUCHES**
49, rue de la Victoire - TRI. 14-82
**LES RAJUSTERA**
**LES MODERNISERA**

Miami, un nouveau modèle OYO (licence américaine Breathinbra). Fabriqué dans un tissu aéré exclusif, importé des U.S.A. Miami d'OYO est entièrement extensible : il assure à la fois un maintien parfait et une entière liberté des mouvements. Meilleurs spécialistes et grands magasins.


→

● 55 NF : chemisier plus élégant utilisant la lisière du tissu pour former un galon bordant le boutonnage. (Boutique Vachon, au Printemps.)

### Les accessoires

● Chapeaux : Bob classique : 5,50 NF (Galeries Lafayette). Calotte haute, petits bords et ruban de calotte en broderie anglaise : 6,25 NF (Galeries Lafayette, voir photo page I). Charlotte froncée : 12 NF (Au Printemps, voir photo n° 1, p. IV).

● Sacoche avec pochette extérieure en même matière formant porte-monnaie : 49,90 NF (au Printemps, voir photo 3, p. IV). La ceinture assortie : 9,95 NF. Maillots de bain : deux pièces avec soutien-gorge balconnet : 25 NF ; le même garni de broderie anglaise : 35 NF. Maillot de bain une pièce : 60 NF (Galeries Lafayette).

## SANTÉ

### Le rhume des foins

● ***Grâce à ces nouveaux traitements, trois chances sur quatre de guérir.***

ETERNUEMENTS, nez qui coule ou nez bouché : tout le monde reconnaît là les caractéristiques du rhume de cerveau ou coryza infectieux à sa phase aiguë. Quand ces symptômes s'installent de façon permanente chez un individu, le rhume passe à l'état chronique et change de nom. Il devient, pour les médecins, le coryza spasmodique, dont la forme la plus connue est le *rhume des foins.*

Il y a seulement une quinzaine d'années, cette affection, le plus souvent saisonnière, qui transforme ses victimes en pompes reniflantes ou fontaines larmoyantes était hautement démoralisante. Il n'existait aucune thérapeutique valable contre le rhume des foins. A l'heure actuelle, on guérit 50 % des corysas spasmodiques. On tient en laisse ou on améliore 25 % des cas. Les 25 % d'échecs se situent dans la catégorie particulière de coryzas spasmodiques dus à des perturbations profondes du système neuro-végétatif dont le mécanisme est très difficile à préciser et le traitement, de ce fait, aléatoire.

### Pollen, plumes et poussières

Quelle est l'origine du coryza spasmodique ? Le nom même de sa forme la plus connue : « le rhume des foins », montre qu'il s'agit d'un phénomène allergique. La muqueuse nasale réagit, généralement avec violence, à une allergie (en l'occurrence le foin coupé), c'est-à-dire à une substance à laquelle l'organisme s'est « sensibilisé », par les manifestations que nous citions plus haut : écoulements, éternuements, gonflement et obstruction. Le foin n'est pas le seul responsable du coryza spasmodique. Les allergènes les plus fréquemment incriminés sont : le pollen des arbres et des fleurs, les plumes des matelas et oreillers, les poussières domestiques.

Quand l'allergène est connu, on procède à des *cures de désensibilisation* qui amènent la guérison totale dans la plupart des cas. Les cures consistent, schématiquement, à réhabituer progressivement l'organisme à la substance à laquelle il est intolérant, par des injections — au rythme de deux par semaine — de dilutions progressivement croissantes de l'allergène : poussière, plume, pollen ou autre.

### Tenir en laisse

Quand on ne peut pas supprimer radicalement la cause du mal faute

Le Sprat.
*Pour s'amuser.*

d'avoir réussi à déterminer la substance déclenchante, on a recours à des moyens thérapeutiques pour juguler ses manifestations. Les deux grands remèdes du coryza spasmodique, tous deux d'avènement relativement récent, sont les *antihistaminiques de synthèse et les corticoïdes.*

Les antihistaminiques sont des médicaments capables de bloquer la libération d'histamine, « poison » responsable des réactions allergiques au niveau des tissus. On a, tout dernièrement, réussi à mettre au point des antihistaminiques qui demeurent actifs en ayant perdu leurs effets secondaires déplaisants, notamment l'invincible somnolence qu'engendrent ces remèdes.

Les corticoïdes, dérivés de la cortisone synthétique destinés à apaiser les inflammations et à dégonfler les muqueuses, ont bénéficié récemment d'énormes progrès. Les derniers venus, actifs à doses minimes, sont pratiquement dépourvus de toxicité. On a renoncé aux applications locales de pommades à base de cortisone ou d'antihistaminiques qui ont donné des résultats décevants.

En conjuguant harmonieusement les antihistaminiques et les corticoïdes, on arrive, chez de nombreux malades dont les accès de coryza sont saisonniers, à tenir le mal en laisse, c'est-à-dire à empêcher ses manifestations pendant la période dangereuse, celle de la pollénisation par exemple.

### Prévenir les complications

Les symptômes du coryza spasmodique sont si déplaisants que ses victimes font généralement appel au spécialiste pour les débarrasser de ce qui est, pour certains, une véritable infirmité. Il le faut, *un « rhume des foins » négligé peut entraîner des complications sérieuses.*

En effet, sur une muqueuse nasale irritée peuvent s'installer, à la longue, des lésions chroniques (les polypes en sont une variété fréquente). Mais surtout la muqueuse irritée est un terrain de choix pour les proliférations microbiennes. Or la muqueuse nasale n'est pas isolée. Un tissu de même constitution tapisse la totalité des voies respiratoires et s'étend jusqu'aux plus fines ramifications des bronches. Un rhume des foins peut donc dégénérer en nusite, bronchite, trachéite, crise d'asthme, etc.

Mais le maniement des médicaments allergiques est délicat. Les doses doivent être établies par un médecin pour être à la fois inoffensives et efficaces. Cela posé, un rhume des foins a trois chances sur quatre de guérir. Quelle victime de cette larmoyante affection ne tenterait, devant cet espoir de s'en débarrasser ?

## BATEAUX

### Marins de plaisance

● ***300 clubs de voile, 15.000 bateaux de vacances : depuis cinq ans les Français n'ont plus peur de jouer avec l'eau.***

LE 14 mai, le 1er Salon nautique de plaisance a ouvert ses portes (1). Pour la première fois, il se tient au printemps, à quelques semaines des vacances, c'est-à-dire au meilleur moment pour faire rêver les amateurs de navigation et de sports nautiques.

Mais le rêve se fait de plus en plus réalité : depuis cinq ans, le « yachting » perd progressivement son caractère de haut luxe. On compte actuellement en France plus de 10.000 petits dériveurs légers (types voiliers de 4 mètres de long), 2.000 petits bateaux de croisière habitables par deux ou trois personnes. Le nombre de hors-bords s'est multiplié par dix entre 1955 et 1960.

### Le « virus marin »

Pourquoi les Français, à l'instar de leurs voisins britanniques, ont-ils contracté le virus marin ? Pour deux raisons principales :

— la France est un des pays les mieux partagés en plans d'eau navigables (5.000 km de côtes, mais aussi de très nombreuses rivières, lacs naturels, lacs de barrages, retenues d'eau). On a fini par s'en apercevoir et il existe par exemple actuellement en France 250 à 300 clubs de voile.

— les entreprises de construction de bateaux de plaisance n'étant pas éparpillées (comme c'est le cas en Angleterre), la construction a pu être entreprise en grande série. Conséquence naturelle : l'abaissement des prix. Depuis que l'on peut trouver un bon voilier pour le prix d'un scooter, rien n'est moins représentatif du yachting français que le port de plaisance de Cannes (5 % maximum du tonnage total de plaisance).

Le bateau étant devenu relativement abordable, les Français lui trouvent maintenant beaucoup d'avantages : ceux qui possèdent une maison au bord de l'eau d'abord (mer ou rivière). Mais aussi ceux qui vont à l'hôtel, car le bateau change du tout au tout la perspective d'un séjour en lieu fixe et, pour l'instant du moins, les voies d'eau sont moins encombrées que les routes, même au mois d'août.

### De la 2 CV à la Cadillac

Avant de devenir navigateur, il reste cependant deux problèmes à résoudre :

— choisir son bateau,
— apprendre à s'en servir.

La gamme de prix et l'échelle des puissances en matière de bateaux sont comparables à ce qui existe pour les automobiles. Voici les meilleurs modèles de grande diffusion actuellement vendus en France et leur prix :

● Voiliers type 4 mètres : ce sont

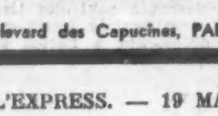
(1) Jusqu'au 29 mai, sur les berges de la Seine, entre le pont de l'Alma et le pont d'Iéna. Entrée : 2 NF.


**FUTURES MAMANS**
chez
***Maman Boutique***
8, rue Chauveau-Lagarde
(place de la Madeleine) - ANJ. 32-58
**Des modèles jeunes et seyants dans des tissus couture**
*
Parking gratuit - Ouvert sans interruption de 10 h. à 19 h. sauf lundi



**WALLIS**
TRICOTS DE LUXE
*Importations italiennes*
67, RUE PIERRE CHARRON
ANGLE CHAMPS-ÉLYSÉES





*Claire Conte*
*présente une collection de très belles Robes imprimées et Manteaux de soie*
17, boulevard des Capucines, PARIS (2e)

les moins chers et très suffisants pour trois à quatre personnes.

— Le « Sprat » : presque un jouet, mais pourtant un vrai bateau. Peut être assemblé par des adolescents. 450 NF. (Marine-Service, péniche, face 16, quai Carnot, Saint-Cloud. VAL-d'Or 05-13. Photo page précédente.)

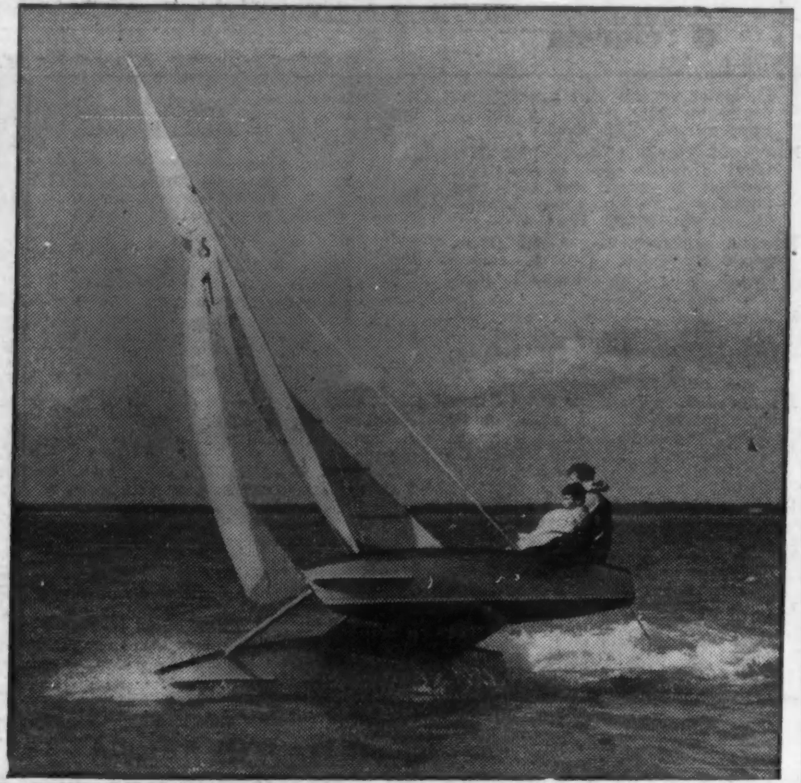
— Le « Vaurien » : surtout bon en rivière et sur les lacs. 1.000 NF environ. Excellent pour débuter (peut se comparer à la 2 CV). (Cydevyv, 12, rue Singer.)

— Le « Mousse » : déjà un petit voilier de compétition. Plutôt pour ceux qui aiment avoir un bateau qui « répond » (comparable à la 4 CV). (Plan libre construit par divers fabricants.) 1.500 NF environ.

— Le « Nordet » : performances très bonnes, même avec le bateau chargé au maximum. Voilure tergal et « acastillage » inox (1). Utilisable en mer grâce à sa coque profilée : 1.850 NF. (Marine-Service.)

● VOILIERS TYPE 5 MÈTRES : nettement plus puissants, ils sont aussi beaucoup plus chers parce que construits en petite série : à partir de 3.000 NF. De plus, il faut être quatre pour les manœuvrer. A noter cependant :

(1) On appelle « acastillage » toutes les partiés métalliques ou autres que la coque et le gréement.



(Archives.)

LE SHEARWATER.
*Pour faire du sport.*

(Archives.)

LE PIRATE.
*Pour habiter.*

— Le « Maraudeur » : petit bateau de camping, équipé de deux couchettes. Utilisable en rivière et en mer. 3.000 NF. (Cydevyv.)

— Le « Catamaran » : deux coques côte à côte réunies par un vaste ponton, pratique pour les bains de soleil. Très rapide (40 km/heure) et sécurité absolue : 3.950 NF environ. (Shearwater III, distribué en France par Marine-Service.) (Photo ci-dessus).

● VOILIERS PETITE CROISIÈRE : ce sont des bateaux habitables pour deux ou trois personnes.

— Le « Corsaire » : lesté, très étanche, sa coque en forme de caisse le rend moins bon pour la mer : 5.500 NF. (Cydevyv.)

— Le « Pirate » : plus perfectionné et plus luxueux. Coque profilée, excellent en mer. Cockpit vaste. Mais cher : 7.000 NF. (Marine-Service.) (Photo ci-contre).

Naturellement, tous ces voiliers peuvent être équipés d'un moteur d'appoint, à partir de 1 CV 1/2 et de 700 à 1.000 NF.

● BATEAUX A MOTEUR : ils sont de deux catégories : ceux qui ont le moteur à l'extérieur (hors-bord) et ceux dont le moteur est à l'intérieur de la coque (inboards).

— *Les inboards :* leur principal avantage est une consommation moindre. Ils sont aussi plus doux et plus silencieux. Mais le moteur n'est pas séparable. A noter, dans cette catégorie, une nouveauté qui vient de sortir au Salon : le « Turbocraft », qui fonctionne par pression d'eau et sans hélice, donc utilisable en très petite profondeur (8 cm) et sans danger pour le ski nautique en particulier.

— *Les hors-bord :* beaucoup moins chers que les précédents, ils sont vendus actuellement dans la proportion de neuf sur dix parmi les bateaux à moteur. Ils sont aussi plus faciles à manier et à entretenir grâce au moteur « séparable ».

Pour les hors-bord puissants, une bonne coque vaut de 3.000 à 5.000 NF. Mais voici un aperçu du prix (hors taxes) des moteurs toutes puissances, départ à main :

— 3 CV : puissance minimum pour promenade en rivière. Exemple : le « Crescent », 890 NF.

— 5,5 CV : plus rapide, même utilisation : à partir de 1.720 NF.

— 18 CV : peut déjà accomplir des performances et très utilisable en mer : à partir de 2.900 NF.

— 25 CV : permet le ski nautique : 3.030 NF environ.

Parmi les constructeurs, voici les plus importants :

— Moteurs « inboards » : Runabout Service (M. Delettrez), 44, boulevard National, La Garenne-Colombes, CHA. 89-87 (fabrique aussi des hors-bord).

— Despujol, 67-72, boulevard Vital-Bouhot, Neuilly, MAI. 32-79.

— Arcoa, 9, quai National, à Puteaux, et 125, boulevard de la Plage, à Arcachon (spécialité de vedettes habitables).

— Moteurs hors-bord :

● A coque plastique : Rocca, 80, rue C.-Coquelin, Vitry-sur-Seine, ITA. 71-60.

— S.T.E.M. Marine, 18, rue Drouot, PRO. 51-16.

— Stratimo-Gonzague Olivier, 71, rue de Tourcoing, Roubaix.

— Polydro et Veric, distribués par Marine-Service (doubles-coques rigoureusement insubmersibles).

● A coque de contre-plaqué : Stratimo-Gonzague Olivier, 71, rue de Tourcoing, à Roubaix.

— Hall Nautique, 108, boulevard du Midi, Cannes-La Bocca (A.-M.).

— Matonnat, à Arcachon.

— Kirié, rue de la Forêt, Les Sables-d'Olonne.

## Un apprentissage

Bien que la voile ne soit pas un sport aussi dangereux et difficile qu'on le pense en général, on ne peut pas s'embarquer sur un voilier sans avoir fait un apprentissage minimum avec un moniteur. Les grandes associations sont, en France :

— L'Union Nautique Française, 2, rue Lacuée : quatre centres en province et un à Créteil.

— Centre des Glénans : ponton des Glénans, quai Louis-Blériot, à Paris.

— Touring Club de France, 65, avenue de la Grande-Armée.

— Marine-Service, péniche face au 16, quai Carnot, à Saint-Cloud : groupés sur place (et sur un plan d'eau) un centre d'achat pour les bateaux à voile et à moteur, tous les accessoires, et une école de voile (forfait de 50 NF pour six heures de leçon ou 10 NF de l'heure).

JOE
Chausseur spécialiste enfants et juniors
modèles fantaisie-médical-fantaisie
petite orthopédie
FROMENT 38 RUE DE ROCHECHOUART
102 Fg ST DENIS GARE DE L'EST
BESSY 7 RUE VAVIN
CONSULTATIONS SUR RENDEZ-VOUS AVEC ORTHOPÉDISTE élève d'Osterman AGRÉÉ S.S. ODÉ 33-15
modèles exclusifs

OLÉOTHÉRAPIE
- Traitement naturel à base d'HUILES ESSENTIELLES
- Amaigrissement par SLIMPAC
- Massages médicaux
*Institut de beauté*
MADELEINE BAR
9, rue Richepanse — ANJou 94-20

COMMUNIQUÉ
**Une conclusion sensationnelle à propos de la carie dentaire chez les enfants**

AUX U.S.A., une expérience médicale a montré qu'il existe un moyen très simple de combattre la carie des enfants en introduisant 1 mg de fluor dans l'eau de boisson.

Deux villes utilisant la même eau potable ont distribué cette eau, l'une à l'état pur, l'autre en lui ajoutant la dose convenable de fluor : dans la ville à l'eau fluorée, les cas de carie dentaire étaient réduits de 58 %.

Il est donc facile de protéger les enfants contre la carie en leur faisant boire l'eau de BADOIT qui contient, à l'état naturel, la dose idéale de fluor.

Courez vite...
essayer vos jupes
Jean's Cow-Boy à 22 NF
Coloris sensationnels !...
NADINE BERGER
28, rue du Four
52, rue de Sèvres
PARIS

E. Oxeda
recherche beaux bijoux
anciens et modernes
et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-1er
OPERA : 65-60 - RICHELIEU : 81-80

BENNO
Maître artisan fourreur - Modéliste diplômé
78, r. du Ranelagh, PARIS (16e). JAS. 00-77
Arrivages directs de visons
Toutes nuances
MODÈLES EXCLUSIFS
Prix d'été
Garde en frigorifique - Nettoyage Transformations

POLOS ET CHEMISES 1960
EN JERSEY DE
tergal laine
ERAM

# A voir, à écouter, à savoir

## cinéma

NOUVEAU

**La Dolce Vita** : le nouveau Fellini, chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument. (*Marignan*, ELY. 92-82.)

**La Grande Guerre** : celle de 1914. Décevant pour un Lion d'Or de Venise, mais l'œil et la main d'un vrai metteur en scène : Mario Monicelli. (*Balzac*, ELY. 52-70.)

**Le Pont** : l'atroce histoire de sept adolescents allemands en 1945. De terribles images contre la guerre. (*Studio Etoile*. ETO. 19-93.)

**On n'enterre pas le dimanche** : Prix Louis Delluc. Un ton personnel, mais de grands défauts. (*Vendôme*, OPE. 97-52, *Studio-Publicis*, BAL. 76-23.)

**Pather Panchali** : deux enfants pauvres dans un village bengali. Des images et une musique d'une exceptionnelle beauté. (*Cinéma Caumartin*, OPE. 81-50.)

**A bout de souffle** : le romantisme désespéré de l'époque traité par un jeune metteur en scène. A conseiller aux amateurs de cinéma. A déconseiller aux amateurs d'histoires toniques et de belle jeunesse. (*Raimu*, ELY. 38-91, *Plaza*, OPE. 74-55.)

RECENT

**Etoiles** : l'amour impossible d'une Juive grecque et d'un sous-officier allemand, un des plus beaux films venus de l'Est depuis la guerre. (*Agriculteurs*. TRI. 96-48.)

**Normandie-Niémen** : l'épopée des aviateurs français qui combattirent pendant la guerre aux côtés des Soviétiques. Tonique. (*Royal-Haussmann (Club)* PRO. 47-55.)

**Fenêtre sur cour** : ... et sur crime. Signé Hitchcock. Avec le couple Grace Kelly-James Stewart. (*Celtic*, ODE. 47-62.)

**Monsieur Ripois** : dans Londres décrite par René Clément, Gérard Philipe séducteur désinvolte et désargenté. (*Quartier latin*, DAN. 84-65, *Club*, PRO. 81-47).

**Moi, un noir, Les Mistons** *et* **Le Chant du Styrène** : un moyen métrage de Jean Rouch ; deux courts métrages de François Truffaut et Alain Resnais. (*Studio Bertrand*, SUF. 64-66.)

**Le Quarante et unième** : entre une femme-soldat et un Russe blanc prisonnier, un amour raconté par un jeune réalisateur soviétique. (*Cinéma des Champs-Elysées*, WAG. 24-50.)

**Certains l'aiment chaud** : une éblouissante comédie à la mode 1925. Autour de Marilyn Monroe, Jack Lemmon et Tony Curtis travestis. (*Studio Raspail 216, DAN.* 38-98).

Et trois Bergman :

**Une leçon d'amour** : une comédie tendre et désabusée. (*Studio Ursulines*, ODE. 39-19.)

**L'attente des femmes** : pourquoi des hommes ? (*Studio 28*, MON. 36-07.)

**Monika** : un été avec Harriett Anderson (*Saint-Lambert*, LEC. 91-68.)

ANCIEN

**Citizen Kane** : en version intégrale, le chef-d'œuvre d'Orson Welles (1941), qui a bouleversé le cinéma. (*Bonaparte*, DAN. 12-12.)

**Le Diable au corps** : Gérard Philipe et Micheline Presle dans l'une des meilleures réussites du trio Autant-Lara, Aurenche et Bost, d'après le roman de Radiguet. (*Danton*, DAN. 08-18, *Murat*, AUT. 24-82.)

**Hamlet** : Shakespeare interprété et mis en scène par Laurence Olivier. (*Studio Elysées*. ODE. 89-22.)

**Tonnerre sur le Mexique** : un montage des plans tournés au Mexique par Eisenstein. Ne pas confondre avec *Time in the Sun*. (*Studio Parnasse*, DAN. 58-00).

**Remorques** : le couple Gabin-Morgan dans un drame de la mer mis en scène par Jean Grémillon. (*Royal-Haussmann (Studio)*, PRO. 47-55.)

**Scarface** : Paul Muni en Al Capone dans le plus célèbre des films de gangsters. (*Ranelagh*, AUT. 64-44.)

## théâtre

**Le Jeu de l'Amour et du Hasard** : l'éternelle jeunesse de Marivaux. Un spectacle frais comme un jeu, tendre comme l'amour. (*Athénée.*)

**La Mort d'Agrippine** : une tragédie de Cyrano de Bergerac. Une exhumation pleinement justifiée. (*Studio des Champs-Elysées.*)

**Les Ames mortes** : l'admirable roman de Gogol, adapté par Adamov et monté par Planchon. (*Théâtre de France.*)

**Chateau en Suède** : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre, une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier.*)

**Les Trois Sœurs** : le chef-d'œuvre de Tchékov, admirablement servi par Sacha Pitoëff. (*Alliance Française.*)

**Les Séquestrés d'Altona** : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance.*)

**Becket ou l'honneur de Dieu** : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty.*)

**L'Effet Glapion** : la meilleure pièce d'Audiberti depuis « Le Mal court ». (*La Bruyère.*)

**Blaise** : un divertissement à la Feydeau, avec Marie-José Nat, la joie de la soirée. (*Nouveautés.*)

**Gog et Magog** : François Périer ou le triomphe de la sympathie. (*Michodière.*)

## télévision

**Jeudi 19 mai a 21 h. 35** : « Reflets de Cannes », l'actualité du XIII[e] festival international du film ; une émission de François Chalais.

**Vendredi 20 mai a 20 h. 35** : « Scarface », le célèbre film de Howard Hawks.

**Samedi 21 mai a 22 h. 10** : « Le cousin de Rose », un inédit de Jules Renard.

**Dimanche 22 mai a 20 h. 50** : « Pattes blanches », un film de Jean Grémillon.

**Lundi 23 mai a 22 h. 10** : « Partie de campagne » ou une demi-heure avec Charles Aznavour.

**Mardi 24 mai a 20 h. 35** : « Les joueurs » de Gogol dans la traduction d'André Barsacq, réalisation de Marcel Bluwal, avec Alfred Adam, Jean-Pierre Marielle, Michel Piccoli, Claude Rich, Jean Brochard, etc.

**Mardi 24 mai a 22 h. 15** : « Les grands interprètes », une émission de Bernard Gavoty.

## expositions

**Van Gogh** : à ne manquer à aucun prix. Fermeture le 30 mai. (*Musée Jacquemart-André*, 158, boulevard Haussmann).

**Penalba** : sauvage élégance des formes sculptées. (*Claude Bernard*, 5, rue des Beaux-Arts.)

**Isabelle Waldberg** : élégance du plâtre déployé dans l'espace. (*Galerie du Dragon*, 19, rue du Dragon.)

**Gilioli** : la perfection des formes et ses drames. (*Craven*, 3, rue des Beaux-Arts.)

**Domec** : les secrets retrouvés de la grande tradition. (*Galerie Furstenberg*, 4, rue Furstenberg.)

**Salon de mai** : avec, en vedette, 3 voitures compressées de César. (*Musée d'Art Moderne*, 11, avenue du Président-Wilson.)

**Janson** : actualité du néoromantisme. (*Galerie Saint-Augustin*, 122, boulevard Haussmann.)

**Art indien** : vue d'ensemble admirablement présentée. (*Musée du Petit-Palais*).

**Milhaud** : une leçon d'aquarelle. (*Galerie de l'Institut*, rue de Seine.)

(Pour l'itinéraire détaillé de ces expositions, voir page 46 la chronique de Jean-François Chabrun.)

**Poussin** : les Français découvrent leur plus grand peintre d'avant le XIX[e] (*Musée du Louvre, entrée porte Denon.*)

**Cézanne** : une collection exceptionnelle de ses aquarelles et quelques tableaux. (*Bernheim*, 83, faubourg Saint-Honoré.)

**Bonnard et son temps** : la bonne époque. (*Marcel Guiot*, 7, rue La Boétie.)

**Art soviétique** : une erreur de date. Le salon officiel de 1906 en 1960. (*Musée d'Art Moderne*, 11, avenue du Président-Wilson.)

**Andel** : courageux retour à l'art figuratif mais intelligent. Un animalier de grande classe. (*A.G.*, 32, rue de l'Université.)

**Appel** : le « fauve » par excellence de l'art abstrait. (*Rive Droite*, 23, Fg Saint-Honoré.)

**Nicole Bregué** : un peintre très doué qui se cherche et se trouvera (caves du 8, de la rue du Pré-aux-Clercs).

**Dobashi** : une vigueur et une souplesse d'expression peu communes. (*Fricker*, 177, boulevard Haussmann.)

**Duque** : du « néant qui néante » et nous émeut pourtant. (*Breteau*, 70, rue Bonaparte.)

**Guitet** : un graphisme rigoureux, rugueux et subtil. (*Arnaud*, 34, rue du Four.)

**Goerg** : le peintre du malaise et du bonheur. (*Bellier*, 32, avenue Pierre-I[er]-de-Serbie.)

**Herbin** : importante rétrospective de l'œuvre d'un grand-prêtre de l'art « abstrait froid ». (*Denise René*, 124, rue La-Boétie).

**Lepatre** : un excellent exemple du caractère destructeur et créateur à la fois de l'expérience artistique. (*Goldschmidt*, 171, boulevard Haussmann.)

**Nonda** : hommage insolite à Villon (sous l'arche du Pont-Neuf, rive gauche, côté de la statue d'Henri IV)

**Ossorio** : baroque informel. (*Stadler*, 51, rue de Seine.)

**Marcel Pouget** : une franchise brutale mais efficace. (*Ariel*, 1, avenue de Messine.)

**Cornelius Postma** et **Peter Van Leer** : deux très bons Flamands de Paris. (*Galerie Vendôme*, 12, rue de la Paix.)

**Soulages** : les barreaux de nos prisons vus du côté de la liberté. (*Galerie de France*, 3, rue du Fbg-Saint-Honoré.)

**Deux grandes animatrices des arts** : Jeanne Bucher et Colette Allendy se voient consacrer d'importantes expositions constituées d'œuvres de leurs « poulains », l'une : 53, rue de Seine, l'autre : 67, rue de l'Assomption.


Ce supplément pratique a été réalisé par :

Christiane Collange

avec la collaboration de :

Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Anouk Lautier, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8[e]). ELY. 88-61.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)


## occasions

**Je propose**

- **Voiturette** mutilé marque Poirier. Modèle F 2 à volant, 2 vitesses, 2 freins, éclairage, porte-bagages. Peu roulé. Possibilité adapter moteur. Valeur 600 N.F. cédée 300 N.F. Téléph. ELY. 70-03 l'après-midi.
- **Commode** anglaise et différents mobiliers, cause départ. MOL. 31-14.
- **Bibliothèque** Oscar chêne clair 9 éléments, table bureau palissandre dessus verre, à céder 50 % cours. Tél. de 19 h. à 20 h. LAB. 62-07.
- **Bateau** « **Mousse** » complet avec remorque. DAU. 08-62.
- **Lot** 9 partitions piano, chant d'opéra, recueils mélodies Schubert, Schumann, Fauré, Mozart, Beethoven. Tél. WAG. 59-08 de 9 h. à 11 h. et de 14 à 17 h.
- **Petit salon** Napoléon III, bahut, secrétaire, table à jeux, lustre, etc. Voir de 17 à 19 h. Mme Cassayre, 228, rue Lecourbe (XV[e]).
- **Classeur** plaques adresses. Rigaud, BAL. 19-68.
- **Paillard** H 16. Etat neuf. ODE. 90-92.


GALERIE 135 - B
136 bis, boulevard du Montparnasse - PARIS (6[e])
SAUVEGRAIN PEINTURES GOUACHES
17 au 31 mai, de 14 h. 30 à 20 h.

GALERIE 93
93, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (8[e])
ALGUÉRO
Du 6 au 21 mai

GALERIE DENISE RENE
124, rue La Boétie
HERBIN
ŒUVRES RECENTES

GALERIE SAINT-GERMAIN
202, boulevard Saint-Germain - LIT. 01-87
PETER KNAPP
18 mai - 18 juin

SAINT-PLACIDE, 41, r. St-Placide
KEROUEDAN Vernissage 20 mai
« A la cave » GASTON ROSSI Jusq. 4 juin

GALERIE MAEGHT
KANDINSKY
Epoque du Bauhaus (I)

VILLAND et GALANIS
ESTÈVE
DESSINS
127, boulevard Haussmann

PEINTRES DU XX[e] SIECLE
162, boulevard Haussmann - WAG. 25-69
E. FER
VALTAT - NESSI - SIGNAC - CROSS
SEYSSAUD - LUCE
Jusqu'au 30 mai

SYNTHESE
66, boulevard Raspail - LIT. 47-32
Hélène de BEAUVOIR
Du 11 au 28 mai

GALERIE BRUNO BASSANO
9, rue Grégoire-de-Tours
SILVIO LOFFREDO
Présenté par J. F. Revel

GALERIE DI MEO
12, rue des Beaux-Arts - ODE. 10-96
Roger DUDANT
Du 18 mai au 18 juin

Galerie du PONT-ROYAL
EUGÈNE DECKERS
PEINTURES : MURS ET PORTES COCHERES DE PARIS
40, rue du Bac - 17 mai-5 juin

Galerie LOUISE LEIRIS
A. BEAUDIN
autour de « SYLVIE » de G. de Nerval
Lithographies et Peintures
20 mai - 11 juin

GALERIE DINA VIERNY
36, rue Jacob - PARIS (6[e]) - LITtré 23-18
ANDRE BAUCHANT
« FLEURS »

MUSEE NATIONAL D'ART MODERNE
13, avenue du Président-Wilson
LA PEINTURE RUSSE ET SOVIETIQUE
MAI-JUIN 1960
Tous les jours de 10 à 17 heures sauf mardi

Galerie DURAND-RUEL
CORBELLINI
« PAIX SUR LA TERRE »
Jusqu'au 2 juin
37, avenue de Friedland (8[e]) - ELY. 06-74

XX[e] SIECLE
ISTRATI
14, rue des Canettes

GALERIE A. G.
32, rue de l'Université - PARIS - BAB. 02-21
ANDEL
Du 17 mai au 8 juin

Galerie FURSTENBERG
CLAUDE DOMEC
4, rue Furstenberg - 10-31 mai

Galerie ARIEL, 1, av. de Messine-8[e]
Marcel POUGET
PEINTURES
Jusqu'au 31 mai

Galerie Maurice GAUBE
10, rue Montpensier - RIC. 25-51
Fred JESSUP
Jusqu'au 8 juin

# ÉTUDE

## L'avenir du régime

● *Le professeur Georges Vedel poursuit son analyse du régime gaulliste au moment où il entre dans sa troisième année. Il explique cette semaine ce qui va conditionner son avenir (1).*

LE PRÉSIDENT DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.
*Une institution incomprise.*
(A.P.)

L'IDEE que le Parlement s'était arrogé un rôle excessif dans la vie politique nationale est certainement l'une des inspirations maîtresses de notre Constitution. Mais, malgré les formules employées lors de l'élaboration de la Constitution, on n'a essayé de discerner ni les causes de ce mal ni sa signification exacte. Les auteurs de la Constitution ne se sont pas interrogés sur ce qu'avait d'irremplaçable la fonction parlementaire. Au mieux, ils ont accepté comme un sacrifice à des habitudes irrationnelles l'existence des Chambres, mais, à chaque occasion, se sont efforcés — et par tous les bouts — de réduire ce qu'ils jugeaient mauvais dans le principe.

Aussi toute notre Constitution est-elle orientée vers la réduction de l'influence des Chambres. La restriction du temps des sessions à moins de la moitié de l'année, aggravée par le refus inconstitutionnel du Président de la République de convoquer une session extraordinaire à la demande de la majorité des députés ; la limitation du pouvoir législatif à quelques matières limitativement énumérées et l'interdiction de sortir de cet étroit enclos ; la quasi-souveraineté conférée au pouvoir réglementaire, c'est-à-dire au Gouvernement et surtout à ses bureaux ; l'interdiction des initiatives financières portant non seulement sur les dépenses, ce qui est raisonnable, mais encore sur les diminutions de recettes, ce qui revient à dénier au Parlement le consentement à l'impôt ; les prérogatives gouvernementales dans la procédure législative ; la possibilité de se passer, en fait, de l'assentiment parlementaire pour les autorisations budgétaires ; tout cela fait du Parlement un organe second et une magistrature morale, à peine des Chambres de réflexion.

Certes, tout n'est pas critiquable dans ces dispositions ; mais certaines d'entre elles (par exemple l'interdiction faite au Parlement de légiférer sur les matières réglementaires) sont exorbitantes et, en tout cas, leur cumul est anormal. Il serait un peu long de trier le bon grain de l'ivraie. Notons simplement qu'il est raisonnable que certaines séances soient réservées aux projets gouvernementaux ; il l'est moins que l'ordre du jour gouvernemental ait toujours (sauf une fois par semaine) priorité.

### L'abaissement du Parlement

Il est parfaitement normal que la Constitution ait lié de façon indissoluble le refus d'un texte sur lequel le gouvernement engage son existence et la crise ministérielle et ait rendu ainsi impossible le jeu subtil par lequel, sous la IVe République, l'Assemblée pouvait tout à la fois ne pas renverser officiellement le Cabinet et lui refuser les moyens de sa politique ; tout régime parlementaire repose sur l'option de la majorité entre la fidélité totale au gouvernement et la crise ministérielle, assortie de la possibilité de dissolution. En revanche, l'interdiction aux mêmes députés de présenter une motion de censure plus d'une fois par session ne correspond pas à une conception loyale du jeu parlementaire.

Mais ce sont moins ces moyens mécaniques qui ont servi à l'abaissement du Parlement, encore qu'ils ne soient point négligeables, que la remise du droit de dissolution au Président irresponsable. Dans un régime parlementaire moderne, la dissolution est l'œuvre du gouvernement et elle ouvre dans le pays un débat entre partisans et adversaires du gouvernement, auquel n'est point mêlé le chef de l'État.

Dans le système de 1958, c'est contre le chef de l'Etat que la majorité atteinte par la dissolution devrait faire campagne, ouvrant ainsi une crise de régime. Et certes l'éventualité n'est pas impensable ; c'est celle que la France a vécue en 1877. Mais elle est grave et met en œuvre des risques démesurés.

Ajoutons d'ailleurs qu'on voit mal comment l'Assemblée élue en 1958 s'exposerait à la dissolution. Sa majorité a bénéficié, on le sait, d'une surreprésentation dont les conditions politiques et arithmétiques ne seraient point facilement à nouveau réunies. Son principal élément — l'U.N.R. — n'est pas un parti de régime parlementaire puisqu'elle a pour seul programme réel le soutien inconditionnel de l'action du chef de l'Etat. En s'opposant à celle-ci, elle se priverait non seulement de ses chances électorales mais de son être même. Le décri des institutions parlementaires est tel dans le pays que celui-ci serait tenté de donner systématiquement tort aux députés.

Enfin, les opposants au gouvernement et au régime iraient à la bataille électorale dans les pires conditions. Ils n'ont point élaboré de doctrine de remplacement des institutions nouvelles ; ils en critiquent souvent ce qu'elles ont de juste : la concentration de l'exécutif aux mains d'un homme investi par la confiance nationale ; la lutte contre l'instabilité ministérielle. Qu'ils le veuillent ou non, c'est à une restauration de la IVe République qu'ils paraîtraient aspirer. Or, en soi, la voie serait mauvaise, même si l'on pense que l'on a été injuste envers le régime défunt.

Au contraire, il faut à tout prix éviter que, si un jour le nouveau régime devait être emporté, le balancier traditionnel de notre histoire constitutionnelle ne nous ramène au décevant et inviable pseudo-parlementarisme de la IVe République.

### « Les bonnes lois »

A cet abaissement du Parlement tous les pouvoirs ont œuvré. Le gouvernement, qui aurait pu se prêter à une interprétation souple et ouverte des dispositions constitutionnelles, a défendu, avec entêtement, notamment dans la querelle du règlement, une conception de combat contre les prérogatives parlementaires. Le Conseil constitutionnel a, à peu près sur tous les points dont il a été saisi, retrouvé la tradition des Sénats conservateurs du Premier et du Second Empire en donnant automatiquement raison au gouvernement sans grand souci de la mission proprement juridique qui lui incombait.

Quant au chef de l'Etat, il supporte avec impatience l'institution parlementaire qu'il comprend mal parce qu'il se refuse à saisir les fonctions qui peuvent être les siennes et qu'il ramène à faire de « bonnes lois ».

Répétons qu'il ne faut point regretter le temps où l'Assemblée nationale avait pour fonction essentielle de mettre en péril l'exécutif et ouvrait tous les six mois une vacance du pouvoir. Encore une fois, malgré la caution d'un ancien Président de la République, la liberté ne consiste point à renverser le gouvernement et il est parfaitement vrai que les plus grandes démocraties se passent fort bien de crises ministérielles.

Que le Parlement ait pour mission de faire de « bonnes lois », la formule est excellente. Encore faudrait-il pour cela que son champ d'action fût plus étendu, ses initiatives plus libres, ses débats moins jalousement restreints.

Au fond, tout le régime vit sur l'idée fausse que les bons textes sont faits par les techniciens et que la forme idéale des normes juridiques est le règlement. Or les vertus de la législation parlementaire par rapport à la législation gouvernementale ne sont point qu'elle émanerait de représentants du peuple au lieu d'être l'œuvre de fonctionnaires ; elles tiennent à la publicité et au caractère contradictoire des débats parlementaires, qui évitent non seulement sur le plan politique mais sur le plan technique des bévues que commettent trop facilement des bureaucrates enfermés dans leur spécialité et protégés de toute contradiction par le secret de leurs travaux.

→

(1) Le rapport du professeur Vedel a été rédigé pour le « Comité d'études pour la République », animé par M. Christian Pineau.

Mais le Parlement n'a pas pour seul rôle de faire ces « bonnes lois » que l'on ne lui laisse même pas la possibilité et le loisir d'élaborer ; il est aussi Chambre de doléance et de remontrance. La psychologie politique du chef de l'Etat a été singulièrement en défaut lorsqu'il a refusé aux Chambres de se réunir pour parler du problème agricole. Sans doute n'auraient-elles pu qu'en parler ; mais précisément c'est une de leurs fonctions et non la moins importante. Un débat parlementaire évite souvent une manifestation dans la rue ; il est tout de même plus normal que les catégories de citoyens qui ont à se plaindre et à demander quelque chose à l'Etat le fassent par le canal de leurs élus que par celui des groupes de pression. C'est au Palais-Bourbon que, malgré bien des discours sans doute oiseux et parfois démagogiques, les grandes options sont présentées à l'opinion.

Si l'on pense qu'une opinion publique est nécessaire dans un Etat moderne, il faut accepter les moyens par lesquels elle se forme et s'informe — et au premier rang le débat parlementaire. Le refus de convocation des Chambres a été non seulement une brimade humiliante et gratuite à l'égard des députés, non seulement un refus implicite d'appliquer la Constitution, mais encore un mauvais procédé à l'égard de l'opinion publique.

## Les organismes de violence

Dans son acception occidentale, la démocratie est un vaste processus de pacification des luttes politiques. Elle suppose la canalisation des forces politiques dans des groupements acceptant d'user de moyens légaux.

Aussi une démocratie est-elle en péril quand on assiste au recul ou à la dissolution de l'armature de partis légaux, de syndicats, d'associations à buts d'intérêt général qui voulaient l'animer.

Or, l'un des effets du nouveau régime a été la pulvérisation de ces forces politiques pacifiques et, en contrepartie, la montée et le durcissement des organismes de violence. Il serait illogique de déplorer le déclin des partis politiques traditionnels, déclin dû en grande partie à leurs fautes, à leur sclérose, à leur dégénérescence doctrinale si d'autres partis s'étaient substitués à eux. Mais il n'en a rien été : l'U.N.R. a les structures d'un parti ; ce n'est pas un véritable parti car il lui manque le minimum de cohésion doctrinale nécessaire. A gauche, malgré des efforts de regroupement, encouragés par des résultats électoraux, la division demeure grande.

En revanche, les groupes plus ou moins secrets, disposés à des actions violentes le moment venu et qui se sont en partie dévoilés, peut-être prématurément en janvier dernier, se multiplient. Les complaisances qu'ils rencontrent dans l'appareil civil ou militaire de l'Etat n'ont point disparu le 29 janvier. Quant à l'opinion, la direction officielle de l'information, le style de la radiodiffusion et de la télévision, le dépérissement de la tribune parlementaire, l'atonie d'une partie de la presse ont accentué la léthargie dans laquelle elle était déjà tombée sous le régime précédent.

Il serait grand temps que l'opinion française retrouve des structures, au besoin en les rénovant. Il faut bien dire que le chef de l'Etat ne paraît pas disposé à la conduire vers l'âge adulte. Il est clair que la victoire, peut-être précaire, certainement incomplète, mais tout de même nécessaire, remportée contre le complot de janvier, est due à l'autorité du chef de l'Etat certes, mais aussi à l'appui que lui a donné la nation. On pouvait croire que cette expérience suggérerait au chef de l'Etat la nécessité de demeurer en contact avec cette opinion, de la former, de lui donner un contenu autre que la simple confiance personnelle dans un homme. Il n'en a rien été. La tournée des popotes au mois de mars a été comprise comme contredisant les propos tenus un mois plus tôt ; et si la contradiction n'était pas réelle, du moins fallait-il expliquer pourquoi.

Mais la phobie des partis et des discussions politiques est telle chez le général de Gaulle qu'il craint même l'adhésion qui ne serait pas pure remise à sa personne. Bien plus, la peur de s'aliéner par un programme, par une doctrine, par un propos non mystérieux est telle qu'il met une sorte d'application à mécontenter tour à tour chacun pour réaliser une sorte d'unanimité négative. Et, sans doute, sa popularité est-elle assez grande pour être encore loin de l'usure que ce jeu risque de provoquer à la longue. Mais l'idée qu'il se faisait de son rôle était assez élevée pour lui faire apercevoir qu'il ne lui suffisait pas d'exercer, fût-ce de la façon la plus heureuse possible, le pouvoir suprême mais qu'il fallait encore conduire sur la nation une action pédagogique, ne serait-ce que pour lui apprendre à se contenter, le jour venu, d'hommes moins exceptionnels que lui-même.

(A.D.P.)

LE PREMIER MINISTRE.
*La démocratie est un processus de pacification des forces politiques.*

## Le régime présidentiel

C'est un lieu commun que d'évoquer le glissement de nos institutions vers le « régime présidentiel ». Comme beaucoup de lieux communs, celui-ci est faux ou du moins il a pour base un vocabulaire critiquable.

La concentration de l'exécutif aux mains d'un élu national est sans doute un élément essentiel du régime présidentiel ; encore n'est-ce pas le seul. Un Président américain n'est pas vraiment irresponsable ; la brièveté relative de son mandat — quatre ans — ; le verdict populaire qui l'attend ou qui attend son parti créent véritablement une responsabilité devant le peuple. Il n'est pas acclamé seulement dans sa personne ; il est aussi approuvé dans sa doctrine et dans son programme.

Il n'est pas un arbitre au-dessus des partis et des opinions, mais un chef de parti et un leader d'opinion. Son pouvoir est équilibré par celui d'un Parlement qui n'est pas confiné dans un rôle cérémoniel, mais qui a un vrai pouvoir législatif et un vrai pouvoir financier. Le Congrès des Etats-Unis est une puissance dont le Président connaît tout le poids ; ses membres ne sont pas des figurants ; un sénateur est un personnage plus important qu'un ministre.

Enfin, le régime présidentiel fonctionne sous l'arbitrage permanent de la nation : la Chambre des représentants aux Etats-Unis se renouvelle tous les deux ans en même temps que le tiers du Sénat et c'est une des données qui expliquent que les conflits entre l'exécutif et le législatif se terminent par des compromis, car celui des deux pouvoirs qui s'obstinerait déraisonnablement et dans un sens contraire à l'opinion nationale irait à un désastre électoral proche.

Ce rappel de faits élémentaires suffit à faire mesurer combien nous sommes loin d'un régime présidentiel. Il est contraire à toute vérité de dire que dans les conditions actuelles la France pratique un régime présidentiel alors que notre régime en refuse les traits essentiels et indispensables.

Le terme de *présidentialisme*, emprunté à l'Amérique Latine, plutôt que celui de régime présidentiel, venu de l'Amérique du Nord, caractérise la remise en fait de tous les pouvoirs au chef de l'exécutif. Encore, le climat politique et le tempérament personnel que le présidentialisme évoque sont-ils mal adaptés à l'expérience française et à la personnalité du général de Gaulle. C'est peut-être d'une monarchie sans couronne qu'il faudrait parler : la hauteur du pouvoir, sa solitude, son secret, l'accent mis sur une légitimité au moins autant historique que démocratique seraient mieux cernés par cette référence à la monarchie.

## Monarchie sans couronne

Le malheur est que les monarchies, dans nos sociétés politisées, n'échappent pas à la contradiction entre la légitimité, qui suppose une adhésion unanime et donc l'effacement politique du monarque, et l'autorité, qui suppose des décisions positives immanquablement génératrices d'une opposition. La preuve en est que les monarques n'ont subsisté que là où ils ont accepté d'être de purs symboles, des principes non agissants.

Or, ce n'est évidemment pas la vocation du général de Gaulle. Et puis, en tout état de cause, cette monarchie n'est pas dynastique ; le destin du général de Gaulle sur lequel s'assoit, à ses propres yeux, la légitimité de son pouvoir, est unique. Il faudra donc qu'à un moment donné, à défaut d'un homme, la France retrouve des institutions.

De bons esprits ont prévu que la Constitution actuelle pourrait, avec un chef de l'Etat plus disposé à se confiner dans l'arbitrage, nous ramener aux institutions de la IIIe République. Mais celles-ci n'étaient pas bonnes. Si la France doit un jour pratiquer un régime parlementaire, encore faudra-t-il que ce soit celui de notre temps, dont la Grande-Bretagne nous donne l'exemple, et qui se ramène au gouvernement d'un parti sous la critique de l'opposition et sous l'arbitrage du corps électoral. Mais un tel régime ne se décrète pas ; les recettes de la rationalisation sont impuissantes à créer les conditions de son fonctionnement. Et tenter une nouvelle fois, sans le réussir, le régime parlementaire, c'est condamner le peuple français au dégoût de la démocratie.

Faudra-t-il donc s'orienter vers un régime présidentiel transposé de l'exemple américain, mais adapté aux conditions françaises ? Beaucoup de raisons semblent militer en ce sens : le fait que les textes juridiques, impuissants à promouvoir les conditions de fonctionnement d'un régime parlementaire, créent plus facilement celles — moins rudes — d'un régime présidentiel ; la division de notre opinion beaucoup plus supportable en régime présidentiel qu'en régime parlementaire, comme on le voit aux Etats-Unis où le bipartisme apparent cache un multipartisme réel ; la conciliation que le régime présidentiel réalise entre le goût des Français pour l'incarnation de l'exécutif dans un homme et le besoin d'institutions représentatives et démocratiques.

Ainsi se profile à l'horizon la question du choix inévitable pour l'avenir entre régime parlementaire et régime présidentiel. Mais ce n'est pas cette question qui fait l'objet du présent rapport et, quels que soient les sentiments personnels de son auteur, ils ne peuvent engager le Comité d'Etudes pour la République.

On doit cependant, en terminant, souligner trois données du problème :

— Celui-ci se posera nécessairement car, en tout état de cause, le régime actuel, ne serait-ce qu'en raison du caractère exceptionnel de l'homme qui l'incarne, n'a pas doté la France de véritables institutions politiques.

— Dans la solution des problèmes institutionnels, bien des compromis ingénieux sont possibles ; leurs vertus s'arrêtent cependant là où les conciliations imaginées se heurtent à la nature des choses ; on ne peut pas amalgamer n'importe quoi à n'importe quoi et la réalité a sa logique qui, pour être souple, n'est pas inexistante.

— Enfin, la nécessaire recherche à laquelle on est conduit doit se faire sans doute à la lumière de l'expérience que nous vivons, mais aussi en tenant compte de toutes nos expériences antérieures qui ne doivent être ni enlaidies ni embellies par le souvenir. Il serait beau que, pour une fois, les vicissitudes politiques de la France lui soient de quelque utilité.

GEORGES VEDEL.

La Rolls.
*800 mètres sur la route de Chartres.*

# REPORTAGE

## La belle vie (II)

● ***Max prend des tranquillisants le soir, des excitants le matin. Il avoue mener une vie d'abruti. « Mais, dit-il, je suis prisonnier de ma situation, de mon nom, de ma fortune ». Jean Cau poursuit son reportage dans le monde de la « dolce vita » parisienne.***

O belle vie ! O « dolce vita » qui se prononce en italien « dolchè » vita ! O le chuintement délicieux du « c » italien. Lorsque le tableau de bord de la voiture américaine luit dans la pénombre ; lorsque la radio filtre un air de jazz ; lorsque du ventre parfumé des baleines d'acier, de verre et de chromes s'extraient les Jonas de la Haute Société... Lorsque vous avez un smoking sur le dos et que vos froufroutantes compagnes répandent tous les parfums de l'Arabie ; lorsque des armées de valets sourds-muets montés sur patins à roulettes vous présentent avec une déférence infinie — sur plateaux d'argent — boissons et amuse-gueules ; lorsque, enfin, c'est d'un hôtel particulier du XVIII<sup>e</sup> siècle que vous foulez les tapis, vous courez un grand risque au bout du troisième whisky.

### La main d'une dame

Oui, mes amis, moi qui vous parle, je commence à perdre les pédales et j'ai toutes les peines du monde à tenir le serment que je me fis à moi-même à ma majorité (à vingt ans, par anarchiste pureté d'âme, on a de ces idées...) ; ce serment : *« Je jure, de ma vie, de ne jamais baiser la main d'une dame. »*

Autour de moi, la guillotine de la politesse abat toutes les têtes. *« Baise donc ! »*, me dit la voix du monde. *« Ne baise pas ! »*, me dit la voix de mes vingt ans. Dur combat de Jacob et de l'Ange, dont ce dernier sortira vainqueur !

Et tout à l'heure, il faudra passer à table. Comme tu aimes le vin rouge et le pain et que tu as la balourdise de croire que la serviette a été inventée pour s'essuyer doigts et lèvres, tu auras bonne mine. Dites, chère amie, vous connaissez ce garçon ? Oui... chut ! Attention ! Il paraît que c'est une sorte d'intellectuel...

Trois fois, trois rusés m'ont trouvé quelque peu insolite et m'ont soupçonné de trahison. Les autres croyaient probablement que je m'amusais, que je goûtais les incomparables délices de leur conversation et que je clignais des yeux d'être ébloui par leurs soleils. Il faut dire que je mentais comme un arracheur de dents. Je me souviens d'une soirée campagnarde où je parlai ski et polo (disciplines qui me sont plus étrangères que le droit canon et la physique nucléaire) avec un affreux toupet — et un roi américain du nylon. Dans la cheminée monumentale, flanquée de deux griffons sculptés dans la pierre, brûlait un feu aux dimensions de bûcher...

La maison de campagne est de style anglais ; sur les meubles d'acajou, des boissons, des boîtes à cigares et des coffrets à cigarettes, des revues de luxe qui traitent de mode, de cheval et de décoration. Au fond de la pièce, les reliures de livres jamais lus brillent dans la pénombre fauve et vivante que le feu entretient. Dans un coin, un cheval de manège gainé de soie noire et harnaché d'or pose un sabot sur une jardinière de fonte peinte en blanc.

*« C'est là que j'ai vécu dans les*
*[voluptés calmes,*
*Au milieu de l'azur, des vagues,*
*[des splendeurs... »*

Que vient faire Baudelaire ici ? Je rêvais. Réveillons-nous.

### Un sabre de bois

— *Et vous n'allez jamais chasser au Kenya ?*

Depuis un quart d'heure nous parlons lions, buffles et gazelles comme s'il s'agissait de lapereaux de nos campagnes.

— *C'est moins sportif*, dit M. Hoffmann qui possède des mines. *D'ailleurs, maintenant, tout le monde va au Kenya.*

M. Hoffmann, il y a trois jours à peine, chassait l'ours blanc du côté de Kotzebue et du détroit de Behring. Sport amusant et dangereux. Pour parvenir jusqu'à l'ours, on utilise avions à ski — qui parfois s'écrasent sur les banquises — et hélicoptères. Neuf heures en Boeing de Paris à Anchorage (Alaska). Ensuite, en route vers les banquises ! Je me promets de calculer, lorsque j'en aurai le temps, à quel prix revient un plantigrade abattu (lorsqu'il l'est) à M. Hoffmann.

— *Ça fait cher de l'ours*, dit notre hôte en riant.

Hoffmann fait remarquer à Max (notre hôte) que ça revient moins cher que d'entretenir une chasse. Max en convient :

— *J'ai calculé, lorsque j'organise une partie de chasse ici, à combien me revenait le coup de fusil... Quand je t'invite et que tu descends un faisan doré, devine combien me coûte ce faisan ? Cinquante mille francs, mon vieux !*

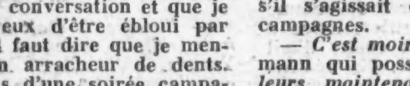
— *Ce qu'il est radin, ce Max*, dit Gilles de Queiroz, dont la mère est française, et le père portugais et qui possède une fortune « travaillant » en Amérique du Sud.

— *Bon*, dit Max, *combien te coûtent les chevaux ?*

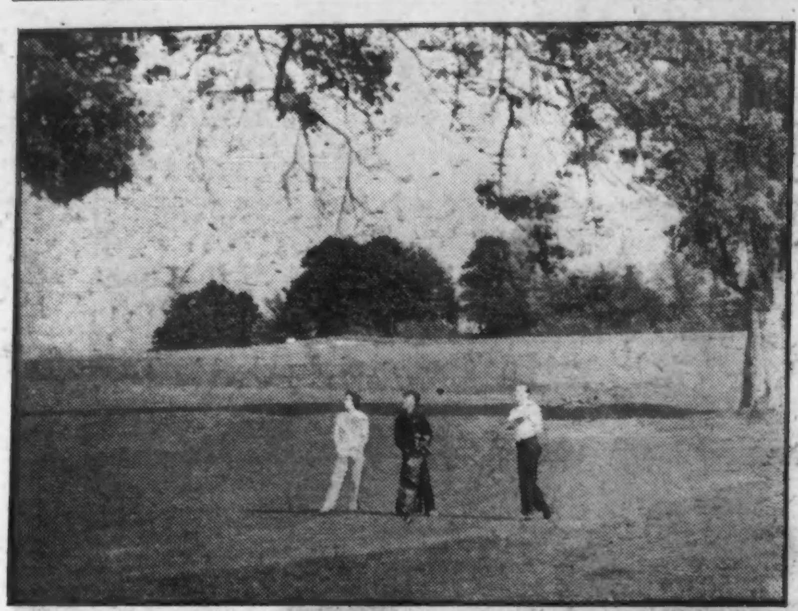
Mes amis se jettent à la tête le prix de leurs violons d'Ingres. Chevaux, voitures, chasses, bateaux... Max vient d'acheter un petit voilier très joli, très racé qui porte 220 m2 de toile. Comme il en a déjà deux — l'un en Norvège et l'autre à Cannes — il ancrera ce dernier en Italie. C'est, vous comprenez, qu'on ne saurait vivre sans se donner quelque plaisir. *« Sans le bateau, je ne pourrais pas vivre. » « Moi, sans les chevaux, je ne pourrais pas vivre... ».* Serais-je anormal, moi qui arrive à vivre sans bateaux, sans chevaux, sans ours, et dont la Ferrari ressemble à s'y méprendre à une 4 CV ?

Tout se détraque dans cet univers. Tout se dilate. Mettez-vous dans la peau de Max : des chevaux, il en a près de cent ; des bateaux, il en a

⟶

Casablanca
30<sup>e</sup> ESCALE CARAVELLE
SERVICE QUOTIDIEN
En ouvrant la ligne PARIS-CASABLANCA en Caravelle, AIR FRANCE porte à 30 le nombre des escales de son réseau desservies par ce Jet prestigieux : Europe, Proche Orient, Afrique du Nord.
Quelle que soit votre destination, consultez dès aujourd'hui votre agent de voyages ou Air France 119, Champs-Elysées - BAL. 70-50.
AIR FRANCE



(Charpentier.)

Le Golf.
*« Et vous n'allez jamais chasser au Kenya ? »*

trois plus un yacht ; des voitures, il en a quatre. Sa chasse engloutit plusieurs dizaines de millions par an.

— *Cette connerie de propriété, rien qu'à entretenir, ça me coûte trois cents millions par an,* dit Max.

Des faisans fusent en gerbes des taillis ; lièvres et perdrix détalent. *Ça,* ce sont les écuries plus propres qu'une clinique ; *ça* les poulinières ; *ça* le lac aux anses artificielles où se balancent canots, yoles et skiffs ; *ça* les maisons pour les gardes-chasse ; *ça* des fermes-joujoux évoquant des bergeries d'autres siècles. Ce n'est pas une propriété mais un royaume. Après cela, qui s'étonnera que Max soit malheureux ? Tout ce que l'argent peut acheter, il l'a. En dix, vingt ou cent exemplaires, il possède tout... mais donnez un train électrique à un enfant, et il s'amuse ; donnez-lui-en trois douzaines, et il rêve d'un sabre de bois.

## Quand tout bascule

Max, étendu sur un transatlantique, verre en main, regarde les blanches silhouettes de ses invités s'agiter sur les courts de tennis situés là-bas derrière le fin rideau de peupliers. Il n'est pas midi et déjà Max a but cinq ou six whiskies. Hier soir, pour s'endormir, il a pris des tranquillisants ; pour être en forme, ce matin, il a avalé deux cachets en buvant un jus d'orange. « *Je marche à la pilule* ». Où donc est le sabre de bois dont il rêve ? Et si on le lui offrait, saurait-il encore s'en amuser ?

— *Tu es crevé ?* (Nous nous tutoyons depuis certaine nuit où le whisky coula à flots).

— *Oui. Je mène une vie d'abruti.*

— *Change de vie.*

— *Je ne peux pas.*

— *Pourquoi ?*

— *Parce que je suis prisonnier de ma situation, de mon nom, de mon argent.*

— *Tu en as trop.*

— *Je suis obligé d'en avoir encore plus, d'avancer, sinon tout s'écroule et moi avec. Cette année les bateaux m'amusent. Ça durera trois ans. Et après ?*

— *Les femmes, par exemple.*

Max hausse les épaules. Comme Bernard, il est « tordu ». Les dégoûts, les tristesses, les folies enfouies lui sautent dessus comme des chats furieux lorsque, gorgé d'alcool, il se trouve en face d'une femme. C'est l'atroce moment où tout bascule, où tout se brouille...

(*Que je sois le plus grand roi du monde ; et le plus riche ; et le plus redouté ! Qu'on ne m'adresse la parole qu'en me baisant les pieds ! Que le monde soit à moi ! Et il suffira du rire qui perle aux lèvres d'une prostituée... ; il suffira qu'elle me dise, maternelle et à peine ironique :* « Tu es bien fatigué, hein, mon pauvre chéri ! C'est rien, va... » *pour que j'envie le sort du garçon-boucher qui me précéda dans cet hôtel de carton où le bruit des chasses d'eau me rend fou. Alors je pleure et je dis à la prostituée : « Tu m'aimes ? Dis-moi que tu ne sais pas qui je suis et que tu m'aimes. »*)

— *Les femmes,* dit Max, *sont toutes des salopes. Bon, je vais monter à cheval, avant le déjeuner. Tu viens ?*

— *Je ne suis jamais monté à cheval de ma vie.*

— *Ah !* dit Max, qui me jette un regard soudain curieux. *Et aux courses ? Tu ne vas jamais aux courses ?*

Samedi, j'ai décidé d'être de corvée de courses. Nous avons perdu Max. Non, il est là-bas, qui discute avec deux minuscules jockeys en soie et en bottes molles. Poncel m'accompagne. Poncel est un peintre mondain qui eut quelques éclairs de talent, il y a vingt ans. Depuis, « le monde » l'a pourri. Il fréquente des salons dont il méprise ceux qui les « tiennent » ; il dîne en ville et donne son avis sur les ballets; il peint mais ses tableaux et son talent ont pris des rides. Sans « le monde » il ne serait personne. On l'oublierait. Il se venge en crachant le morceau (lorsqu'il en a l'occasion) au sujet de ses amis. Hop ! il plonge et baise une main. Compliments. La main s'éloigne.

— *Vous connaissez ? C'est Mme Scholl-Fradier.*

— *Ah !*

— *Beaucoup d'argent. Banque d'affaires. Argent international. Elle a des centaines de millions de bijoux. Les cailloux, il n'y a que ça qui l'intéresse. Elle en a des caisses. Ses cailloux la rendent folle. Quand elle ne sort qu'avec une bague au doigt, elle dit :* « Je suis nue, j'ai honte ! » *Quel monde ! C'est drôle, je vous assure. Vous devriez écrire un livre sur eux. Vous êtes déjà allé à Saint-Moritz ?*

Poncel est vif. Il se remue comme un diable dans un bénitier, lance à gauche et à droite des coups d'œil prestes d'homme traqué. En réalité, ce sont les coups d'œil de la servilité qui pêchent sourires et saluts. Il serre des mains comme à la Sacristie.

— *Connaissez ?* (Poncel parle volontiers en supprimant les pronoms) *C'est Jacqueline Erlangen et son mari; le petit jeune homme est son amant. Il est Anglais. Une des plus belles écuries d'Europe mais fait des fautes, c'est plus ça... Ah ! vais vous raconter une histoire...*

Serrant des mains, distribuant compliments et « *Comment vas-tu, ma chérie ?* ». Poncel arrive néanmoins à me conter que le petit Anglais avait attrapé une méchante maladie qui lui avait mis un pied dans la tombe. « La mère Erlangen » fit le vœu, s'il guérissait, d'aller à Chartres à pied. Il guérit.

## A quoi on s'amuse

— *Voilà la mère Erlangen fortement emmerdée. Savez ce qu'elle a fait ? Chaque matin, selon qu'elle était en forme ou pas, elle marchait pendant deux ou trois kilomètres. Son chauffeur la suivait en Rolls. Rentrait à Paris, le lendemain faisait encore deux ou trois kilomètres à partir du point précis où elle s'était arrêtée la veille. Le chauffeur tenait les comptes :* « Où en étions-nous hier, Alphonse ? »

— « Au kilomètre 12, madame ». *Le chauffeur a raconté l'histoire à ses copains et Tout-Paris en a ri pendant tout un hiver. Devriez aller à Saint-Moritz, l'hiver prochain.*

Inénarrable, raconte Poncel, Saint-Moritz ! D'abord, c'est là qu'il faut aller si vous êtes milliardaire. Là et pas autre part. On y retrouve tous ceux qui « pèsent » le plus, italiens, grecs, français, américains. Il y a les très très très gros, les très très gros, et les très gros. Tous au Grand Hôtel. Attention, pas autre part !

(Marquis.)

Les Yachts.
*On y retrouve ceux qui « pèsent » le plus.*

— *J'arrive. Il était midi. M'installe à la salle à manger. Apparait Suzy Yorgos.* « Vous ici ? Malheureux ! A cette heure ? A cette table où personne ne se met ? Je ne vous ai pas vu ! Montez vite dans votre chambre et n'en descendez pas avant trois heures ! Vous l'aurez échappé belle. Si quelqu'un d'autre que moi vous avait aperçu, vous étiez déshonoré ». *Très compliqué vous savez.*

— *Que font-ils toute la journée ?*

— *Rien. Ils jouent, dorment et se préparent pour le diner. Bien. Les diners. Supposons que vous faites partie de la bande des très très très gros. Vous recevez cinq ou six cartons pour le diner envoyés par les très très gros ou les très gros. Surtout ne pas répondre. Ne pas vous excuser. Jeter les cartons. Vers les huit heures, Suzy Yorgos ou Diana Minelli dit :* « Qu'est-ce qu'on fait ? » *Ça dure une heure.* « On va avec les Finelli ?... Non, ça sera mortel, il y aura les Schönfeld qui boivent de mauvais vins... On va chez les Oliva ? Oh non ! ils me tuent... Ils ont dit qu'il y aurait du caviar directement arrivé de Bialystok... Je préfère, non je préfère mourir de faim, dit Lili Carystos... Alors, où va-t-on ? » *Commencez à avoir l'estomac dans les talons. Lorsque le concierge — qui est une puissance, un Jupiter — téléphone :* « Madame Oliva vous attend pour diner à la Chiusa ! » « Dites que nous n'irons pas ! ». « Ah ! non, nous n'allons tout de même pas aller mourir d'ennui à la Chiusa... ». *Un quart d'heure après, le concierge téléphone :* « Madame Oliva vous supplie de venir. Si vous ne venez pas, elle dit qu'elle ne sait pas ce qu'elle fera, qu'elle est désespérée... ». « Bon, et si on y allait ? Ça serait drôle ! ». *On rappelle le concierge :* « Dites à madame Oliva que nous arrivons. Mais que nous serons vingt. Et que nous voulons une table à part. Et des bordeaux 29. Et que nous voulons éviter les présentations ». « C'est entièrement d'accord, *dit le concierge,* vous serez seuls et vous aurez des bordeaux 29 et les présentations vous serons évitées ». *Alors toute la bande file à la Chiusa traiter comme des chiens les Oliva et leurs invités qui sont ravis. Monstrueux, hein ? Vous jure que c'est à ça qu'on s'amuse. Suis au-dessous de la vérité.*

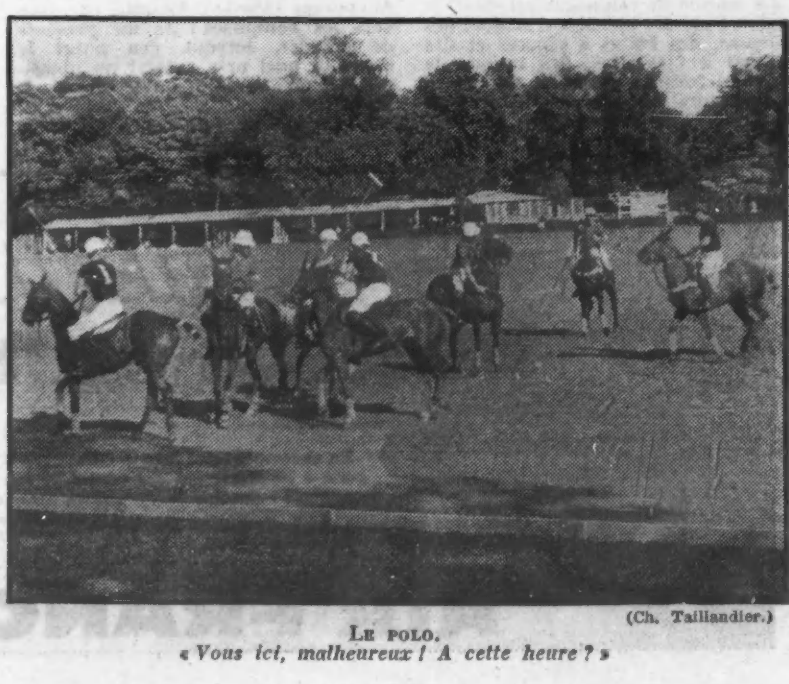
Arcane III a battu Mont-Athos d'une courte tête. J'ai perdu mille francs.

## A coups de béliers d'or

Les Yorgos, les Carystos, les Minelli, les Galdos, les Da Riveira... la Société s'est « abâtardie ». Le Grec, l'Italien parvenu, le Brésilien, l'Argentin, le Chilien, l'Américain se sont abattus sur le « monde ». A coups de béliers d'or, ils en ont forcé les portes et s'y sont installés sans aucune vergogne. Quelques vieux aristocrates, au Jockey Club, en hochent leur chef chenu de désolation mais n'en sont pas moins prêts à vendre fils et titre à l'héritière américaine portant lunettes aux verres bridés. Je n'ai pas oublié, à ce propos, un « bal des débutantes » auquel j'assistai à Versailles — il y a deux ans — et où la beauté des « debs » m'avait moins frappé que l'aspect vente aux enchères des titres. Possesseurs de mines et de pétroliers ; rois du café, des phosphates ou de la bière ; seigneurs de la laine, du sucre ou du nylon... tous ont envahi les jardins des ducs et princes de Guermantes et, lourds de leurs poids d'or, ils en ont écrasé les plates-bandes sous leurs neuves semelles.

O chère Oriane de Guermantes, et vous, Madame de Marsantes, et vous

(*Suite page* 34.)



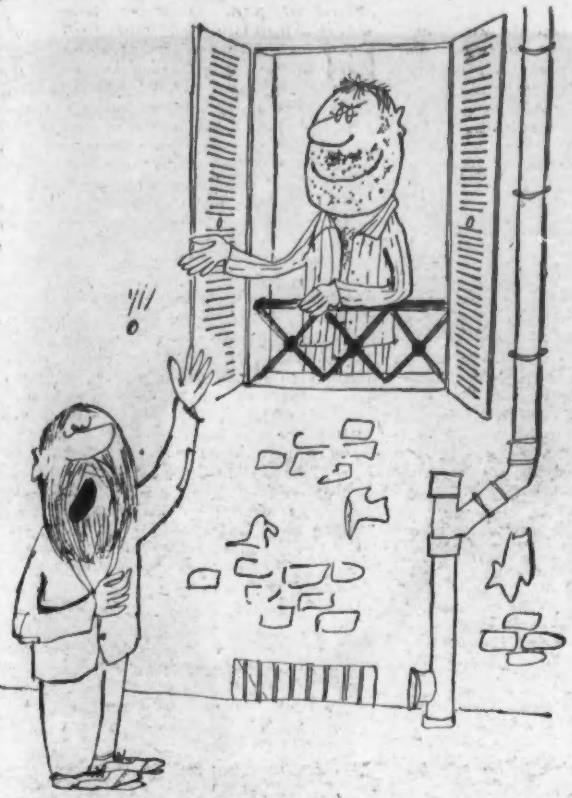
(Ch. Taillandier.)

Le polo.
*« Vous ici, malheureux ! A cette heure ? »*

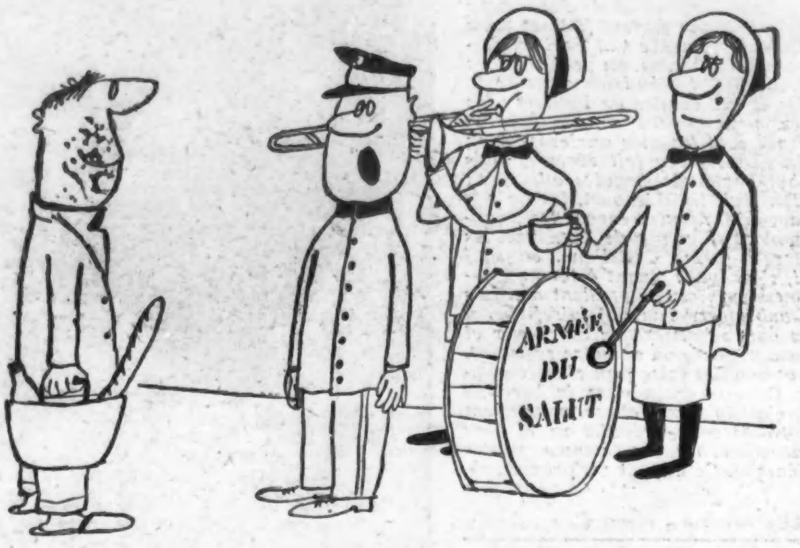
# LA « DOLCE VITA »

## *de SINÉ*

**Impressionné par l'enquête de Jean Cau, Siné a voulu, lui aussi, faire sa « dolce vita » personelle...**



En me réveillant, vers 4 heures de l'après-midi, j'ai commencé à jeter de l'argent par mes fenêtres...




... vers 5 heures, alors que les pauvres travaillent encore, moi, j'étais au concert...

... vers minuit, je suis sorti et j'ai brûlé la chandelle par les 2 bouts toute la nuit...

... en rentrant, à 6 heures du matin, j'ai plaisanté avec la concierge...

... qui m'a violemment reproché de mener une vie de bâton de chaise...

... à 9 heures, le lendemain, j'étais vraiment débauché !

(Suite de la page 32.)

Monsieur de Norpois, et vous Saint-Loup, et vous Monsieur le baron de Charlus (qui déclariez avec superbe : *« Il y a un certain nombre de familles prépondérantes (...), avant tout les Guermantes qui comptent quatorze alliances avec la Maison de France, ce qui est d'ailleurs surtout flatteur pour la Maison de France (...) Fort au-dessous des Guermantes, on peut citer les La Trémoille, descendants des rois de Naples et des comtes de Poitiers ; les d'Uzès, peu anciens comme famille, mais qui sont les plus anciens pairs ; les Luynes, tout à fait récents, mais qui ont l'éclat de grandes alliances ; les Choiseul, les Harcourt, les La Rochefoucauld. Ajoutez encore les Noailles, malgré le comte de Toulouse, les Montesquiou, les Castellane, et, sauf oubli, c'est tout ! Quant à tous les petits messieurs qui s'appellent marquis de Cambremerde ou Vatefairefiche, il n'y a aucune différence entre eux et le dernier pioupiou de votre régiment. Que vous alliez faire pipi chez le comtesse Caca ou caca chez la baronne Pipi, c'est la même chose, vous aurez compromis votre réputation et pris un torchon breneux comme papier hygiénique. Ce qui est malpropre ! »*).

## « Du côté de chez Gonzalez »

O vous qui m'intimidiez si fort lorsque vous me fûtes présentés par un jeune homme aux yeux tziganes — œillet blanc à la boutonnière et petit col cassé sur l'écharpe de soie moirée — qui s'appelait Marcel Proust ; ô, dites, que penseriez-vous de M. Anastasio Gonzalez — roi du cacao et empereur du « monde » parisien — qui s'est découvert, par les dollars et dans la munificence, des parentés royales ? Tenez, rions et imaginons Marcel Proust écrivant : *« Du côté de chez Gonzalez »* !

Balayé par la première guerre mondiale, un monde (et avec lui ce qu'on appelle « le monde ») est mort. Une aristocratie d'argent cosmopolite s'est précipitée sur la France et a acheté, à leur poids de dollars, de pesos, de cruzeiros ou de bolivars, hôtels particuliers, châteaux et demeures patriciennes. La vieille aristocratie de nom, d'origine terrienne, a dû céder le pas aux banquiers d'affaires, aux brasseurs de devises, aux princes du sucre, de la laine, du pétrole, du nickel ou de l'acier. Incapable, parce que bientôt trop pauvre, de soutenir le train imposé par ces barons de l'ère industrielle, elle a vendu ses maisons, ses tableaux, ses armoires Louis XV et, bientôt, ses fils. Comtesses Caca et baronnes Pipi, multipliées comme les petits pains de l'Evangile, courent les rues en ce temps où les princesses épousent des photographes et les princes des actrices de Hollywood.

## La phase comique

Pour moi, bien sûr, je confesserai que cette dégénérescence ne me tire pas un pleur. Mon sang, depuis des siècles, charrie sans nul doute la plus épaisse des rotures et mes aïeux, à ce que je soupçonne, jamais ne se mésallièrent avec ceux dont ils grattaient la terre. Or donc, mes nostalgies monarchiques et princières ne m'empêchant point de dormir, je me soucie comme d'une chiffe que s'en aillent en charpie les (comme dit Proust) « familles prépondérantes ». Ça me ferait, au contraire, plutôt rire. Je m'amuse assez, par exemple, de ce spectacle : un salon de vingt mètres sur dix ; telle porte a été peinte par Chagall, telle autre par Buffet, telle autre par Braque, etc. ; la vaisselle est signée « Picasso » ; des profils dessinés par Cocteau ornent les serviettes. On dîne. L'hôte d'honneur est un monarque sans trône. La conversation est de ce niveau :

— *Qu'est-ce ?* demande son Altesse Royale en examinant son assiette.

— *Du foie,* répond sa voisine.

— *Ah !* dit l'Altesse, *du foie ! Higado, liver, figato, leber, foie... J'aime beaucoup tout ça.*

Au dessert, un orchestre cubain joue des cha-cha-chas.

— *En Amérique latine,* dit l'Altesse, *danser le cha-cha-cha se dit « chachachear ». Yo* (dit-il, avec un effroyable accent) *quiero chachachear.*

Le voilà qui se lève, emprunte ses maracas (boules de bois contenant des grains de plomb) à un musicien et commence à les agiter en mesure en se dandinant.

— *Comme il est simple !* dit l'hôtesse boliviano-milliardaire.

— *Comme il est saoul,* souffle un invité irrespectueux que l'hôtesse foudroie du regard pour crime de lèse-majesté.

Qu'on m'entende : cette dégénérescence, je ne la déplore pas. Tout au contraire, à la contempler, elle me donne de sournoises satisfactions. On connaît la thèse célèbre de Marx : *« L'Histoire fait les choses à fond, et elle traverse plusieurs phases quand elle conduit au tombeau une forme sociale. La dernière phase d'une forme de l'Histoire universelle est sa comédie. Les dieux grecs, déjà blessés à mort d'une manière tragique dans le* « Prométhée enchaîné » *d'Eschyle, durent subir aussi la mort comique dans les* « Dialogues » *de Lucien ».*

Et Marx, dans *« Le 18 Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte »,* ajoute : *« Hegel remarque quelque part que tous les grands événements, tous les grands personnages de l'Histoire, se répètent pour ainsi dire deux fois. Il a oublié d'ajouter : comme tragédie la première fois, comme farce la seconde ».*

(Marquis.)

La danse.
*Ces torchères d'Augsbourg éclairent des cadavres.*

## Une farce

C'est cela : comme farce. Lorsque M. Anastasio Gonzalez, Crésus du Nouveau-Monde, achète un hôtel particulier du XVIII[e] siècle et le restaure à grands frais ; lorsqu'il enfourne tapis, armoires, fauteuils, tables, pendules, chandeliers, secrétaires... mille objets dont chacun possède un illustre pedigree (et cette boîte, par exemple, appartint au duc de Choiseul, à Talleyrand et à Metternich ensuite, à Eugenie de Montijo et à un prince de Hesse pour suivre, à M. Anastasio Gonzalez enfin !) ; lorsque les tableaux et les sculptures ne sont l'œuvre que de La Tour, Vanloo, Lemoyne, Nattier, Boucher, Cochin, Pigalle ; il est évident qu'à partir de là, le señor Gonzalez peut faire s'épanouir sa paranoïa et se prendre pour Louis XV.

— *Chez moi,* déclare-t-il, *tout est « Louis XV ».*

Donc, je suis Louis XV. Qui, à le voir, le croirait ? Il est assis ou, plutôt, il est posé sur une chaise bleue et or, notre Louis XV modèle 1960 et made in Paraguay ; il appuie des mains baguées sur une canne offerte au Bien-Aimé par Mme de Mailly ; un orchestre à cordes joue je ne sais quoi qui doit être du Vivaldi. Le señor Anastasio s'amuse des plaisanteries de deux jeunes gens à longs cils et à hanches rondes que surveille du coin de l'œil le favori de Sa Majesté, obligé de recevoir les invités. Si les petits jeunes gens passent la mesure et s'attardent trop longtemps près de Louis XV, il leur cassera les reins. Ils seront rayés des listes d'invitations et précipités dans les trappes de la « Café-Society ».

C'est une farce. Ce décor, la seule présence d'Anastasio le pulvérise. Brusquement, c'est d'un cauchemar qu'on s'éveille et, une fois de plus, tout s'effondre dans la dérision. Dans la mort, je vous dis, dans la mort. Ces clowns sont des morts qui gesticulent dans un cimetière de luxe. Ce salon est un caveau. Ces torchères d'Augsbourg, qui appartinrent à M. de Crillon, éclairent des cadavres. C'est une farce. Pourquoi la jouent-ils ?

JEAN CAU.

*(A suivre.)*


CANADIAN MINING OPPORTUNITY

**UNDERWRITER HAS LARGE BLOCK OF SHARES IN A CANADIAN MINE NEARING PRODUCTION. EXCELLENT COMMERCIAL VALUES OF NICKEL, COPPER, IRON AND SULPHUR**

Complete information available to : Banks, Mining Companies, All leading currencies acceptable. Holding Companies, Brokers, etc. Reply in complete confidence to :

Rock Holdings Limited - P. O. Box 785
Saint John, New Brunswick - Canada



ABONNEZ-VOUS A

« L'Espoir-Algérie »

**Adresse :** Boîte postale n° 17 - LA REDOUTE - ALGER

**Abonnements :** 6 NF pour 6 mois
10 NF pour 1 an (12 NF par avion)

**Abonnements de soutien :** 6 mois : à partir de 10 NF
12 mois : à partir de 20 NF

C.C.P. L'Espoir Algérie 1649-06 Alger

## LA SEMAINE

**Anne Guérin vous raconte**

### ● *Aimé Césaire : le cannibale s'est tassé...*

« A*IME CESAIRE, poète et député martiniquais. Rendez-vous à 15 heures, à l'Assemblée nationale.* »

Je fais la moue. C'est bien solennel, la Chambre. Je le lui dis.

— *Il faut bien qu'elle serve à quelque chose.*

On ne va pas « parler politique ». Cependant, il m'introduit dans l'ancienne salle de la Commission d'Outre-Mer, parmi les cornes d'éléphants, les boucliers malgaches et les lances... « pacifiques », assure Césaire.

Il doit toucher la cinquantaine, mais sa jeunesse et sa bonté éclatent dans le sourire d'ébène qui se répand sur le visage. Je plonge.

— Votre dernier recueil, « Ferrements » (1), représente une étape ? Une cassure ?

— *Un aboutissement, peut-être. Et*

(Archives.)

AIMÉ CÉSAIRE.
« *Ce mot de « nègre ».* »

*encore... Car je n'ai jamais écrit qu'un seul poème, où quelques émotions premières se révèlent indéfiniment. On trouvera « Ferrements » plus amer, plus discipliné...*

— ...que le violent « Cahier du retour au pays natal » ? (2)

— *Oui. Le « volcanisme » du début s'est tassé, intériorisé, plutôt.*

— Pourquoi ?

— *J'ai vécu... Et puis, au commencement, il fallait tout briser, créer de toutes pièces une littérature antillaise. Ce qui supposait une violence de cannibal. Pensez-y : nous n'avions que des littérateurs, des sous-parnassiens très habiles, des vers très chiadés, très français. Au point que l'homme noir, en parlant de lui-même, faisait de l'exotisme. C'était odieux.*

— Et vous ?

— *J'ai découvert que les forces profondes, aux Antilles, sont africaines.*

— C'est là votre « négrisme » ?

— *Si vous voulez. Mais nul n'est moins raciste que moi. Bien sûr, ce mot de « nègre », cette injure, nous en fîmes un défi, une parure. Mais cela dans le but d'assumer, simplement, notre condition d'hommes, avec toutes ses particularités, son héritage, c'est-à-dire sa négritude. C'est par ce particulier-là que nous arrivons au général, à l'amour de tous les hommes.*

— Vous êtes le chef de file de la littérature antillaise. Que pensez-vous de la file ?

— *Notre tâche à tous est de cerner l'homme antillais pour lui montrer qu'il existe, qu'il n'est pas un Français comme les autres. Car il ne le sait pas. C'est ainsi qu'en faisant de la bonne littérature, nous ferons de la bonne politique.*

Nous y voilà.

— Et... la Chambre, cette année ?

— *De la politique ?* (Soupir.) *Bon. C'est la montée de l'Afrique qui est impressionnante, capitale.*

— Les Antilles... ?

— *...ne montent que bien lentement. Nous sommes embourbés dans un assimilationnisme dont les Africains, Dieu merci, ont été préservés.*

— Vous faites de longs séjours à Paris. Vous y sentez-vous coupé de votre terroir ?

— *Nullement. Je promène partout mes Antilles intérieures, mon île.*

« Cette mince pellicule sur le remous
du vin mal déposé de la mer...
Cette pierre sur l'océan élochant
de sa bave une main tremblante
pour oiseaux de passage. »

— *Mais il n'y a pas que de l'amour, il y a aussi des scènes de ménage entre moi et mon île.*

Son île :

« ...ce mal-être,
cette fiente,
ce sanglot de coraux... »

(1) Seuil.
(2) Présence africaine.

### ● *Malraux : une manie bien française.*

ET voici, dans le « Times Literary Supplement » de Londres, une page consacrée à notre ministre de la Culture.

1° L'auteur (anonyme comme il est d'usage au « Supplement ») est dérouté par les contradictions flagrantes qu'il découvre entre la pensée de Malraux et son comportement politique.

2° Il reproche à cet homme d'action de théoriser la vie : c'est, dit-il, une manie bien française, puisque partagée par Sartre et Camus.

Nos trois écrivains s'adonnent, en effet, à « la manipulation » (futile) « *dans quelque enclos de l'esprit, d'idées telles que : disponibilité, existence, autre* », etc. C'est dans ces « *mots de l'esprit* » qu'ils enferment les gens et les choses, croyant ainsi (à tort) les définir.

3° Ce « jeu » relèverait d'une « *éthique métaphysique perfectionnée* » *dans laquelle « d'abondantes ratiocinations accompagnent la redécouverte de lieux communs* ».

Malgré la confusion créée par « *la mystagogie occasionnelle* » de Malraux, « *son allégeance flottante, ses euphories non définies et sa réticence délibérée* », l'auteur croit pouvoir dégager l'essentiel de l'œuvre. « *C'est l'homme, présenté rhétoriquement* » et son « *immortalité intermittente, que Malraux, dans ses livres sur l'art, s'évertue à démontrer* ».

### ● *Italo Calvino : le baron est engagé.*

AUTRE personnalité de passage à Paris : Italo Calvino, l'écrivain autour duquel se regroupent, depuis la mort de Pavese, nombre de jeunes romanciers de son pays.

Le type même du séducteur italien : il est discret, rêveur et brun ; il porte élégamment trente-sept anniversaires, un nez affilé et une intelligence qui plane et semble s'ennuyer...

Calvino est l'auteur de quatre romans, dont « Les Vicomtes pourfendus » (3) et « Le Baron perché » (4), qui font partie d'une trilogie historico-fantaisiste.

— Ces contes sont-ils dans la tradition de Voltaire ?

— *De R.L. Stevenson aussi. Quoique le goût « philosophique » de l'aventure remonte au XVIII*e*. Mais vos philosophes partaient de l'idée, de la cause à défendre, pour en arriver à l'image.*

— Mais vous ?

— *Moi, je pars de l'image. Et je laisse le lecteur libre d'avoir ses idées. Les bonnes, j'espère. Mais avec de bonnes images on ne peut arriver qu'à de bonnes idées.*

— Peut-on concilier néoréalisme et fantaisie ?

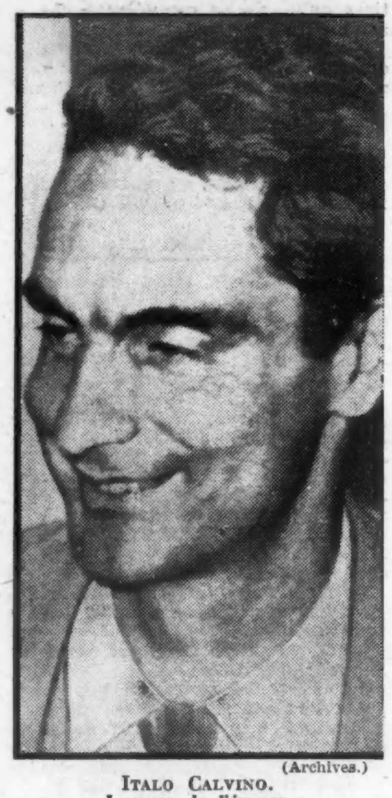
(Question bête : mon interlocuteur me toise, gentiment, mais de haut. On le dirait perché, comme le jeune baron, son héros, qui alla s'installer dans les arbres plutôt que d'avaler des escargots.)

— *Pourquoi pas ? Il s'agit d'un passage, non d'un saut. D'ailleurs, la littérature fantaisiste n'est pas mon idéal. C'est un terme de l'alternative. L'autre, c'est le récit réaliste, auquel je retourne maintenant.*

— On accuse votre baron...

— *...d'« évasionnisme », n'est-ce pas ? C'est faux. Les arbres en question ne sont pas un refuge. Et mon baron répond à la définition de l'intellectuel engagé : solitaire, mais engagé quand même dans tout ce qui se passe au ras du sol.*

(3) Albin Michel.
(4) Seuil. Voir la critique de « L'Express », 14 avril 1960.



(Archives.)

ITALO CALVINO.
« *Je pars de l'image.* »

### ● *Les prix : « Je » et l'humour.*

AU grand étonnement de tous, y compris, paraît-il, les jurés, le Prix de Mai 1960, destiné à un roman d'avant-garde, fut décerné à Yves Velan pour son roman « Je » (*voir la critique de « L'Express » n° 431*) déjà un peu oublié, bien que publié seulement en automne dernier. Le lauréat, non prévenu, est en Suisse.

Le Prix de l'Humour couronne cette fois-ci un homme sérieux. Robert Escarpit, qui est professeur à l'Université de Bordeaux, n'a pas seulement publié « Peinture fraîche » qui lui vaut ce prix (*voir l'article d'Alfred Sauvy, page 40*), mais aussi une étude très savante consacrée justement à « L'Humour » aux Presses Universitaires.

### ● *Le Prince des Poètes est mort.*

Jules Supervielle, mort à l'âge de soixante-seize ans, était unanimement considéré comme l'un des meilleurs poètes de ce temps. Il y a moins de trois semaines, ses pairs le sacraient Prince des Poètes. Sans doute n'a-t-il pas sacrifié qu'à la poésie et son œuvre de romancier et de dramaturge, de conteur surtout, restera comme l'une des plus belles. Pourtant, ce sont ses recueils de poèmes qui ont suscité la plus vive admiration. Jusqu'en 1940, il a écrit une œuvre très personnelle et neuve, chantant « la fable du monde » en des vers d'une grande simplicité. Il s'est toujours gardé des tentations intellectuelles et n'a jamais ressenti le besoin d'apporter un « message ». Ami de Gide, Valéry, Jacques Rivière, Jean Paulhan, Henri Michaux et Marcel Arland, il était une des gloires de la N.R.F.

ANNE GUERIN.


*LECTEURS DE BALZAC, DEMANDEZ*

**L'ANNÉE BALZACIENNE 1960**

INEDITS DE BALZAC - ETUDES HISTORIQUES ET LITTERAIRES DES MEILLEURS SPECIALISTES

*Un volume in-8° carré, de 234 pages, broché rogné, sous jaquette vernie : 13 NF + t. l.*

*ENVOI, SUR DEMANDE, DE LA TABLE ANALYTIQUE*

EDITIONS GARNIER - 6, RUE DES SAINTS-PERES - PARIS (7e)



**ROBERT MUSIL**

**Les désarrois de l'élève Törless**

"Je souhaite à Törless un succès égal à celui de L'homme sans qualités."

M. Brion (LE MONDE)

9,30 nf SEUIL

## ROMANS

**« La Fête »**
**par Roger Vailland**

● ***Désintéressé de la politique et de l'action, Vailland aujourd'hui va à la fête. Drôle de fête !***

ROGER VAILLAND est un homme qui *réfléchit sur*. Depuis toujours, quoi qu'il fasse. Arrose-t-il une fleur ? Il réfléchit sur l'art de soigner les plantes. Dans sa voiture, il se fait des réflexions sur l'art de conduire. Il s'en fait sur l'art de vieillir, de prendre une photographie, de mourir, de vivre à deux, et, bien sûr, d'écrire.

Vailland ne veut plus de la vieille méthode romanesque : travailler en chambre noire, déchiffrer sur des murs de caverne l'ombre portée du réel... Fini pour lui. Il veut lire l'ombre à même la lumière, un visage à même un visage. « Pourquoi inventer des personnages alors qu'à propos de n'importe quoi, une pierre, une voiture, Jean-Marc ou Lucie, il y a une infinité de choses à dire ? »

Duc, le héros de Vailland (son double, son frère, lui-même) a commencé un roman, un roman classique où on « affabule » ; mais cela ne marche pas, et il y renonce pour en écrire un autre où il racontera Lucie qu'il désire, et Jean-Marc, le mari de Lucie et Léone, sa femme, et lui-même, Duc, désirant Lucie, tels qu'ils sont.

Nous pouvons être absolument certains que Lucie, Jean-Marc, Léone et Duc sont vrais, existent — aux noms près — comme on les voit là. Nous pourrions sûrement les rencontrer.

Tel est l'enjeu de l'entreprise, son originalité, ses prémisses. Qu'en advient-il ? Que se passe-t-il lorsqu'on met la réalité — et non son ombre — dans un livre et qu'on écrit « roman » sur la couverture ?

Il se passe qu'on fait du journalisme. Du journalisme supérieur. Brillant. « La Fête » est un livre extrêmement brillant. Mais, d'une certaine manière, cela reste du journalisme. Et nous ne songeons nullement à dire ici du mal du journalisme, seulement il est peut-être important, à une époque où ce genre se développe dans la littérature, envahit toute la scène, où un romancier n'est à l'aise que s'il produit aussi son comptant d'articles de la main gauche, il est important de bien faire la différence entre ce qui est la littérature et ce qui appartient au journalisme.

### La façon d'aimer

Un écrivain qui se lance dans une expérience purement littéraire n'est jamais sûr que ce qu'il est en train d'écrire sera « lisible » — les plus grandes œuvres ne le sont pas pendant des années — il se demande même s'il n'est pas sur le chemin d'obscurcir, de barbouiller à tout jamais ce qu'il veut peindre et noyer d'ombre son propre esprit. Un journaliste, au contraire, n'a qu'un but : être lisible, tout de suite, et totalement. Vailland, qui veut rendre le plus clair possible ce vrai visage, qu'il consulte comme un voyageur son Chaix, ne fait rien d'autre que du reportage.

« La Fête » (1) est un magnifique reportage sur la façon d'aimer, de conduire une DS, d'écouter Thelonius Monk, de réfléchir sur la torture et de ne plus croire au parti communiste en 1960. Tous les frissons nouveaux, à cette exacte marche du temps où nous sommes, sont captés et rendus par cet extraordinaire appareil enregistreur, cette balance de haute précision qui s'appelle Roger Vailland. Lisible, « La Fête » l'est excellemment d'un bout à l'autre, d'un mot à l'autre. Le sera-t-il encore demain, l'encre séchée ? Mais où serons-nous demain ?

Vite, lisons « La Fête ».

A-t-on vu l'un de ces courts métrages filmant des cinéastes eux-mêmes en train de filmer autre chose ? C'est ainsi, savamment, artificieusement — (traces de Butor) — que s'agence le livre : on voit Duc

(1) Gallimard. 2[illegible] p., 9 NF.

***Un extrait du livre de Vailland :***

# LA COURSE

« LEONE ouvrait la porte du garage, il accéléra pour échauffer le moteur. La porte ouverte, il démarra lentement, en première, pour tourner dans la rue qui est étroite. Il avait ses repères, la gouttière de la maison d'en face, le poteau de ciment de l'électricité, le muret du jardin des voisins — comme les balises sur lesquelles les marins mettent successivement le cap pour pénétrer sans pilote dans un port, une baie, un fjord ou un lagon — pour entrer et sortir du garage, en marche avant ou en marche arrière, sans se retourner ni regarder sur le côté. Dès qu'il fut aligné sur le quatrième repère, le gond de pierre d'une ancienne porte cochère, il sut qu'il était sorti du garage, stoppa et mit au point mort.

Léone fermait la porte à double battant. Il accéléra, sans emballer, pour continuer d'échauffer le moteur. Léone s'assit à côté de lui et mit la clef du garage, qui est grande, dans la boîte à gants.

Il resta en seconde tout le temps qu'il eut à tourner dans les ruelles du village et autour de l'église. Dans la côte à la sortie du village, il appuya à fond sur l'accélérateur, le moteur répondit mal. En haut de la côte, l'aiguille du compteur de vitesse n'avait pas atteint le chiffre 50. Duc était parti, sans attendre que le moteur fût assez chaud ; voilà sans doute pourquoi celui-ci répondait mal. Mais peut-être commençait-il à faiblir ? A vingt-six mille kilomètres, plus d'un moteur a besoin d'un rodage de soupapes ; cette pensée occupa Duc, trois kilomètres durant, et lui fut désagréable.

### La ligne droite

Sur l'autre versant de la côte, il passa en troisième. La route départementale, tracée à l'ancienne mode, décrit des courbes au hasard des bornages de propriété et il ne put pas accélérer à fond. Il essayait de se rappeler à quelle vitesse, dix mille kilomètres plus tôt, le moteur déjà rodé et dans toute la forme de sa jeunesse, il atteignait le sommet de la côte, à la sortie du village ; il n'y parvenait pas ; il prenait rarement cette route qui allait à l'opposé de N..., la ville la plus proche et le carrefour pour les grands voyages, et ses souvenirs manquaient de précision. Il atteignit le bas de la deuxième côte, resta en troisième, accéléra à fond; le moteur répondit ; au sommet de la côte, l'aiguille du compteur de vitesse était largement à droite du chiffre 110. Duc fut content.

A cinq cents mètres au-delà du sommet de la deuxième côte, la route vire à angle presque droit. Duc freina brutalement à l'entrée du virage, Léone tendit les mains vers le pare-brise et regarda Duc, il passa en seconde et accéléra à fond, la voiture bondit, les pneus chantèrent, la voiture s'inscrivit aisément dans le virage, le système oléo-pneumatique la redressa, l'air comprimé s'expira avec un doux sifflement.

— Bon, dit-il, bon.

— Quelque chose n'allait pas ? demanda Léone.

— Le moteur était froid.

— J'ai bien vu à ton visage que quelque chose n'allait pas.

— Maintenant, tout est en ordre.

Ils atteignirent la nationale. Ligne droite, à plat. Il accéléra à fond pour vérifier si l'aiguille du compteur irait entre les chiffres 150 et 160, comme dix mille kilomètres plus tôt. Elle y alla. Il releva le pied et laissa couler la route à 110.

Ils dépassèrent plusieurs poids lourds qui tenaient leur droite. Ils traversèrent un gros village. Au-delà, la route était bordée de chantiers qu'ils ne se rappelèrent pas avoir déjà vus.

— Pourquoi, demanda Léone, construisent-ils tous leur maison sur le bord de la route ?

— Pour regarder passer les voitures.

— Bientôt, il n'y aura plus que des banlieues.

— J'ai de moins en moins envie de sortir de la maison, dit Duc.

### Le compteur à 140

A la sorte a un virage en côte, il vit devant lui une 403 qui approchait du sommet de la côte, il était en troisième, il accéléra à fond, rejoignit la 403 à l'endroit où la ligne jaune qui protège le sommet des côtes se change en pointillé, et la dépassa aisément, à 120. Il engagea la quatrième, monta à 140, l'espace de trois kilomètres, revint à 110. A l'extrémité d'une ligne droite, il vit dans le rétroviseur la 403 qui revenait sur lui. Il descendit à 100. Dans la ligne droite qui suivit, la 403 réapparut beaucoup plus proche.

— La 403 en veut, dit Duc.

— Tu la laisses passer ? demanda Léone.

— On va voir la gueule du chauffeur, répondit Duc.

La 403 les dépassa, un homme au volant, une femme à ses côtés, un enfant à genoux près de la femme, le visage sur la vitre.

— Le moujingue, dit Duc, regarde la D.S. qui s'est couchée devant son papa.

— Une famille, dit Léone...

— Quel âge a l'homme ?

— Je n'ai pas en le temps de bien voir. Entre trente et quarante.

— Quelle gueule a-t-il.

— Je n'ai pas eu le temps de bien voir. Mais la femme a une sale gueule.

— Et le moujingue ?

— Une tout à fait sale gueule.

— On va les pousser à la mort.

— Poussons-les à la mort, dit Léone.

Le ton de Léone n'était pas enthousiaste, il n'était pas non plus résigné. Le jeu ne l'amusait pas tellement, il le lui déplaisait pas non plus. Il pensa qu'il était plaisant d'avoir une épouse qui ne rechignait jamais à jouer aux jeux qu'il inventait, même s'ils étaient absurdes.

Il laissa la 403 disparaître. Il savait que bientôt la Nationale allait s'engager à flanc de coteau, sur trente kilomètres de virages et de côtes. Voilà le terrain qu'il attendait pour attaquer.

A la première côte, il poussa à fond. Pas de 403. Il la retrouva à la sortie d'un virage. Elle fit un écart sur la droite. Duc pensa que la D.S. était subitement apparue dans le rétroviseur de la 403, à la sortie du virage. Elle restait sur la droite. Duc leva le pied et ne la doubla pas. Le gosse changea de position, regardant par la vitre arrière. Duc se maintenait à cinquante mètres, l'aiguille du compteur était à 110 et ne bougeait pas.

— Il n'est pas combatif, dit Duc.

Il passa sur la gauche et accéléra comme s'il voulait dépasser mais, arrivé à la hauteur des roues arrière de la 403, il ralentit, la laissa aller, se rangea de nouveau à cinquante mètres derrière elle, s'appliqua de nouveau à filer le même train. L'aiguille du compteur se déplaça lentement : 120, 130...

— Il mord, dit Duc.

Vint une côte. Duc se maintint à cinquante mètres. Deux quatre-chevaux se poursuivaient vers le haut de la côte. La 403 les passa juste avant la ligne jaune. Duc se rangea derrière les quatre-chevaux.

— Il faut lui donner confiance, dit-il.

Duc prit la gauche, passa les deux quatre-chevaux et rejoignit la 403. Il se tenait complètement à gauche et poussait à fond. Juste au moment de sauter la 403, il freina et se rangea derrière elle, à cinquante mètres.

La femme aussi s'était maintenant retournée. Elle et le gosse regardaient par la vitre arrière.

Une côte, puis une nouvelle descente, longue. Duc gardait sa distance de cinquante mètres. L'aiguille du compteur se déplaça rapidement vers la droite : 120, 130, 140.

— Il s'excite, dit Duc.

L'aiguille vint sur 150.

— Il perd la tête, dit Duc.

### Virage à la corde

Une courbe s'amorçait au bas de la descente. Duc donna de brefs coups de frein, laissant la 403 lui prendre trois cents mètres. Le voyant rouge des freins de la 403 s'alluma à l'entrée de la courbe et la voiture se mit au travers de la route. Duc freina à fond.

— Il est complètement con, dit-il.

Le conducteur de la 403 redressa et prit le virage à la corde, sur la gauche de la route. Une traction arrivait en sens inverse. La 403 fit une embardée à droite, juste à temps pour éviter la traction. Elle toucha le talus qui la renvoya au milieu de la route, en position normale.

— Il a de la chance, dit Duc.

— Ce jeu t'amuse vraiment ? demanda Léone.

— Enormément, dit Duc.

Il revint rapidement sur la 403 et reprit sa distance, cinquante mètres. La femme était complètement tournée vers l'arrière et faisait de grands gestes qui devaient vouloir dire : « Passez, passez. »

— Elle a vraiment une sale gueule, dit Duc.

Il se maintint à cinquante mètres, mais l'autre ralentissait. L'aiguille se déplaça vers la gauche : 90, 80, 70.

— Il ne veut plus jouer, dit Léone.

— Sa gonzesse doit l'avoir salement engueulé.

Il passa la 403. Ni l'homme ni la femme ne tournèrent la tête vers la D.S. Le gosse se hissa sur les genoux de sa mère pour regarder. D'une secousse, elle le ramena à sa place.

— Ils sont très dignes, dit Léone.

— Trop tard, dit Duc.

### Tenir la gauche

La route descendait en pente douce. Il poussa à fond, prit quelque distance, ralentit dans la première côte. Il vit dans le rétroviseur la 403 qui revenait sur lui.

— Le corniaud, dit Duc, il croit que je m'essouffle dans les côtes.

Il refit trois fois la même manœuvre, poussant à fond dans les descentes et les plats, levant le pied dans les côtes. A chaque côte, la 403 regagnait un peu sur lui. Elle ne fut plus qu'à cent mètres. Il y eut un plat, en ligne droite, un poids lourd au milieu de la ligne droite allant dans le même sens qu'eux et un autre poids lourd, à l'extrémité de la ligne droite, venant en sens inverse. La 403 n'était plus qu'à cinquante mètres. L'aiguille du compteur était sur 120. Le poids lourd portait sur son arrière le chiffre 85. Duc passa sur la gauche de la route. La 403 klaxonna pour réclamer le passage. Duc resta sur la gauche jusqu'à hauteur de l'arrière du camion.

— A la mort, dit-il.

Il voyait dans le rétroviseur la 403 arriver sur lui et, devant lui, les deux poids lourds se rapprocher rapidement. Il tenait toujours la gauche.

Il freina brutalement et se porta sur la droite. La 403, sur sa lancée, passa la D.S. Léone s'appuya des deux bras tendus à la boîte à gants et ferma les yeux. L'arrière du poids lourd s'approchait rapidement. Duc freinait à fond. Il stoppa dans un grand crissement de pneus. Le poids lourd était arrêté à dix mètres.

L'autre poids lourd arrivait et les croisa. La 403 était passée ; le camion qui les précédait, en stoppant brutalement, lui avait donné sa chance. L'autre poids lourd, celui qui venait en sens inverse, ralentit au passage et les deux chauffeurs firent de grands gestes. Ils accusaient sûrement le chauffeur de la 403 d'être dément.

Le poids lourd se remit en route. Duc démarra et le passa. Léone fit un geste d'amitié au chauffeur. La 403 n'était pas loin, roulant à petite allure. Au premier carrefour, Duc vira à droite, sur la route qui mène à la ville du tailleur de pierre. »

*(Copyright Gallimard.)*

(Vailland) composer le roman qu'il va écrire — et que vous êtes en train de lire — tout en vivant l'épisode qu'il sait devoir raconter.

Il s'agit d'une fête. Qu'est-ce qu'une fête ? Reportons-nous à notre auteur (rien ici ne reste obscur, aucun mot n'est avancé sans sa définition, aucune pensée sans sa morale) : *« Une fête est longue ou courte et son décor est ce qu'il est, mais elle exige un temps séparé du reste du temps et un lieu qui lui soit particulier, limite, séparation qui donnent à la fête sa réalité, comme la forme du corps à son être. »*

Et Duc, qui a besoin d'une fête pour s'exciter à mieux écrire, à mieux vivre, qui a décidé de faire une fête de la possession de Lucie, en prépare les modalités avec la science et le scrupule d'un maître de cérémonie. Le temps : l'espace d'un week-end. Le lieu : une chambre dans un château qui est un hôtel (au bord de la N. 6 et de la voie ferrée, mais « le décor est ce qu'il est »). Lucie, qui vit avec son mari Jean-Marc, viendra de Paris, un vendredi, par le train et descendra à Mâcon. Duc, qui vit près de là, avec sa femme Léone, ira la chercher à la gare, en voiture. Ni Léone ni Jean-Marc ne s'opposeront à la fête de Duc, parce qu'ils ont trop de morale pour se donner cette petitesse, ce ridicule. Lucie et Duc s'enfermeront deux jours avec l'électrophone, les rideaux tirés et les gestes de l'amour (traces de Sagan). Et le dimanche soir, Lucie reprend le train qui la ramène à Jean-Marc. Duc retourne à sa femme, dîne et se met à écrire. La fête est finie, une autre commence : celle du roman.

## Un exercice étourdissant

Cherchant le mot juste, le mot pour « peser » la paupière inférieure de Lucie « devenue transparente dans l'instant du plaisir », comme Duc est fier ! Fier de savoir commencer les fêtes, arrêter les fêtes, lorsque « la grâce va tourner à la disgrâce ». C'est là sa morale, son *art de vivre.*

Duc récapitule sa vie : il est un homme qui *va à,* il y a eu la saison de l'enfance, celle de la drogue, celle du surréalisme, la saison de l'action — la résistance — et celle de la fraternité — le communisme. Aujourd'hui s'ouvre la saison des romans qui ne sont pas des romans. Saisons juxtaposées, sans regrets, sans stagnation.

Rarement un écrivain de cette taille s'est aussi sincèrement « démonté », comme on démonte une machine, que Roger Vailland dans « La Fête ». L'auteur de « Drôle de Jeu », de « 325.000 francs », de « Beau Masque », n'hésite pas à confesser que « le sort du monde et des autres hommes avait cessé de le concerner. » Voici terminée la saison de la fraternité politique. Voici Vailland au moment même où il flaire de plus près l'odeur fugace du plaisir, devenu « désintéressé », comme le vieil homme de « La Loi ».

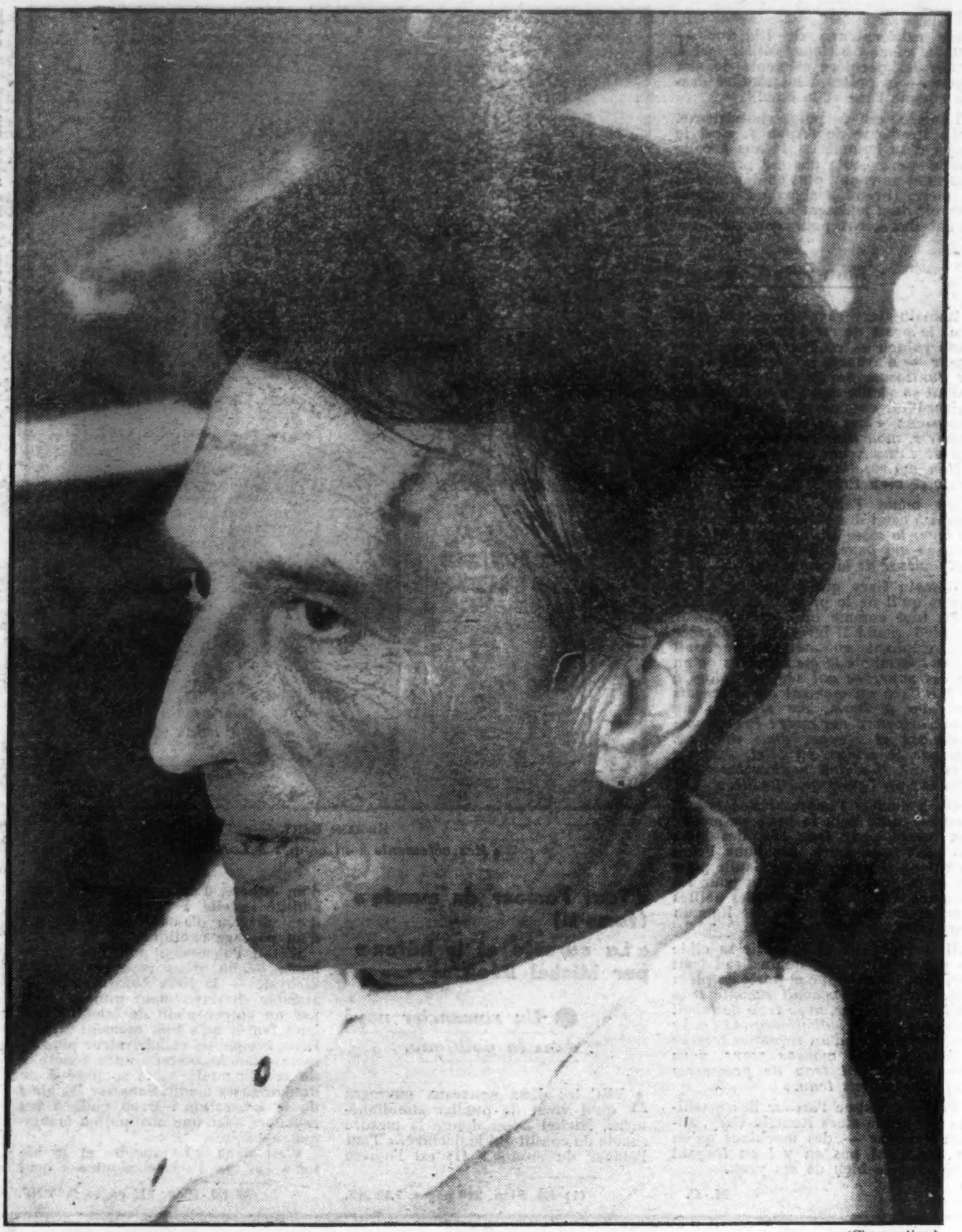
« On n'accomplit rien de grand sans mourir à soi », disait Renan. N'y a-t-il pas quelque chose de mort dans l'attitude désintéressée que préconise Vailland ? Reste à savoir s'il s'agit de la bonne mort, celle qui supprime, en effet, les écrans personnels entre soi et ce qu'on pèse ; ou de ce dessèchement décidé à nier tout obstacle à ses plaisirs.

Au plaisir, n'y va pas qui veut. Visite accélérée à tous les thèmes, toutes les obsessions morales et immorales d'aujourd'hui, « La Fête » est un exercice étourdissant ; jamais Vailland ne s'est montré plus souple, plus inventif, plus souverainement « rapace ».

Oui, si nous avions une fête à organiser, nous demanderions certainement ses conseils à ce très habile homme de l'art ! (Mais s'il s'agissait de vivre avec tout ce que la vie comporte de fidélité inutile, d'ombre, d'épaisseur vaine, peut-être essaierions-nous de nous débrouiller seul.)

En attendant, vite à « La Fête ».

MADELEINE CHAPSAL.



(Charpentier.)

ROGER VAILLAND.
*Au plaisir, n'y va pas qui veut.*

## « La Promesse de l'Aube » par Romain Gary

***Trois amours : sa mère, son grand homme et ses bêtes.***

« LA Promesse de l'Aube » est une autobiographie arrangée, améliorée — le cinéma dirait « adaptée ». On ressent à la lecture le plaisir que dut prendre ce bel homme à se traiter lui-même comme un personnage à peine entrevu, sur lequel il aurait laissé courir son imagination de romancier : héros de l'aviation en veste de cuir, élégant consul à Los Angeles (c'est moi !), aimé des femmes, un éclat dans la cuisse, un beau brin de plume, ami des bêtes, qu'est-ce qui peut bien lui arriver, que lui arrive-t-il ?

Restif de La Bretonne, sur la fin de ses jours, récrivit une seconde version d'un épisode de sa vie amoureuse, cette fois comme il eût souhaité qu'il se passât — mieux.

### Une figure de chef

Il doit y avoir quelque ressemblance, génie mis à part, entre l'entreprise de Restif et celle de Gary ; en tout cas, le ton est le même : une ironie véloce, une pitié tendre et railleuse envers soi (l'un comme l'autre font un compte complaisant de leurs déficiences physiques, nullement obstacle aux bonnes fortunes) et puis l'hymne, le chant profond à la gloire de la femme, doublé d'un mouvement également amoureux, désespéré, vers la vie.

A quoi il faut ajouter, côté Gary, l'amour des bêtes et du général de Gaulle (et des bons Français).

*« Une extraordinaire figure de chef, qui non seulement trouvait dans les événements sa mesure, mais encore portait un nom bien de chez nous. (Moi, je l'aurais écrit avec un seul l.) »*

« La Promesse de l'Aube » est un livre couvert de bêtes. On en compte cinq espèces dès la première page, encerclant notre auteur nu sur la

→

(1) Ed. Gallimard, 380 pages, 12,50 NF.


*L'événement de la saison*

CLEA par DURRELL

Editions BUCHET/CHASTEL

LE TEMPS D'APPRENDRE A VIVRE

« ...Il est déjà trop tard ! »

Informez-vous auprès de votre libraire de ce grand et puissant roman

plage californienne de Big Sur — celle-là même où Henry Miller met à sécher les derniers éléments de son œuvre — et prêtes à lui souffler dessus comme l'âne et le bœuf.

L'image est à peine hasardeuse. « La Promesse de l'Aube », c'est le *merci* d'un homme de 44 ans à celle qui le sacra génie dès ses premières heures et ne voulut plus en démordre : sa mère. (Freud a signalé l'étonnant pouvoir dont jouissent les hommes qui furent des héros pour leur mère.)

### Mon prix Goncourt

Romain Gary savait très bien qu'il était la proie de cet amour de veuve, donc vaincu — en l'occurrence vainqueur — d'avance, et destiné à revêtir l'uniforme de gloire que lui souhaitait sa vieille maman, qu'il détaille aujourd'hui comme un rhinocéros sa carapace : « *Mes vêtements coupés à Londres, mon titre de Chargé d'affaires de France, ma croix de la Libération, ma rosette de la Légion d'honneur, et mon Prix Goncourt...* »

Où mène l'amour des mères !... Quant à celui des bêtes : « *Il me suffit de lever la main et de toucher le bout de mon nez pour m'imaginer qu'il me reste encore de la compagnie...* »

Romain Gary qui fait la bête l'est moins qu'il ne le prétend et sait très bien, tout comme un autre, avancer un pied quand il lui plaît, et écraser son éléphant comme s'il s'agissait d'une fourmi : « *Je me souviens qu'un de ces superbes qui sévissait alors à la N.R.F., à un moment où je crevais de faim à Paris, me retourna un manuscrit avec ces mots : Prenez une maîtresse et revenez dans dix ans. Lorsque je revins, en effet, dix ans plus tard, il n'était malheureusement plus là : on l'avait déjà fusillé.* »

On a parfois l'impression, lorsqu'il force la note vers le haut — amour des mères pour leur fils, des bons fils pour leur mère, des bons Français pour la patrie, de de Gaulle pour les bons Français, des bêtes pour les hommes, des hommes pour les petites femmes, et vice versa — que Romain Gary vise un peu trop bas.

Il arrive aussi qu'il oublie sa cible — son public — et qu'un beau trait sûr, fort, lui échappe et porte en plein ciel. « *Ma mère m'avait raconté trop de jolies histoires, avec trop de talent dans ces heures balbutiantes de l'aube où chaque fibre d'un enfant se trempe à jamais de la marque reçue, nous nous étions fait trop de promesses et je me sentais tenu.* »

Peut-être est-ce l'amour des machines qui guide alors Romain Gary, ancien aviateur — des machines qu'on ne maintient pas en vol en forçant seulement le bleu de ses yeux.

M. C.

(Archives.)

ROMAIN GARY.
*« Mes vêtements sont coupés à Londres. »*

## « Tout l'amour du monde » (tome II)
## « La carotte et le bâton » par Michel Déon

● *Un romancier noyé dans la politique.*

AVEC les deux nouveaux ouvrages qu'il vient de publier simultanément, Michel Déon donne la mesure exacte du conflit qui le déchire. « Tout l'amour du monde » (1) est l'œuvre d'un esthète, d'un poète, dont la sensibilité excelle à restituer le climat d'un chagrin d'amour ou le charme d'un paysage exotique.

N'était l'obsession politique qui le hante — un vieux rêve revanchard vichyste — le livre constituerait un aimable divertissement mineur écrit par un auteur plein de talent. Pourquoi faut-il qu'à tout moment Michel Déon évoque tel collaborateur plus ou moins blanchi, ou telle autre « victime de la démocratie », et se livre à de douloureuses méditations sur les abus de la Libération ? Déon colle à ses rancunes avec une obstination maniaque, aveugle.

C'est dans « La carotte et le bâton » (2) que l'auteur montre à quel point cette psychose peut gâter le talent d'un écrivain remarquablement doué. Lorsqu'il veut renoncer à ses séduisantes rêveries de voyageur sentimental qui nous emmène, de confidence en confidence, de Nazaré à Bellagio, Michel Déon se sent pris d'un prurit d'homme d'action ; son amertume politique passe alors au premier plan, et le voilà qui nous peint l'équipée d'un groupe de contre-terroristes dans un pays récemment émancipé par la France et qu'il baptise mystérieusement du nom de Chirfanie. Au demeurant, la Chirfanie nous est dépeinte sous l'aspect d'un pays pris en tenaille entre la Libye et l'Algérie, et occupé par les rebelles algériens, ce qui, à vrai dire, ne laisse pas subsister grand-chose du mystère.

### Un exutoire

Dans cette affabulation qui tient plus du roman d'espionnage ou du roman d'aventures que de la littérature, il reste encore de belles pages qui rappellent l'auteur de « Tout l'amour du monde », des descriptions vigoureuses et poétiques, des portraits fins et bien venus. Mais pour le reste, rien ne nous est plus épargné.

Michel Déon défend d'ailleurs assez mal la cause qu'il adopte, car les niaiseries alternent avec les poncifs (l'une des perles de l'auteur est l'évocation du noble businessman déchirant un lucratif contrat de pétrole pour montrer qu'il ne veut rien devoir à la complicité des Chirfaniens).

Puisse « La carotte et le bâton » servir d'exutoire à l'auteur. Après avoir enfin posé ses bombes, par le truchement de ses personnages, il devrait se sentir quand même soulagé.

Et, une fois guéri, Michel Déon peut — s'il n'est pas trop tard — devenir vraiment un excellent romancier.

MARC LAPORTE.

(1) Ed. Plon, 240 pages, 7,10 NF.

(2) Ed. Plon, 314 pages, 9,25 NF.

# JOURNAL

## « Notes intimes » par Marie Noël

● *« Il faut choisir, dit la vieille demoiselle, vous ne pouvez vous embarquer à la fois pour les deux cimes. »*

IL y a, à Auxerre, une vieille demoiselle de soixante-dix-sept ans que l'on imagine menue, indomptable et fragile à la fois, vivant comme elle a toujours vécu, dans la fraîcheur de sa maison familiale ou en prière dans l'ombre de la cathédrale : c'est Mlle Marie Rouget, dite Marie Noël. Comme elle avait le goût de faire des vers, elle se décida il y a quarante ans à publier un petit recueil à compte d'auteur, chansons pieuses, pieuses paraphrases liturgiques. Le livre traînait un jour sur la table du secrétaire d'Anatole France, Jean-Jacques Brousson. Il tomba entre les mains d'un visiteur, un député, et comble d'horreur, un député radical-socialiste. Le député fut séduit, il emporta le livre, en parla au secrétaire d'Aristide Briand, Raymond Escholier, qui en parla à d'autres. Et bientôt, de Lucien Descaves, le dur, à l'abbé Brémond, le fougueux, il y eut autour du petit livre un cercle d'admirateurs et d'amis. La demoiselle d'Auxerre ne changea ni sa façon de vivre, ni sa façon de chanter. Elle reçut avec l'émerveillement convenable ces grandes récompenses littéraires : le prix Archon-Desperouses et le prix Hérédia décernés par l'Académie française. Elle publia de temps en temps d'autres poèmes que les bons esprits imaginaient un peu vite accompagnés par l'harmonium de la sacristie plus que par les grandes orgues de la nef. On se trompait : voici qu'aux quatre cents pages de son œuvre poétique complet un volume presque aussi gros de « Notes intimes » (1) vient donner l'accompagnement vrai, celui d'une vie intérieure profonde, qui gémit et qui gronde.

N'y cherchez pas de confidences

(1) Ed. Stock, 368 p., 10,80 NF. « L'Œuvre Poétique », 1 vol. cartonné 494 p., 10,80 NF. Cf. Raymond Escholier. « La Neige qui brûle : Marie Noël » (Fayard, 1957, 420 pages, 10 NF.)

la plus importante revue de théâtre

215 numéros publiés, 140 épuisés

le nombre des abonnés a quadruplé en trois ans

tous les succès joués à Paris
textes complets

chaque abonné reçoit deux numéros par mois (1er et 15) sous couverture **cartonnée** (dans chaque numéro une grande pièce et une pièce en un acte)

un an : France : 36 NF
Étranger : 41 NF

dans chaque numéro 8 à 16 pages de photos de scène, des portraits d'artistes, des chroniques d'actualité...

l'Avant-Scène

offre

aux 500 premiers inscrits une collection de 5 numéros pour 6 NF
étranger : 7 NF ou $ 1,50

cette même collection sera envoyée **gratuitement** aux nouveaux abonnés

choisir ci-dessous 5 numéros
en les marquant d'un X

165 **ouragan sur le Caine** H. Wouk et J. A. Lacour
171 **procès à Jésus** Diego Fabri et Thierry Maulnier
173 **Oscar** Claude Magnier
178 **Patate** Marcel Achard
184 **douze hommes en colère** R. Rose et André Obey
187 **l'année du bac** J. A. Lacour
192 **le journal d'Anne Franck** F. Goodrich, A. Hackett, G. Neveux
193 **Tchin-Tchin** François Billetdoux
202 **oncle Vania** A. Tchekov, G. et L. Pitoeff
203 **la tête des autres** Marcel Aymé
204 **vu du pont** A. Miller et Marcel Aymé
205 **l'effet glapion** Jacques Audiberti
210 **la petite Molière** Jean Anouilh et R. Laudenbach

Veuillez indiquer la solution choisie par vous :

☐ Prière de m'envoyer franco de port les 5 numéros choisis par moi ci-dessus (France : 6 NF - Étranger : 7 NF).

☐ Prière de m'inscrire pour un abonnement ferme de un an (Fr. 36 NF - Etr. 41 NF) et de m'envoyer gratuitement la collection des cinq numéros choisis par moi ci-dessus.

☐ Prière de m'inscrire comme "postulant" à Théâtre-Club pour deux mois avec le programme des prochains spectacles (7,5 NF ou gratuit pour les nouveaux abonnés de "L'Avant-Scène").

nom

adresse très lisible

découper suivant le pointillé

à retourner avant le 15 juin (étranger 30 juin) à l'Avant-Scène, 27, rue Saint-André-des-Arts, Paris-6e. Joindre le titre de paiement, de préférence C.C.P. Paris 7353-00.

anecdotiques : « *Mon cœur, je n'en parle pas. Je le tais ou je le chante.* » Ce que nous devinons : soucis quotidiens, charges et ennuis de famille, promenades, vacances modestes, n'a d'ailleurs aucun intérêt. Mais en contraste avec cette banalité même nous lisons le journal d'une vie spirituelle rongée par la sécheresse, bouleversée par le doute, l'inquiétude, l'incompréhension et l'effroi devant le mystère du mal et le mystère de la mort. Et le chant du poète catholique, frêle comme celui d'un petit oiseau, qui s'élève quand même sur ce désert et sur cet orage en devient déchirant.

C'est sans doute la maladie qui a appris à Mlle Marie Noël sa faiblesse, sa nature fragile d'être passager : comment croire encore à sa durée, à son immortalité ? Et puis le monde lui apparaît dans sa brutalité, avec ses catastrophes, ses guerres, sa loi du plus fort qui mange le plus faible. « *Aux petits des oiseaux, Dieu donne la pâture* », oui, mais ces petits oiseaux sont eux-mêmes la pâture d'oiseaux de proie. La création est un banquet où les convives s'entre-dévorent. Et puisque le bacille de Koch est une créature de Dieu, quand il ronge le sein d'une jeune mère, la gorge d'un apôtre, il dit « Dieu est bon », il rend « grâces » à la fin de son repas comme nous après avoir mangé la poule ou l'agneau. Nous sommes loin de l'inspiration franciscaine, on le voit. Et plus loin encore, il y a la mort :

« *Personne n'a jamais su, ne sait, ne saura jamais ce que Mort est. Ni Dieu qui ne meurt point. Ni les vivants qui ne sont pas morts encore. Ni les morts qui sont morts, mais parce qu'ils sont morts, ont perdu connaissance. Seul Jésus-Christ ressuscité... Mais il s'est tu.* »

### Les âmes troublées

Il faut lutter, lutter encore pour conserver vivante l'espérance. Ce que ces « Notes » nous révèlent, c'est que l'humble chanteuse de cantiques toute sa vie ou presque allait de temps en temps passer une saison en enfer. Elle n'est pas grande théologienne (« le Dogme : l'Esprit-Saint en cage »), elle est dévote avec mesure, sa piété est robuste, elle n'est pas étroite. Elle prie ; quand elle a de la peine à obéir au premier commandement (« aimer Dieu »), elle s'applique à mieux observer le second qui lui est semblable (« aimer son prochain »). Elle se tient ferme à sa foi, et elle essaie de comprendre ce monde comme il est : « Comme je suis contente que Dieu ne soit pas un Saint ! Si un Saint avait créé le monde, il aurait créé la colombe, il n'aurait pas créé le serpent. Il aurait créé la colombe ? Il ne l'aurait pas créée « mâle et femelle », il n'aurait pas osé créer l'Amour, il n'aurait pas osé créer le Printemps qui trouble toute chair au monde. Et toutes les fleurs auraient été blanches. Dieu soit loué ! Dieu en a fait de toutes les couleurs... »

Boutade ? Mais qui permet tout en respectant la sainteté de Dieu, le contexte le montre, de respecter aussi la vocation de chacun. Et quand dans l'Eucharistie l'amour se fait pain, l'âme entrevoit soudain que la loi du monde n'est pas seulement « mangez-vous les uns les autres... ». Et elle se remet à chanter. Quand vous êtes sur le quai de certaines stations de métro, vous voyez deux tunnels marqués l'un: Montparnasse, l'autre : Montmartre. Montparnasse, le mont d'Apollon, des Muses. Montmartre, le mont des Martyrs, le mont de Foi, le mont mystique et rayonnant des têtes coupées. « Il faut choisir, dit Mlle Marie Noël, vous ne pouvez vous embarquer à la fois pour les deux cimes. Et moi, je voudrais monter sur les deux montagnes à la fois. »

En parlant des poèmes de ses débuts qui n'ont pas été publiés, elle nous dit que son inspiration se plaisait aux bonds sauvages, aux grands frissons sans chemins, avec des ellipses étranges : sans correction, ajoute-t-elle, cette poésie eût peut-être abouti « du côté du surréalisme ».

Pour les « âmes troublées » auxquelles l'auteur dédie ses « Notes intimes » il ne reste peut-être pas assez de ces frissons sans chemins dans les poésies publiées. Et cependant il y a dans ces vers, même dans les plus simplets, un accent qui les sauve : un accent de vérité. Il vient du cœur, nous le savons après avoir lu ces notes : la vieille demoiselle d'Auxerre, fragile et indomptable, qui trottine de sa maison à la cathédrale, prend de l'eau bénite, se signe, elle a été toute sa vie une femme de vérité.

B. K.

## ESSAIS

### « Les Techniciens et le Pouvoir » par Jacques Billy

● *Les nouveaux maîtres : bureaucrates et technocrates.*

MÊME s'il n'a fait que démarquer l'Italien Bruno Rizzi et l'Américain Adolf Berle, James Burnham a soulevé un lièvre de taille lorsqu'il s'est demandé si les sociétés industrielles, quel que soit leur régime politique, n'évoluaient pas vers un état qui ne serait ni le capitalisme ni le socialisme sans classes, mais un système où les « managers » détiendraient tout le pouvoir. Il posait ainsi à la fois le problème de la bureaucratie et celui de la technocratie, puisque lesdits managers tirent leur puissance de la *technique* et règnent dans des *bureaux*. En fait, les deux problèmes ne sont pas assimilables, comme le montre une lecture attentive du livre de J. Billy sur les « Techniciens et le Pouvoir » (1) et du dernier numéro de la revue « Arguments » (2) sur la bureaucratie.

Ces deux études se trouvent d'ailleurs complémentaires, sans l'avoir cherché : J. Billy aborde son sujet en économiste et en haut fonctionnaire — point de vue totalement absent dans « Arguments » ; mais il néglige, en revanche, les aspects proprement politiques du pouvoir bureaucratique qui font l'objet de plusieurs excellentes analyses (notamment celles d'Edgar Morin, Nora Mitrani, Claude Lefort).

### Les syndicats

A vrai dire, J. Billy traite surtout de la technocratie, qu'il définit par l'accession à des pouvoirs de décision non politiques (administration publique, gestion d'une entreprise) de groupes d'hommes caractérisés par la maîtrise de techniques recherchées plus que par leur origine sociale ou leurs capitaux. Dans cette perspective, la bureaucratie semble être pour lui une sorte de prétechnocratie exercée par des gens moins techniciens que les « vrais » (type inspecteur des Finances), la promotion des

→

(1) Presses Universitaires de France. Collection « Que sais-je ? ». 128 pages, 1,50 NF.

(1) Numéro spécial, 82 pages, 3 NF.

Vient de paraître
ROGER VAILLAND
Prix Goncourt 1957
LA FÊTE
roman
nrf

VIENT DE PARAITRE :
KHROUCHTCHEV EN FRANCE
TOUT LE VOYAGE
en 360 pages - 80 photos ............ 6 NF
TOUTES LIBRAIRIES
EDITIONS DE LA LIBRAIRIE DU GLOBE

LES LIONS DE JUDA
par claude gruber magitot

ÉDITIONS DE LA PENSÉE MODERNE — TOUTES LIBRAIRIES
48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS 15 NF

Explication d'un grand pays
LEON CAHEN et MAURICE BRAURE
L'évolution Politique de
L'ANGLETERRE MODERNE
1485-1660
L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ
fondée par HENRI BERR
...HENRY VIII. ELIZABETH I
CROMWELL.
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LES CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE
Président du Comité de Direction : Pierre Mendès France
Le numéro 25 est paru :
AU SOMMAIRE :
- Le socialisme et la civilisation industrielle, par G. Servet.
CAPITALISME, SOCIALISME ET DEVELOPPEMENT :
- Les obstacles au développement agricole, par René Dumont.
- Vues nouvelles sur le taux de l'intérêt, par Jean Saint-Geours.
DOSSIERS FRANÇAIS :
- L'agriculture, cette inconnue... (suite)
Propositions : I. Propriété et exploitation.
A TRAVERS LE MONDE :
- Les Soviétiques et la France, par Alexander Werth.
- Comment est élu le président des Etats-Unis, par Stanley Hoffmann.
LE NUMERO : 3,50 NF - Abonnement 1 an (six numéros) : 18 NF - Etranger : 25 NF
8, rue Henner - PARIS (IXe) - C.C.P. Paris 13.693.09
Spécimen gratuit sur demande


scientifiques, économètres, venant peu à peu régulariser la situation.

Il étudie l'apparition de ces nouveaux détenteurs de pouvoir, ce qui nous vaut de très bonnes pages sur les conditions de développement du pouvoir technocratique. Puis il décrit comment s'est effectuée en France la mise en place de cet appareil directorial, et termine en soulignant l'importance des forces traditionnelles et notamment des groupes de pression (auxquels, en bon technocrate, il assimile les syndicats ouvriers).

### Le totalitarisme

Par sa conception des technocrates (qui n'existent que parce qu'une société industrielle a besoin d'hommes « chargés de coordonner et de rationaliser la politique économique de l'Etat et celle des plus grandes entreprises »), « Les Techniciens et le Pouvoir » ne traite que superficiellement des relations entre le groupe directorial et l'Etat, ou de phénomènes tels que la bureaucratisation d'un parti politique, dont C. Lefort essaie précisément de rendre compte en écartant toute conception purement formelle de la bureaucratie, pour envisager celle-ci comme l'institution qui, placée au sein d'une organisation de masse devant l'alternative de l'unité et de la démocratie, favorise le premier terme en assurant « *une organisation scientifique de l'inégalité* ». Edgar Morin, dans un article liminaire qui a en même temps valeur de conclusion, écrit que bureaucratie et bureaucratisation « peuvent apparaître comme des phénomènes tantôt fonctionnels, tantôt cancéreux ou parasitaires ». Mais il va plus loin et, nous semble-t-il, dans la bonne direction, lorsqu'il demande de « *ne pas réduire les problèmes du totalitarisme à ceux de la bureaucratie* ». Dès lors, c'est du côté des appareils politiques (et militaires) structurés et munis d'une idéologie totalitaire, que résiderait la principale menace contre les libertés démocratiques, les bureaux — ou technocraties — n'étant que les instruments possibles, sinon de la prise du pouvoir (pour laquelle les « sticks » sont probablement plus efficaces) du moins de sa consolidation plus ou moins durable.

BERNARD CAZES.

## HUMOUR

**« Peinture fraîche » par Robert Escarpit**

● *Le cher professeur à la Conférence au sommet, vu par Sauvy.*

CET ouvrage décrit, avec de multiples digressions, les ennuis d'une famille devant un mur qui suinte et ses efforts pour le remettre en état. Un mur, c'est fait pour arrêter, pour stopper (1).

Robert Escarpit en profite, lui, pour voyager. Il s'évade en quelque sorte, de ce mur, en nous emmenant avec lui ; et si, par quelque détour imprévu, nous revenons au cours de cette croisière sur ce ciment redoutable, nous demandant ce qui va en sortir, en dehors de son humidité en quelque sorte congénitale, c'est pour rebondir tout à coup sur lui en une nouvelle échappée dans un domaine inattendu, même, semble-t-il, de l'auteur.

Le « cher professeur » a poussé la prévenance jusqu'à rédiger à l'avance la propre critique de son ouvrage ou plutôt à en proposer trois critiques, l'une favorable, une autre défavorable et la troisième « neutraliste », la plus belliqueuse des trois, bien entendu.

### L'équipe de rugby

Mais surtout que l'on ne fasse pas de rapprochement ; qu'on ne nous parle pas de Daninos, de Jerome K. Jerome, de B. Shaw. Si Robert Escarpit les a lus, c'est sûrement pour les oublier, ou plutôt pour les repousser, car il ne suit rien, il prend appui sur tout, et fait en somme opposition.

D'opposition, nous passerions facilement à démocratie.

L'humour en est-il donc conciliable avec l'autorité pure ? Nous pourrions dire qu'il est le test même de l'autorité, mais de la véritable, celle qui s'impose sans arsenal répressif, qui conquiert, qui désarme, de l'autorité démocratique par exemple, celle d'un Winston Churchill, pas d'un Caligula.

« Peinture fraîche » est truffé d'effets de domination, d'où jaillit le comique. Domination avec l'auteur au détriment de quelque tiers, domination sur l'auteur lui-même, qui ne se ménage pas. Certains traits sont sur mesure et ne toucheront pleinement que les lecteurs prédestinés, d'autres sont si universels que, même racontés en seconde main et sans adresse, ils conservent leur vertu d'éclatement.

(Archives.)
ROBERT ESCARPIT.
*Au-delà du mur.*

Le propriétaire du mur n'a pas la réputation d'un conformiste ; je le vois fort bien traversant toute une équipe de rugby en feintes et crochets, finissant comme le célèbre joueur de la légende par se feinter lui-même.

Un grand livre assurément et un livre bien dangereux : la distraction n'étant, on le sait, qu'un excès d'attention, le professeur de latin va ajourner la correction de ses copies, la soupe familiale va brûler dans l'abandon, le ministre va placer l'ouvrage sur ses genoux pendant le Conseil, le magistrat va pousser de petits rires étouffés pendant l'audience, en pensant à Pablo, et le signataire de ces lignes expédie sa critique pour pouvoir attaquer plus tôt sa troisième lecture.

La clef du désarmement général est enfin trouvée. La place de Robert Escarpit n'est pas au pied de son mur, mais à la Conférence « au sommet ».

ALFRED SAUVY.

(1) Prix de l'Humour 1960, Arthème Fayard, 256 p., 9 NF.

Manciet.)

BÉATRICE ALTARIBA, YVONNE FURNEAUX ET DANY SAVAL. (*)
*Les photographes guettent.*

## LA SEMAINE

**De Cannes, Michèle Manceaux vous raconte**

### ● *Messieurs les Anglais, tirez les premiers.*

PASSE-MURAILLE doué d'ubiquité, voilà ce que je devrais être pour tout voir et tout entendre, et forcément tout « raconter ». D'abord tout voir. Comment faire ? Il y a un Festival de Cannes avec palais en staff, photographes en grappes et films en compétition. On en voit deux par jour (et ils sont particulièrement longs cette année), accompagnés de courts métrages (qui, eux aussi, s'étirent comme du chewing-gum). Dans une petite salle annexe, hommage à Grémillon, à Gérard Philipe, ou bien « première du dernier » Rossellini. Cela fait déjà trois films par jour. Mais ce n'est pas tout. A côté de ce festival officiel, il existe une concurrence : le festival de la rue d'Antibes. Total : cinq films par jour... Un producteur encore plus astucieux et téméraire que les autres (Jules Borkon) avait même décidé de pousser encore plus avant la concurrence en donnant une soirée de gala avec ses « Dialogues des Carmélites » au moment même où les Anglais débarquaient et occupaient le Palais.

Si on laissait un producteur privé prendre le pas sur la sélection officielle, un pli désastreux serait pris. Demain, X, Y, Z, offrirait du caviar pendant la projection du film polonais ou pakistanais. Pour l'instant, les Anglais, mortifiés, menaçaient de repartir. Georges Cravenne, tel Talleyrand, eut la riposte vive et diplomatique. Pour boycotter Borkon, une seule chose à faire : offrir ce jour-là quelque chose d'encore plus excitant que « Les Carmélites ». « L'Amérique insolite », de Reichenbach, sélection française, fut désignée. Les Français s'effaçaient. *« Messieurs les Anglais, tirez les premiers. »* Signalons au passage que leur artillerie était mal ajustée. « Amants et Fils », de Jack Cardiff, est seulement un long feuilleton.

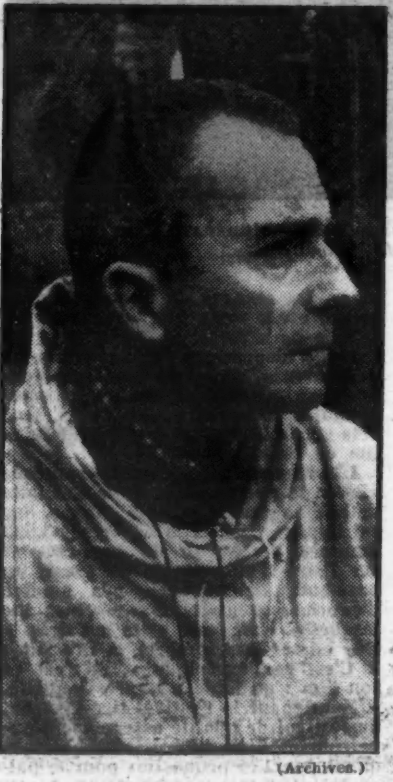
### ● *« La Dolce Vita » : on ne peut s'empêcher d'y penser.*

Comment tout entendre, si l'on ne déjeune pas là où il faut, et si l'on dîne là où il ne faut pas ? Perrette Pradier, brunette, vingt ans, un film, s'est caressé un poignet avec un canif parce que Félix Marten n'était pas gentil, ou trop gentil. Cela, tout le monde le sait déjà, mais dans une autre villa, Mlle X, blondinette, seize ans et demi, en a fait autant. Dans la maison où elle habitait, il y avait deux ou trois messieurs. Elle était là pour être douce avec eux. Les messieurs ont donné une soirée avec beaucoup d'invités. On jetait les dames dans la piscine. Avec ou sans vêtements, au choix. Et bien d'autres choses encore. Au matin, un vison avait disparu. Et puis le lendemain, un portefeuille bien bourré. La police n'avait pas de preuve, mais tout accusait la petite fille qui avait peut-être trop rêvé.

Des histoires comme cela, il y en a cent, il y en a mille ici et « la dolce vita », on ne peut pas s'empêcher d'y penser tout le temps. Tous les « Mastroianni » écœurés et comblés se sont donné rendez-vous ici. Les photographes, en hordes, se cachent dans les couloirs des hôtels et guettent, guettent.

A propos de « La Dolce Vita », si mal accueillie ici (peut-être justement parce qu'il n'y a que la vérité qui blesse), un revirement est en train de se produire. On rencontre maintenant une foule de gens qui « adorent ça ».

Le pauvre Vincente Minnelli en a d'ailleurs pris pour son grade. On aurait voulu « Un Américain à Paris » et l'on a eu un mélo interminable avec bâtard, larmes et chasse au sanglier. Bien que Minnelli ait précisé que ce sanglier était un cochon maquillé, cela a été le meilleur moment du film.



(Archives.)

MICHELANGELO ANTONIONI.
*« Pourtant, j'aime la vie. »*

Les conférences de presse qui suivent les projections ont pris cette année un ton « à l'américaine ». Sans doute les questions brutales des journalistes, dans les grandes conférences de presse internationales, ont-elles donné ce goût caustique et méchant. J'ai vu Fellini contenir une colère glaciale et prêt à injurier la presse. J'ai vu Minnelli, pâle et décomposé, absolument accablé. Il a avoué : *« Je n'avais jamais fait l'expérience de Cannes. C'est comme si l'on risquait sa vie dans une opération d'urgence. Je n'ai jamais été si nerveux de ma vie. »*

On lui a dit : *« Pourquoi avez-vous fait un si mauvais film ? »* Il en aurait pleuré. Quelle curée ! Tout est cruel sous ce tendre soleil.

### ● *Rossellini : en zigzag entre le triomphe et l'incompréhension.*

La sélection américaine étant donc si médiocre, j'ai eu la curiosité d'aller rue d'Antibes voir un film annoncé comme étant « le premier de la nouvelle vague américaine ». Suivaient, comme il se doit dans ce cas-là, le label de garantie, c'est-à-dire la facture : trente millions (d'anciens francs) et le prospectus habituel : jeunesse, solitude, début, expérimentation. Bref, tout comme en France.

(Archives.)

MONICA VITTI DANS « L'AVENTURE ».
*« Je crois qu'elle se tue. »*

Mais il se trouve que « Propriété privée » est un film très passionnant et qui mérite largement d'être distribué en France. Sujet original écrit par le réalisateur, Leslie Stevens. Trois personnages. Pas de décor. Un drame avec de l'érotisme et des voyous.

C'est encore rue d'Antibes que l'on a pu découvrir « Les Années folles », des auteurs-duettistes Torrent et Alexandresco. Ce film a amusé les jeunes, ému les plus vieux, et séduit tout le monde. Les critiques ont émis l'idée de créer un prix de la rue d'Antibes, et de le décerner aux « Années folles ». C'est une bonne idée.

Il faut faire un choix dans tout ce qui se passe ici. Pardon, Brésil, Argentine, (il faudra faire des progrès.) Excusez-moi, Mexique, Pologne (dont les qualités sont nombreuses), Rossellini, au lourd passé, au lourd regard, appelle tous nos soins. Il appelle même avec insistance. Il lance mille invitations pour une salle de deux cents places. Les gens se battent. Quel metteur en scène !

Pourtant, « Il faisait nuit à Rome » est le film le moins « cabotin » qui soit. Il ne s'y passe presque rien. Une femme cache trois prisonniers et attend. Ce suspense ne joue pas. Tout est dans l'attente, en grisaille, et sans mouvement, sauf dans la scène finale. « Il faisait nuit à Rome », bien qu'il soit de la nature des films-témoignages qui ont fait son succès, de « Païsa », de « Rome, ville ouverte », de « Allemagne, année zéro », etc., est aussi imprégné de l'esprit de « India ». Un grand courant intérieur circule dans ce film, mais s'il n'est pas compris, il ne reste qu'une désespérante lenteur. Trois heures qui dérouteront le public. Je crains qu'« Il faisait nuit à Rome » ne fasse partie de la catégorie « films maudits » de ce réalisateur perpétuellement en zigzag entre le triomphe et l'incompréhension.

### ● *Antonioni : une bataille d' « Hernani ».*

Un autre Italien, Michelangelo Antonioni, dont l'extraordinaire talent n'est pas encore très bien connu du grand public, mais dont les films (« Femmes entre elles », « Le Cri ») sont parmi les plus émouvants du cinéma, a présenté dimanche son dernier film, « L'Aventure ».

Le film, en cours de projection, a été hué par le public le plus mal élevé du monde, mais à la fin la salle était divisée et les injures fusaient entre les groupes des « pour » et des « contre ». C'est au cinéma, maintenant, que se passent les « batailles d' « Hernani ». Rossellini, qui n'est pourtant pas tendre pour ses confrères metteurs en scène, a résumé ainsi son opinion : *« Antonioni est le seul homme qui puisse porter le nom de Michel-Ange. »*

Son film est, en effet, l'un des plus beaux, des plus poignants, des plus purs que j'aie jamais vus. Par une coïncidence assez curieuse, l'histoire est, en profondeur, la même que celle de « La Dolce Vita ».

Mais alors que Fellini accuse notre monde sans Dieu et part à la recherche de la grâce, Antonioni ne cherche rien et se résigne.

Dans son film, les personnages tentent de se sauver par l'amour, mais ne s'atteignent pas. C'est la difficulté de vivre de Pavese, c'est le labyrinthe infernal de Kafka. Deux scènes du film sont, à cet égard, particulièrement significatives : celle du rocher, où échoue une bande d'amis partis en croisière. Pendant un quart d'heure, ils tournent en rond et courent dans tous les sens en se cherchant. Et cette partie du film où Sandro et Claudia vont de ville en ville pour retrouver Anna, l'ancienne amie de Sandro, dont on ne saura jamais si elle est morte ou pas.

Angoisse métaphysique pure, que même les orgies ne distraient pas ; les personnages d'Antonioni, admirablement photographiés, ont tous cette lassitude que l'on retrouve dans le regard de leur créateur.

→

(Archives.)

CHINE 1927 (EXTRAIT DES « ANNÉES FOLLES »).
*Le Prix de la rue d'Antibes ?*

(*) Dégustant des spaghetti à la soirée de « La Dolce Vita ».

# Paris en parle...

Il y a longtemps que j'avais envie de rencontrer Antonioni. Le voici. Il a quarante-huit ans. Ses mains tremblent souvent. Son costume est d'une élégance raffinée. Il s'est assis sur le bord de son fauteuil, coincé, inquiet, nimbé de tristesse.

— *Pourtant, j'aime la vie*, dit-il d'une voix douce. *Mais je ne suis jamais bien. Quand je ne travaille pas, j'ai honte, et quand je travaille, j'ai tellement l'impression que je ne peux pas communiquer. Vous me dites qu'il y a une similitude entre le film de Fellini et le mien, mais Fellini reste en dehors, moi j'aime mes personnages. Je veux aller dedans.*

— D'après vous, Anna se tue ou non ? (Dans le film, elle disparaît sans explication.)

— *Je ne sais pas, mais je crois qu'elle se tue.*

— Donc, on se suicide dans tous vos films. Est-ce votre seule solution ?

— *Non, on peut aussi se résigner.*

— Vous ne croyez absolument pas en Dieu ?

Antonioni sourit malicieusement.

— *Il y a un personnage de Hemingway, à qui l'on posait la même question. Il répondait : « Si, quelquefois, la nuit. » Je pourrais répondre ainsi.*

Plein de sollicitude, comme si nous étions tous les deux malades, Antonioni se penche vers moi :

— *Et c'est encore plus difficile pour les femmes. Elles ne sont pas habituées à se prendre en charge.*

Nous gémissons ensemble un moment.

— Pourquoi cette Méditerranée estelle si grise dans votre film ? Pourquoi la Sicile ressemble-t-elle à une île de la Baltique ?

— *Je n'aime pas le soleil, les univers d'un moment. C'est trop sommaire. Je veux « rester suspendu » entre l'ombre et la lumière, comme dans la vie qui est mystérieuse.*

Dans « L'Aventure », vous verrez ainsi des vents de grand large qui enferment plus que les murs d'une prison, vous aurez des ciels de plomb audessus de Taormina.

On a déjà surnommé « L'Aventure », « Taormina, mon amour ». Le temps, l'oubli, l'amour, l'abandon y jouent, en effet, mais c'est un rapprochement assez superficiel.

Détail assez cocasse : le producteur de ce film, où l'amour est une quête désespérée, est M. Cino del Duca, grand chef de la presse du cœur. C'est la romance à deux sous, le rêve de midinette, qui paye ce long sanglot...

(Archives.)

JEANNE MOREAU ET JEAN-PAUL BELMONDO DANS « MODERATO CANTABILE ».
*La veille du palmarès.*

## ● *François Reichenbach : c'est ça, l'Amérique.*

Le dimanche avait été fructueux. Dans la journée, deux courts métrages : « Paris, la Belle », de Pierre Prévert, et « Le Sourire », de Serge Bourguignon, ont marqué des points pour la sélection française ; et un long métrage (encore très long !) a aussi témoigné en faveur du cinéma soviétique, qui prouve vraiment cette année sa vitalité. « La Dame au petit chien », tirée d'une nouvelle de Tchékov, est plein de crinolines, d'éclats de rire voilés, de nostalgie. Un régal pour les amateurs de Tchékov.

La Suède a envoyé son Bergman habituel. Celui-ci, « La Source », fait partie de la série moyenageuse, style « Septième Sceau ». Envoûtement religieux, démon du mal, miracle de la rédemption, seul Bergman peut s'intéresser à cette vieille légende et nous y intéresser.

Le sujet n'est rien et son symbolisme sommaire, mais la mise en scène de Bergman est prodigieuse, la tension dramatique constante ; chaque image ressemble à un Breughel ou à un Le Nain et le viol, magistralement conduit, est déjà un morceau d'anthologie.

La France enfin est entrée dans la course avec « Le Trou » de Jacques Becker qui n'était pas une surprise et « L'Amérique insolite » de François Reichenbach qui a fait accourir la foule des grands jours.

« L'Amérique insolite » est un grand reportage fait par un homme qui a le sens du cocasse, de l'ironie et de la beauté plastique. Certaines images sont particulièrement saisissantes sur la plan esthétique (je pense par exemple aux tracteurs rouges avançant dans le champ de blé doré et bien sûr à l'immense travelling final qui découvre un New York idéal). D'autres séquences sont d'étonnants documents ethnologiques (le rodéo des prisonniers, l'interrogatoire des délinquants, la surprise-party sur la plage, les séances de photos publicitaires, etc.), mais film dans son ensemble ne satisfait pas.

Pas d'idée directrice, beaucoup de « déjà vu », des enchaînements artificiels vainement justifiés par un commentaire plein de redondances, tout cela gâche la caméra, à coup sûr insolite de Reichenbach.

L'après-midi il m'avait emmenée visiter le porte-avions de la 6e Flotte américaine qui mouille à Cannes. Sur cet immense vaisseau où vivent 3.500 hommes, on buvait du coca-cola et sur l'aire d'atterrissage on jouait au base-ball. Reichenbach m'a montré d'énormes grenades sous-marines sur lesquelles était écrit « Do not drop » (Ne laisser pas tomber) et m'a dit : « C'est ça l'Amérique », et c'est ça son film : un tableau impressionniste.

Maintenant le Festival tire à sa fin, un festival de qualité assez exceptionnel où les films intéressants ne manquent pas. Les pronostics pour le palmarès sont très vagues.

« La Ballade du soldat », « La Source », « La Dolce vita » ont leurs chances. « L'Aventure » est l'œuvre grandiose que l'on espérait mais le jury a froid aux yeux.

Ce qui bizarrement paraît le plus certain c'est le prix d'interprétation pour Jeanne Moreau dans un film « Moderato Cantabile » que personne n'a encore vu. Cannes est plein de ces mystères.

MICHELE MANCEAUX.

# CINÉMA

## La critique de René Guyonnet

### ● *« Une fille très avertie » et « Une espèce de garce » : la recette est perdue !*

LES deux films les plus tentants de la semaine nous apportent seulement la preuve, hélas ! qu'il n'est pas si facile de réussir une comédie américaine.

Le premier, c'est « Une fille très avertie » (« Ask Any Girl »), de Charles Walters (1). A Charles Walters, on doit, par exemple, deux films de Leslie Caron, « Lili » et « La Pantoufle de verre », et l'on pouvait se dire qu'avec deux cartes telles que Shirley Mac Laine et David Niven, il était capable d'abattre un beau jeu. « Une fille très avertie » n'est cependant qu'un film invertébré, où l'on retrouve tous les ingrédients habituels de la comédie américaine, mais mal dosés et mal liés : un plat complètement raté.

Cet échec est inquiétant pour Shirley Mac Laine sur les épaules de qui reposait l'entreprise. La révélation de « Qui a tué Harry ? » et de « Artistes et Modèles » joue ici un personnage taillé sur mesure de gourde provinciale aux prises avec la grande ville : New York, ses séducteurs patentés et ses fausses bonnes amies. De ce personnage, elle ne tire strictement rien.

### « Une espèce de garce »

« Une espèce de garce » (« That Kind of Woman ») (2) se signalait également à l'attention par plusieurs atouts : c'est la deuxième mise en scène de Sidney Lumet, le réalisateur de « Douze hommes en colère », et l'interprétation réunit des noms séduisants : Sophia Loren, Tab Hunter, nouveau jeune premier, Jack Warden (l'un des meilleurs interprètes de « Douze hommes en colère » et de « La Nuit des maris »), George Sanders, Barbara Nichols, Kennan Wynn, comédiens chevronnés.

Mais ici aussi, déception. Peu importe que le sujet soit très mince : une jeune Italo-Américaine entretenue par un monsieur très riche rencontre, pendant la guerre, dans le train Miami-New-York, un beau G.I. dont elle tombe amoureuse. La valeur d'une comédie américaine n'a jamais tenu à la richesse du sujet. Mais l'erreur de Sidney Lumet a été, au lieu de se laisser aller à son invention et à sa fantaisie, de prendre au sérieux ce sujet qui n'en valait pas la peine, comme s'il tournait encore « Douze hommes en colère ».

RENE GUYONNET.

(1) Mercury.
(2) Elysées-Cinéma.

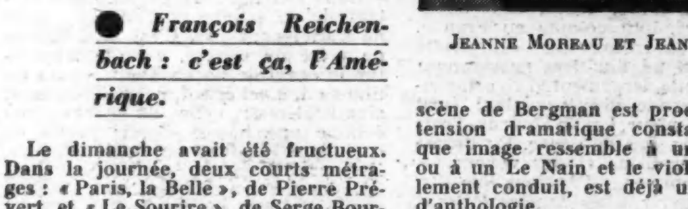

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA

| | | |
|---|---|---|
| Lundi 23.... | 21 h. | FIDELIO (en allemand) sous la direction de H. Knappertsbusch |
| Mercredi 25.. | 21 h. | Soirée de ballets : SYMPHONIE FANTASTIQUE IDYLLE - SUITE EN BLANC |
| Vendredi 27.. | 21 h. | RIGOLETTO |
| Samedi 28 .. | 20 h. | CARMEN |
| Dimanche 29 | 20 h. | CARMEN |

OPERA-COMIQUE

| | | |
|---|---|---|
| Mercredi 25. | 20 h. 30 | EUGENE ONEGUINE |
| Jeudi 26 .... | 20 h. 30 | EUGENE ONEGUINE |
| Vendredi 27. | 20 h. 45 | CHATEAU DE BARBE-BLEUE VOIX HUMAINE . CONCERTO |
| Samedi 28 .. | 21 h. | CAVALLERIA RUSTICANA PAILLASSE |
| Dimanche 29. | 14 h. 30 | LA BOHEME |
| Dimanche 29. | 20 h. 45 | MADAME BUTTERFLY |




CINEMA QUARTIER LATIN
de RENE CLEMENT
Monsieur RIPOIS
avec
GERARD PHILIPE
9 RUE CHAMPOLLION · DAN. 84-65

HUCHETTE
4e année
IONESCO

Cabarets Dancings

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

CALAVADOS 40, av. Pierre-Ier-de-Serbie ELY. 27-28 BAL. 95-80

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ boût. champagne

## TÉLÉVISION

**La chronique de François Mauriac**

### ● « *La Terre est ronde* » : *Luther était déjà né.*

« LA TERRE EST RONDE », d'Armand Salacrou, est une fort bonne pièce qui n'appelle aucune critique, du moins aucune critique avouable. Car ce qui m'empêche de l'aimer vraiment tiendrait dans ce reproche que je ferais à Salacrou de n'être pas Shakespeare et de n'être pas Musset. Et il aurait bien raison de me traiter d'idiot. Mais je suis ainsi fait que ce qui se passe en Italie au XV[e] siècle ne relève pour moi que de Shakespeare ou de Musset : « O cœur navré de joie ! ». Ce soupir de Lorenzaccio que ma jeunesse a tant aimé, j'en rêvais encore en écoutant « La Terre est ronde ».

Et puis, cette pièce est l'histoire de Savonarole ; le chrétien que je suis n'aime pas cette histoire. Alexandre VI Borgia est maître de l'Eglise, le moine florentin oppose à ce porc la pureté de l'Evangile. Et pourtant, il a tort, lui aussi. L'époque la plus basse de l'Eglise. Et Luther était déjà né.

### ● *Cannes : Méditerranée, ô mer déshonorée !*

« PREMIÈRE VISITE AU FESTIVAL DE CANNES ». — On dirait que cette année, à Cannes, il ne se passe rien. François Chalais y interroge une star à croupetons, le dos tourné à la mer, en somme prenant un bain de siège. Méditerranée, ô mer déshonorée ! Sur la plage de Cannes, des photographes sadiques s'amusent à faire prendre aux starlettes des poses ridicules. Elles se mettraient le pouce dans la bouche et l'index dans le nez s'ils l'exigeaient. Et les pauvres idiotes ne s'aperçoivent pas qu'on les tourne en dérision devant un million de spectateurs.

### ● *Laurence Durrell : pas mon homme.*

« LECTURES POUR TOUS ». — L'illustre Lawrence Durrell ne dédaigne pas de venir lui-même nous parler de son dernier roman, « Cléa ». J'observe avec une crainte révérentielle cet Irlandais quadragénaire un peu gras. A mon âge, on a peu de goût pour les fossoyeurs. Celui-ci, c'est tout le roman anglais qu'il a la prétention d'enterrer. Il a des idées sur « l'Espace-Temps » (on ne peut tout de même plus écrire des romans comme si Einstein n'avait pas existé!). « Proust, Joyce et moi », s'il ne le dit pas, il nous le laisse entendre. Mais en vérité, Freud et Sade, voilà ses père et grand-père. C'est dire que ce grand homme n'est pas mon homme. « Que de royaumes nous ignorent ! ». A cette pensée de Pascal, je me souviens d'avoir un jour ajouté dans la marge : « Nous le leur rendons bien ! ». Je suis farouchement résolu à ne pas pénétrer plus avant dans le royaume de cet Irlandais d'Alexandrie...

FRANÇOIS CHALAIS. (R.T.F.)
*Une star interchangeable.*

JEAN BAERT. (Sept-Jours.)
*Un charme opposé.*

### ● *Jean Baert : la mort de Télé-Match ?*

LE concert d'Igor Markevitch, jeudi soir, m'a empêché d'assister au triomphe de Jean Baert. Je crains que le jeune prodige ne tue ce « Télé-Match » qui a fait sa fortune et qu'il avait ranimé in extremis : tout nous paraîtra bien fade maintenant. Peut-être faudrait-il recourir à un charme opposé et découvrir un candidat qui n'en saurait guère plus que nous-mêmes et qui serait chaque fois sauvé de justesse par les téléspectateurs ?...

### ● *Chevalier et Jouhandeau : des chiens de race différente.*

QU'AI-JE vu encore ? « Suivez cet homme », film policier de Georges Lampin, avec Bernard Blier, Yves Robert, Suzy Prim. Je me suis bien diverti, mais quant à renouer les fils de ces histoires compliquées... Qu'ai-je vu encore ? Jean Danet qui a créé « Les Tréteaux de France », théâtre ambulant. Il nous raconte ses voyages à travers les provinces avec tout ce matériel qu'il faut chaque jour monter et démonter. Ses interlocuteurs sur le petit écran sont Marcel Jouhandeau et Maurice Chevalier qui ne s'adressent pas la parole : pareils à des chiens de race si différente qu'ils n'auraient même pas envie de se renifler.

### ● *Fellini : le seul qui m'ait convaincu.*

ET de nouveau le Festival de Cannes. Voici le trio habituel : François Chalais, la mer Méditerranée, et une star interchangeable. Quelques scènes suggestives : la « dolce vita », non plus le film, mais telle qu'elle se déroule à Cannes. Pauvre sabbat qui n'appelle même pas la pluie de soufre! Voici Bunuel : il a une tête de brave homme, de contremaître pas du tout satanique. Et Michel Simon, guéri de sa teinture, fêté de tous, un héros à la mesure de ce monde-là. Mais nous n'avons pas vu le grand Fellini, le seul cinéaste qui m'ait jamais convaincu que la pellicule comme la toile, comme la pierre, est digne de rendre témoignage à l'âme humaine.

FRANÇOIS MAURIAC.

MICHEL SIMON. (A. D. P.)
*Guéri de sa teinture.*

GALERIE *Madeleine* RAUCH
231, rue S[t]-Honoré.
(*Place Vendôme*)
Joseph TERDJAN
PEINTURES
Du 10 au 27 mai

GALERIE SAINT-HONORE
281, rue Saint-Honoré
SALVADO
PEINTURES

GALERIE DU PERISTYLE
SALLE GAVEAU
45, rue La Boétie
CLAUDE LEPAPE

HOMMAGE A JEANNE BUCHER
Rétrospective 1925-1960
arp - mondrian - klee - gris - miro - kandinsky
picasso - giacometti - ernst - vieira da silva
bissière - hadju...
53, RUE DE SEINE - DAN. 22-32

VISITE D'ATELIER
La mosaïque dans la MAISON
et quelques PORTRAITS
chez
Marguerite FAURE-COLLIN
55, rue Vaneau (VII[e])
De 14 h. 30 à 17 h. vendredi et samedi en mai
sur invitation seulement

GALERIE CHARPENTIER
76, rue du Faubourg-Saint-Honoré
CENT TABLEAUX
de COLLECTIONS PRIVEES
de BONNARD à DE STAEL
*Clôture de l'exposition le jeudi 19 mai au soir*
VERNISSAGE DE L'EXPOSITION
DUNOYER DE SEGONZAC
le mardi 24 mai à 16 heures

GALERIE KARL FLINKER
34, rue du Bac - PARIS (VII[e]) - LITtré 20-59
*Vernissage le 24 mai*
KUPKA
Gouaches, Aquarelles, Pastels

GALERIE RAYMONDE CAZENAVE
12, RUE DE BERRI - PARIS (8[e]) - ELY. 14-56
BRYEN
EXPOSITION DU 4 MAI AU 4 JUIN

LE LIVRE ALLEMAND CONTEMPORAIN - PARIS 1960
*Exposition du Livre allemand*
au Musée des Arts Décoratifs
*prolongée jusqu'au 22 mai*
PALAIS DU LOUVRE - PAVILLON DE MARSAN - 107, RUE DE RIVOLI
BOERSENVEREIN DES DEUTSCHEN BUCHHANDELS e. V. FRANKFURT a/MAIN

## ENTRETIEN

### L'homme de la semaine

● ***Peter Brook, 35 ans, citoyen britannique, est le metteur en scène des deux événements spectaculaires de la semaine : à Paris, au théâtre, « Le Balcon », de Jean Genet ; à Cannes, au cinéma, « Moderato Cantabile », de Marguerite Duras. Il répond ici aux questions de « L'Express ».***

**— On a d'abord envie de vous demander comment vous avez fait, matériellement, pour arriver à mettre en scène « Le Balcon » de Jean Genet — dont la première représentation a lieu cette semaine — et à réaliser « Moderato Cantabile » qui, cette semaine également, « sort » à Cannes.**

PETER BROOK. — Il a fallu que je travaille en même temps au film et à la pièce. Il n'était pas, en effet, question de retarder « Le Balcon » à propos duquel il y avait eu déjà tant d'histoires.

**— Quelles histoires ?**

P. BROOK. — Il y a deux ans, lorsque je décidai pour la première fois de monter la pièce, le préfet de police nous fit directement savoir que si nous présentions « Le Balcon » (c'était à l'époque Lars Schmidt et Simone Berriau qui devaient en assurer la production) il y aurait certainement des manifestations telles qu'il serait obligé d'interdire la pièce.

**— Croyez-vous que « Le Balcon » soit vraiment une œuvre « scandaleuse » ?**

P. BROOK. — Dès que le rideau se lèvera, et dès que les spectateurs entendront la première tirade, ils comprendront vite qu'ils ne vont pas assister à un spectacle « réaliste ». Certes, la pièce est, à travers ses moyens poétiques, d'une terrible violence. Mais je crois que celui qui a la sensibilité et l'imagination nécessaires pour comprendre cette vraie violence n'est pas le genre d'individu qui se lève ou crée des incidents dans une salle.

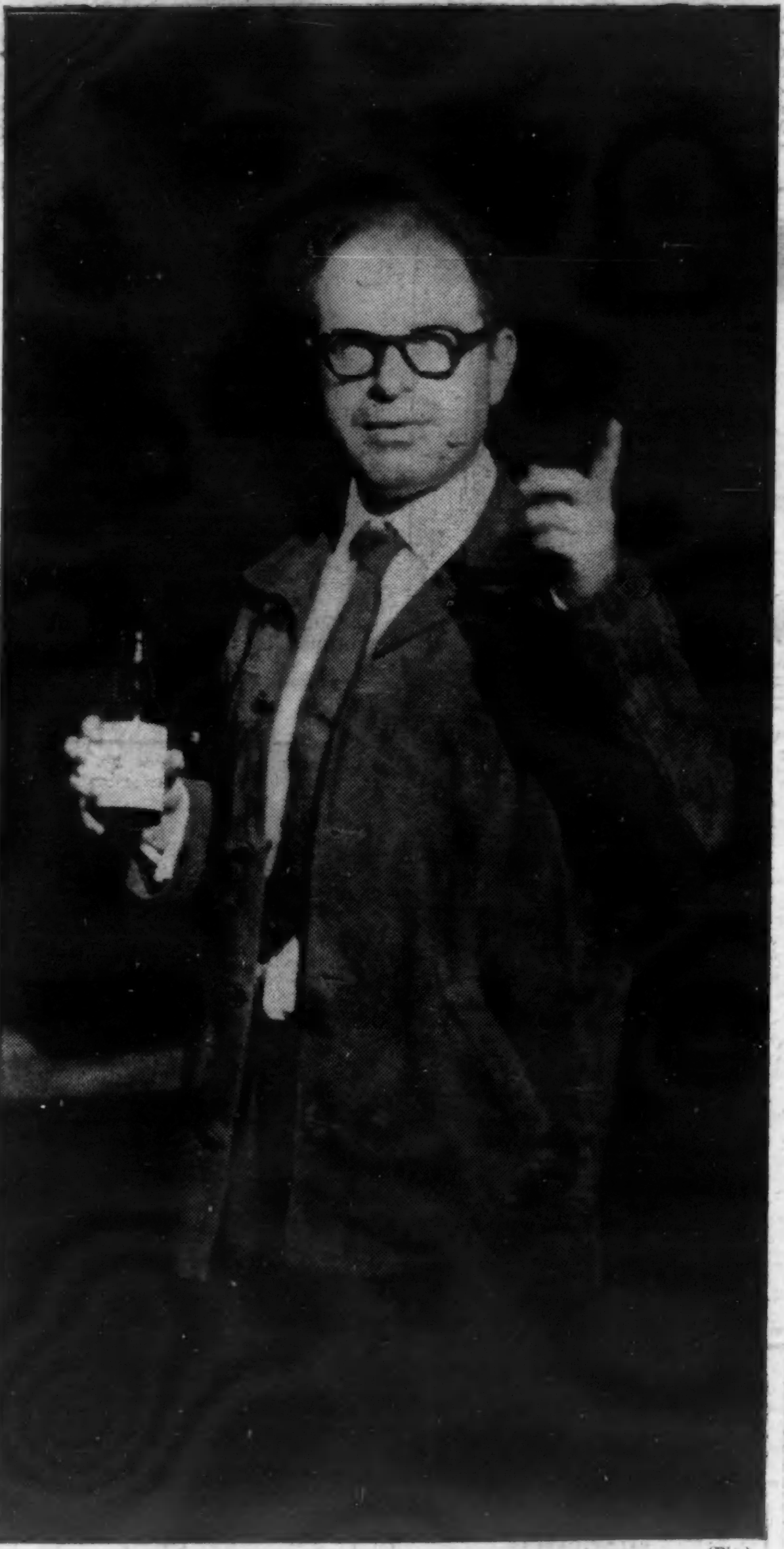
### Contre vent et marée

**— Déjà, quand « Les Nègres » ont été représentés, on aurait pu s'étonner — dans le climat politique actuel — que le public reste presque insensible à la violence souterraine mais profondément dure de ce spectacle.**

P. BROOK. — Quand j'ai voulu monter « Le Balcon », la première fois, j'ai reçu à Londres une lettre de du directeur d'un grand théâtre parisien qui, en bon ami, m'expliquait et me conseillait d'abandonner mon projet, *« parce que le moment n'était pas bon »*. Je lui ai répondu que s'il avait raison — et j'étais persuadé qu'il avait effectivement raison — cela prouvait automatiquement qu'il fallait au contraire monter « Le Balcon ». Que, dès l'instant où l'on sent qu'une pièce risque de moins secouer les gens, c'est là peut-être le moment de ne pas la monter.

**— Depuis deux ans, vous aviez donc décidé de monter « Le Balcon » contre vent et marée. Pourquoi ? Du point de vue du metteur en scène — qui est le vôtre — pourquoi cette obstination ?**

P. BROOK. — Il y a dans le monde entier une très grave crise du théâtre contemporain. Le cinéma, malgré les crises qu'il affronte depuis dix ans, reste vivant. Dans le domaine du théâtre, au contraire, nous avons des spectacles, des comédies, des mises en scène, des textes, mais le théâtre



PETER BROOK, METTEUR EN SCÈNE DE GENET. (Pic.)
*Ils comprendront vite.*

n'existe plus dans le vrai sens du mot. C'est exactement ce qui arrive à l'Opéra. Je suis allé entendre l'autre soir « Lucie de Lammermoor » à l'Opéra. Et c'était incroyable, tout d'un coup, d'être dans une ville où l'on sort de voir « A bout de souffle » et où l'on entre dans ce mausolée extraordinaire qui s'appelle l'Opéra pour y écouter « Lucie de Lammermoor »...

**— Croyez-vous que ce n'est plus à travers le théâtre que notre époque éprouve le besoin de s'exprimer ? Que le cinéma a pris le relais ?**

P. BROOK. — Je crois finalement que le théâtre n'est pas mort et que, même si elles passent par des crises, les formes artistiques ne meurent pas si facilement. Il y a par exemple en Angleterre, en ce moment, un « théâtre » pas très important mais très vivant. C'est au théâtre l'équivalent précis de la « nouvelle vague » cinématographique française. Pour des raisons matérielles bien précises. En Angleterre, on ne peut pas faire de films bon marché, mais tout le monde peut trouver une scène pour y monter une pièce. C'est l'équivalent de la « nouvelle vague » à tous les points de vue : texte, thèmes, etc. Mais je crois que ce théâtre anglais, avec sa vision cinématographique et réaliste du monde, avec ses dialogues « de tous les jours », n'apporte pas la véritable solution. Personnellement, je ne crois pas que le réalisme redonne vie au théâtre contemporain. Bien que je n'aie jamais été d'accord sur le plan théorique avec ce qu'il faisait, le seul théâtre important de notre époque est d'abord celui de Brecht. Pour cette seule raison que Brecht, malgré son choix politique, a démontré que le théâtre le plus fort est obtenu en liant une attitude humaine à un théâtre profondément poétique et ancré dans la tradition. Et d'un autre point de vue — surtout technique — quand j'ai eu « Le Balcon » entre les mains, je me suis trouvé en face d'un poète qui, comme le dirait Cocteau, écrivait une poésie « de scène ». D'un poète qui, à partir d'une rigueur et d'un refus du naturalisme facile, s'obligeait à découvrir des formes pour dire ce qu'il éprouvait et ce qu'il croyait. On en arrive ainsi, avec Genet, à un théâtre purement traditionnel et profondément classique, mais conçu dans la passion et la violence la plus neuve.

**— Avez-vous eu des problèmes de distribution pour « Le Balcon » ?**

P. BROOK. — Des problèmes presque impossibles à résoudre. J'avais besoin, pour chaque rôle, d'acteurs excellents, capables de donner toute sa valeur à un texte poétique. En même temps, ils devaient posséder une formation classique, mais presque tous les comédiens qui ont passé leur vie à jouer des classiques sont forcément des comédiens pompeux et absolument inutilisables pour dire du Genet. Prenez le théâtre élisabéthain ; prenez Shakespeare : il crée un climat naturaliste, un climat « vrai », puis, brusquement, il monte jusqu'à la déclamation et jusqu'à l'effet rhétorique, retombe par terre — brusquement, comme Charlot dans ses films termine une danse par une chute — avec un mot ou une expression argotique. Tout Shakespeare est là : des vers magnifiques, le mot « merde » soudain et la reprise de la tirade. Ce jeu des ruptures est très difficile pour un comédien toujours tenté de se laisser porter par l'élan classique. Or « Le Balcon », c'est ça. Un comédien classique est perdu. Mais un comédien de cinéma, un bon comédien de boulevard, pour des raisons opposées, est également perdu. Cherchant des comédiens pour jouer « Le Balcon », il m'est arrivé — pour la première fois de ma vie — d'avoir affaire à des acteurs excellents qui ont refusé de beaux rôles. Pour la première fois aussi, j'ai vu des comédiens choqués me dire : *« Ah ! non, je ne peux pas jouer dans cette pièce ! »*

**— Est-ce qu'il n'y avait pas dans cette réponse le refus ou la peur de se glisser dans la peau de personnages qui sont avant tout les porte-parole de Genet avant d'être des « rôles » ?**

P. BROOK. — C'est exactement ce qu'ils ont éprouvé et qui les a effrayés. Mais ils ont eu tort. Il suffit qu'un auteur prenne un peu de papier, invente un dialogue et écrive deux noms — lui et elle — et déjà vous avez des personnages. Je suis convaincu que même dans le théâtre japonais, si vous interrogez un acteur sur son personnage, il vous répondra en s'identifiant à ce personnage qu'il aura individualisé. Je sais par exemple que Laurence Olivier, quand il interprète des rôles légendaires et épiques comme celui du « Roi Lear », en parle — au bar, verre en main — comme s'il s'agissait de son voisin : *« Mais c'est un abruti, un fou, le père Lear !... »*

### Un effet hypnotique

**— Vous disiez tout à l'heure n'être pas d'accord avec Brecht sur le rôle de l'acteur.**

P. BROOK. — Absolument pas d'accord. Brecht prétendait qu'avant lui, quand le spectateur allait au théâtre, il était victime d'une illusion. Que tout le théâtre, avec ses lumières, ses musiques, ses décors, réalisait une sorte de complot afin de créer un état hypnotique. Dans son fauteuil, le spectateur sombrait dans une espèce de sommeil bourgeois et, finalement, ne se croyait plus au théâtre mais dans cet appartement, par exemple, qu'il voyait sur la scène. Mais si, au contraire, on se débarrassait de tous les bric-à-brac en laissant l'acteur seul sur un plateau nu, l'illusion contre laquelle s'élève Brecht disparaissait. Mais c'est complètement faux. Peut-être, oui, à douze ans, quand on va au théâtre, on se « perd »... J'ai vu, à New York, « Long day's journey into night », la pièce la plus antibrechtienne qui soit : mise en scène, décor, jeu des acteurs relevaient du pur naturalisme américain. Eh bien, personne, dans la salle, ne dormait dans « l'illusion ». Tout le monde était ému à voir ce père et ce fils ivrognes, cette mère folle. *« Mais nous sommes comme ça ! Mais tu ne trouves pas que ta mère était comme ça ? »* Ce que veut Brecht avec sa distanciation totale était, en un sens, réalité. En revanche, lorsque Mère Courage, dans Brecht, ouvre la bouche et que le cri ne sort pas, il y a là véritable illusion.

**— Est-ce que le cinéma ne provoque pas cet hypnotisme dont parle Brecht ?**

P. BROOK. — On peut dire que, jusqu'à des dates assez récentes, le public qui « marchait » au cinéma

LES TROIS SŒURS
de TCHEKOV
Mise en scène de SACHA PITOEFF
SONT MAINTENANT AUX
MATHURINS

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES
Écrire : 8, rue Saulnier
PAR CORRESPONDANCE

et qui faisait marcher le cinéma en allant voir, sans choix, un bon ou un mauvais film, on peut dire que ce public « se donnait ». Il y avait vraiment cet abandon brechtien peut-être basé, je l'ai toujours cru, sur un effet hypnotique : le petit écran, petit point lumineux dans la grande salle noire. On ne jugeait pas. On s'abandonnait. Et je crois que le cinéma a perdu, sans s'en apercevoir, de son pouvoir sur le public le jour où il a inventé la couleur et l'écran plus large. De ce moment, le public a bougé les yeux. Par exemple : un homme entre avec un costume bleu et une cravate rouge. L'œil bouge du bleu au rouge. Dès que le public, pour des raisons purement physiques et physiologiques, a « bougé les yeux », l'hypnotisme a cessé et ce public a commencé de juger.

« Si l'on prend « Hiroshima, mon amour »... Il y a quinze ans, un De Sica, par exemple, avec les moyens réalistes et rhétoriques du cinéma de l'époque, aurait réalisé un film bouleversant. De Sica aurait commencé par un travelling sur le train qui arrive à Hiroshima. Emmanuelle Riva serait descendue de ce train et le spectateur aurait vu par ses yeux. S'identifiant à elle, le public serait devenu Emmanuelle Riva : « *Moi, spectateur, je regarde ça. J'y suis.* » La musique aurait joué sur ses émotions personnelles. On eût été rapidement en larmes. Mais, au bout du compte, on aurait éprouvé le sentiment déplaisant et même un peu... dégoûtant d'avoir été « eu » par le film. Dans le film de Resnais, au contraire, ceux qui ont été émus l'ont été par l'effet de « distanciation ». La construction du film, son architecture, permettent de dire : « Si je suis ému, moi, par cela, avec mon point de vue d'adulte, c'est parce que je trouve ça épouvantable. »

**— Vous utilisez, presque en même temps — dans « Moderato » et dans « Le Balcon » — les moyens si divers du cinéma et du théâtre...**

P. Brook. — On a toujours trop de richesses en art, trop de moyens. On dispose d'une trop grande gamme. Par exemple, à Hollywood, pendant des années, on s'est répété : « *On a l'image. Ce n'est pas grand-chose. Ayons des dialogues ! Sinon l'ennui viendra.* » Ensuite, on a eu la musique, les orchestres, afin que cette image ne devienne pas ennuyeuse, etc. Et, tout d'un coup, on voit parfois des courts métrages qui étonnent tout le monde. Parce que, souvent, il suffit de laisser tourner la caméra. Parce que, dans « Les 400 Coups », le film de Truffaut, ce qui a bouleversé le public, c'est la séquence où la caméra est fixée sur le gosse qui répond aux questions. Alors on s'aperçoit qu'il est déjà très largement suffisant d'avoir devant soi quelqu'un qui regarde l'appareil et qui parle. Là est la force de la télévision : un visage, quelqu'un qui parle et votre intérêt est accroché.

## Un seul gros plan

**— Avez-vous profité de cette expérience dans « Moderato » ?**

P. Brook. — Dans « Moderato », j'ai deux personnages aux rapports vrais, authentiques et surtout profonds. Les comédiens n'ont pas à dramatiser ou extérioriser, mais à retrouver, à recréer ce rapport. Finalement, si on pouvait aller jusqu'au bout dans ce genre d'identification totale du comédien à son personnage profond, on pourrait arriver à faire un film de 4 heures sur un seul visage, en un seul gros plan. Comme Aldous Huxley qui, ayant pris de la mescaline, regarde pendant deux heures un bout d'étoffe de son pantalon et y découvre un univers... Il y aura donc des gens qui jugeront « Moderato » d'une lenteur et d'un ennui total parce que c'est un peu ça... Il y a des plans, dans le film, qui sont très très lents. Absolument rien ne se passe. Jeanne Moreau reste assise en face de Belmondo et rien n'arrive. Mais il ne faut pas croire que, lorsque nous tournions le film, nous étions des idiots rêveurs. Pour nous, dans le détail, dans le secret, des choses absolument bouleversantes se déroulaient. Mais je ne sais combien de spectateurs seront prêts à accepter ça. Récemment, j'ai vu une pièce, à New York, qui d'une certaine manière propose une issue au théâtre. Elle est le contraire du « Balcon » mais bien proche de « Moderato ». Elle est jouée avec un énorme succès à New York dans un tout petit théâtre de Greenwich Village et dure quatre heures. Le texte, réduit au minimum, est presque entièrement improvisé. Douze personnages : des drogués qui, dans un appartement sordide, attendent « the connection », c'est-à-dire le pourvoyeur de drogue. Au deuxième acte, il arrive. Les personnages, les uns après les autres, sortent de scène en direction d'une petite salle de toilette et reçoivent la piqûre. Et c'est toute l'action. Entre temps, ils jouent du piano, écoutent du jazz — l'un met un microsillon de jazz et pendant vingt minutes le disque tourne sans que personne ne dise un mot — ne font rien. Ils parlent très peu. Ils attendent.

**— Et on ne s'ennuie pas ?**

(Bernand.)

Marie Bell, interprète du « Balcon ».
*« Ah, non ! Je ne veux pas jouer cela ! »*

P. Brook. — C'est là justement la force de la pièce. Pendant deux heures, on s'em... vraiment à mourir. Mais si on ne sort pas tout de suite, peu à peu on entre dans la pièce et on reste. Dans la mesure où les comédiens, là aussi, font un vrai travail de comédiens et une vraie composition intérieure. Où ils créent consciemment quelque chose et vont si loin que finalement on se sent libéré. Le spectateur *tourne* comme une caméra. Et regarde. Et se pose des questions. Après ça, il suffit qu'un acteur pose soudain la main sur l'épaule de son voisin pour qu'on se dise : « *Tiens, moi je n'aurais jamais pensé qu'il ferait ça...* » Dans le réalisme total, on devient à la fois très « éloigné » et très brechtien. A la fin de la soirée, on est comme le spectateur rêvé de Brecht qui dit : « *Ah ! quels salauds ! Il faudrait tout de même des lois contre ça ! Mais que peut-on faire ?* » Et le spectateur sort du spectacle avec un point de vue qu'il s'est *fait* lui-même sur un milieu dont il ignorait tout avant d'entrer.

## Un choc perdu

**— Vous qui allez d'une scène à l'autre, de Londres à Paris, comment expliquez-vous le fréquent échec des pièces anglaises ici ?**

P. Brook. — Parce que ces pièces n'ont qu'une importance purement « régionale ». C'est au fond à cause de cela que le mouvement « Nouvelle Vague » du théâtre anglais n'indique pas la véritable issue pour sortir de la crise théâtrale. Prenez la pièce « Un goût de miel »... l'auteur y montre des Anglais — de Manchester — qui ont une verve, un esprit, une truculence de Napolitains. Et c'est vrai. Contre toutes les conventions, l'auteur montre des Anglais tels qu'ils sont, et qui parlent comme dans la vie courante. En France, ces éléments — le choc de l'argot, la vérité des gestes — se perdent. Reste une action qui n'a rien d'exceptionnel.

**— Oui, elle nous paraît conventionnelle.**

P. Brook. — Comme la pièce d'Osborne « Look back in anger ». Le protagoniste de cette pièce propose les attitudes d'un garçon anglais vis-à-vis de la reine, de la Cour, des journaux... Mais ici, en France, on s'en fiche. Qui s'intéresse ici à l'attitude d'un jeune Anglais vis-à-vis des institutions de son pays ? Le seul fait qu'il lise l' « Observer » le dimanche... Tenez, si à Paris on donne une pièce dont les deux premières répliques dites — dans un salon bourgeois — sont : « *J'ai lu ceci dans « Le Figaro* », et : « *Moi, je l'ai lu dans « L'Express* », ces deux répliques, d'entrée, établissent tout un monde. En Angleterre, le choc est perdu. Et vice-versa pour une pièce anglaise en France.

**— A-t-on joué Sartre à Londres ? « Huis clos » ?**

P. Brook. — « Huis Clos », que j'avais mis en scène, a été interdit et reste toujours interdit. On peut tout faire en Angleterre, tout dire sauf parler de lesbiennes.

## La reine Victoria

**— Qui représente la censure en Angleterre ?**

P. Brook. — On va au Palais rendre visite au lord chambellan. On s'assied dans un beau fauteuil dans son bureau, et on discute. Il est toujours très poli. Il dit : « *Moi, ça m'est égal, mais vous savez, il vaudrait mieux trouver une façon un peu plus discrète pour exprimer telle chose — est-ce que vous ne pouvez pas arranger ça un peu ?* » C'est toujours très agréable d'aller voir la censure en Angleterre. On rit, on s'arrange, et on s'en sort. Mais sur les lesbiennes, la censure est catégorique. En Angleterre, ça n'existe pas depuis la reine Victoria. La reine, alors qu'on parlait d'une lesbienne devant elle, au Palais, a dit : « *Ce n'est pas possible, car ça n'existe pas.* » Et comme c'est du Palais que dépend l'organisation du théâtre, à travers le lord chambellan, un employé du Palais, on en est resté à la reine Victoria.

Une fois, j'ai monté « La Puissance et la Gloire », et on devait représenter la messe sur scène. J'ai dû aller voir le lord chambellan. J'y suis allé avec Graham Greene et un Jésuite de ses amis. Le chambellan a dit : « *Moi, ça m'est égal, mais il faut être sûr qu'il n'y aura pas de protestations de la part des catholiques* ». Le Jésuite, ami de Graham Greene, a dit : « *Je peux vous assurer qu'il n'y en aura pas. Je vous promets personnellement que la messe sera présentée avec une telle discrétion que personne ne pourra protester.* »

Mais l'Eglise était divisée sur Graham Greene et le chambellan avait un ami jésuite qui le conseillait et qui détestait l'ami jésuite de Graham Greene ! Finalement, on a eu recours, pour trancher la question, à un curé de Brighton qui a été désigné pour arbitrer. C'était insensé. Pourquoi le curé de Brighton ? Et ce curé est arrivé à la répétition. J'avais donné la consigne à tout le monde. On devait juste répéter la scène de la messe. Et rien d'autre, ni avant ni après. Je ne voulais pas qu'il voie la pièce. Alors on a joué la scène de la messe devant lui. A la fin, j'ai demandé : « *Avons-nous fait des erreurs ?* » « *Non* », a-t-il répondu. Je lui ai demandé : « *Est-ce que vous trouvez ce que vous avez vu, gênant ?* » (Il y avait là le représentant du chambellan). Le curé a répondu « *non* ». « *Comme catholique vous ne pouvez pas dire que ce qu'ont fait les comédiens vous choque ?* », lui ai-je demandé. Il a encore dit « *non* ». Je l'ai remercié.

Alors le représentant du chambellan est parti très content en nous donnant son accord. Quant au curé qui voulait voir la répétition des autres scènes, je lui ai pris le bras, je lui ai dit « merci » et je l'ai mis dans un taxi et dans le train de Brighton. Juste avant le départ du train, il m'a dit : « *Mais vous savez, si vous me demandez ce que je pense de l'œuvre de Graham Greene...* »

A propos de censure, savez-vous qu'un curé s'est glissé parmi les figurants de « Moderato » afin de juger de l'intérieur de la moralité du film à mesure qu'on le tournait ? Je vais tâcher de l'identifier en revoyant le film.

**— Pour ajouter son nom au générique ?**

P. Brook. — Pourquoi pas ? Quand il a appris ça, Raoul Lévy, le producteur, a dit : « *C'est parfait. Comme ça, à Cannes on aura toujours le prix de l'Office Catholique !* »

# Paris en parle...

## JAZZ

**La chronique de Daniel Filipacchi**

● *« La revue nègre 1960 » : des circonstances atténuantes.*

LE nouveau programe de l'Olympia, « La revue nègre 1960 », a toutes les qualités des *shows* noirs, sauf malheureusement celles qui pourraient lui valoir l'adhésion enthousiaste du public parisien. Il ne faut donc pas s'étonner si ce public a montré quelque réticence devant une telle profusion d'amateurisme, de bonne humeur sans complexes, d'improvisation si évidente.

Les acteurs de cette revue en sont les premiers spectateurs. Ils semblaient en tout cas s'amuser vraiment, plus que ceux qui, de la salle, les regardaient s'agiter inlassablement. Certains ne savent ni danser ni chanter, mais leur comique n'est pas aussi involontaire qu'on pourrait le croire.

Dans les circonstances les plus difficiles, les mises en scène les plus grotesques, leurs qualités propres font qu'ils ne sont jamais complètement ridicules. Leur élégance naturelle, leur joie de vivre, et peut-être une certaine dose d'inconscience leur permettent de s'amuser *tout de même*, en s'observant mutuellement, en échangeant quelques clins d'œil.

En tout cas, les quarante-cinq artistes de la troupe ont droit à bien des circonstances atténuantes pour les faiblesses qu'on a pu remarquer lors de la première. Il n'y eut pratiquement pas de répétitions, ils furent obligés *in extremis* d'allonger leur spectacle habituel de près d'une heure, et l'orchestre de fosse régulier de l'Olympia est un boulet bien lourd à traîner pour ces malheureux. Avec un peu d'imagination, on peut rêver à ce que serait ce *show* accompagné par un bon orchestre de jazz... Mais la gentillesse qu'on voyait à l'œuvre, même pendant les sketches les plus faibles, avait quelque chose de désarmant : face à cette joie d'être ensemble en scène, d'y danser, d'y remuer, d'y chanter, la critique perd ses armes.

Mais à part certains numéros qui ne passaient vraiment pas la rampe — en raison d'une conception par trop démodée du music-hall et d'une mise en scène souvent d'un goût exécrable — il reste un nombre honorable de bons moments et même deux ou trois d'exceptionnels.

Le *tap-dancer* Baby Laurence fit une démonstration superbe, tout à fait dans la tradition des grands danseurs noirs du type Bojangle. Les claquettes sont un art un peu désuet mais Baby Laurence a su le renouveler en adaptant son style à celui des grands batteurs de jazz modernes. Baby Laurence est un danseur qui swingue vraiment, ce qui est rare. Dans un tout autre genre, les Limbo Dancers méritent à eux seuls le déplacement. Leur numéro est un défi aux règles de l'équilibre et de la souplesse.

Pour conclure, je vous rapporterai une réflexion d'Henri Salvador qui, à mon avis, situe assez bien « La revue nègre 1960 » : « Pour un spectacle minable, c'est vraiment formidable ».

DANIEL FILIPACCHI.

## EXPOSITIONS

**La chronique de J.-F. Chabrun**

● *Un nouvel itinéraire parisien : De la station Janson à la station Salon de Mai en changeant à Dubuffet, Clavé, Penalba, etc.*

QUAND la saison bat son plein, comme c'est le cas, il faudrait pouvoir publier, chaque semaine, un nouveau plan de Paris. Avec des itinéraires dont les étapes — au contraire des stations de métro — changeraient perpétuellement de noms.. Exemple : pour aller de Van Gogh à Art Indien, passez pas Janson, Dubuffet, Bolin et Clavé. Ce qui signifie pratiquement : partez du boulevard Haussmann (musée Jacquemart-André), suivez-le jusqu'au 122 (Galerie Saint-Augustin), prenez la rue de Miromesnil, arrêtez-vous au 8 (Galerie Cordier) suivez ensuite l'avenue Matignon, premier arrêt au 39 (Galerie Coard), second au 9 (Galerie Creuzevault) et, de là, traversez les Champs-Elysées, cap au sud en direction du Petit-Palais. Mais, attention, la station Van Gogh sera supprimée à la fin du mois, celle de Bolin dans une dizaine de jours, et nul ne peut dire quelles seront alors les étapes praticables sur ce trajet.

### La fleur de barbe

Dans le peloton de tête de la jeune école néo-romantique, Janson, tout à la joie de peindre librement, arrive à traduire, par des moyens plastiques, ces tourbillons métaphysiques dont la poésie verbale a, d'ordinaire, le privilège.

Dubuffet, entreprise de diablerie en tout genre, vend de la barbe à papier. D'un pinceau spécialement conçu pour expliquer le poil par le poil, il a « cueilli la fleur de barbe » et confectionné de ses propres mains l'herbier pileux qu'il expose feuille à feuille.

Bolin est un peintre. Et même un excellent peintre qui, d'une touche large et franche, construit ses tableaux — corps ou paysages — avec la rigueur et la liberté des maçons de haute époque.

De Clavé, on disait, il y a quelques années, qu'il était un nouveau Christian Bérard. Et il avait horreur de ça. Parce que s'il est aussi doué — ce qui n'est pas peu dire — que Bérard, il n'a jamais cessé de lutter avec une sourde angoisse contre les redoutables tentations de la facilité. Il a réussi. Son exposition actuelle prouve qu'il faut, désormais, le compter parmi les très rares peintres véritables de notre temps.

Hélas trop peu de temps ouverte, la station Marko, à la Galerie de Paris, place François-Ier, vient de disparaître. A partir de cette semaine, elle s'appellera : Lemarque et Hassan el Glaoui. C'est dommage, car les natures mortes heureusement coloriées et composées de Marko constituaient une halte rafraîchissante avant l'escalade des sommets de l'art indien. Mais nous aurons, c'est bien certain, l'occasion d'en reparler.

### « Du boudin ? »

De l'autre côté de la Seine, sur les rives de l'estuaire que forme la rue de Seine quand elle se jette dans l'Institut, Milhaud nous donne, pour quelques jours encore, une leçon d'aquarelle. C'est un art, on le sait, beaucoup plus difficile que la peinture à l'huile. Ce qui n'empêche pas certains de ses animaux, réalisés avec une rare économie de moyens, d'évoquer les meilleures peintures chinoises sur soie.

La station suivante, à quelques mètres de là, 5, rue des Beaux-Arts (Galerie Claude Bernard), s'appelle Penalba.

L'ex-modèle et secrétaire du grand Maillol, Dina Vierny, qui va très bientôt exposer d'excellentes peintures de Doucet dans sa Galerie de la rue Jacob, m'a dit que je ne comprenais rien à la sculpture moderne : « *Pour la peinture, je suis d'accord avec toi, mais la sculpture, tu ne vois donc pas que tout ça c'est du boudin ?* »

Eh bien, non, je ne vois pas. Et je n'y puis rien si, comme beaucoup d'autres, je suis sensible à la « présence » de ces osselets géants et mystérieusement soudés les uns aux autres, qui donnent aux sculptures de Penalba une sorte de pouvoir magique dont on constate également les effets devant les œuvres d'une autre femme-sculpteur : Isabelle Waldberg (Galerie du Dragon, 19, rue du Dragon). Car l'élégance sauvage de Penalba a tout autant de charme — et de puissance — que l'élégance logique de Waldberg.

Si Gilioli (Galerie Craven, 3, rue des Beaux-Arts) est encore ouvert, ne manquez surtout pas sa station. A la recherche des formes pures, dans la lignée de Brancusi, il est aux antipodes des deux sculpteurs précédents. Mais il a atteint à une perfec-

# ANDRÉ PIGNARRE

## homme d'action est l'un des meilleurs artisans du tourisme français

CHAQUE métier a sa noblesse et celui qui le fait avec conscience et courage n'est pas seulement un homme au milieu des autres hommes, mais un Maître.

De son métier, André PIGNARRE a fait une profession, un art, un apostolat. La somme de ses efforts et de ses initiatives constitue déjà une grande carrière.

Restaurateur né, il n'a pas voulu rester enfermé entre les quatre murs d'un restaurant, aussi prestigieux qu'il soit. Il a voulu dépasser sa sphère.

**Ses caves** sont non seulement un éblouissant musée des Vins de France (100.000 bouteilles) dans un cadre unique au monde, mais un site authentique du 14e siècle qu'admirent les touristes et qu'André PIGNARRE a su mettre en valeur. Elles sont agrémentées d'une exposition permanente de peintures modernes digne des connaisseurs les plus avertis.

**Ses quatre bateaux** (qui vont faire des petits et seront bientôt six), sont agréables, élégants, confortables, conçus spécialement pour qu'on y puisse admirer Paris tout à son aise, en compagnie d'une hôtesse charmante, en écoutant un commentaire qui retient l'intérêt.

« En plein Ciel », ses restaurants d'où l'on domine majestueusement Paris, où l'on déguste les mets les plus fins et les vins les plus grandioses, sont le rendez-vous du monde entier. On y voit les représentants des pays les plus lointains et des occupations les plus diverses.

Après avoir présenté en février dernier, avec un succès considérable, la cuisine de la Tour Eiffel et de son chef BOUYRAT aux semaines gastronomiques d'Aix-en-Provence, André PIGNARRE a accueilli comme chaque année et pour la 12e fois dans ses restaurants du Salon des Arts Ménagers une dizaine de restaurateurs des Provinces françaises, qui ont apporté aux Parisiens ce qu'il y avait de mieux dans leur région.

La diversité des terrains où ses efforts s'exercent, comme le choix des échanges confraternels qu'il provoque, concourent les uns et les autres à faire triompher la qualité française. A ce titre, André PIGNARRE, homme d'action, est devenu l'un des meilleurs artisans actuels du Tourisme français.

Né à Paris le 13 mars 1911 de parents savoyards, il a hérité de ses ancêtres les qualités précieuses de leur province : acharnement au travail, recherche inlassable du but poursuivi, dureté envers soi-même, générosité envers les autres, envers ceux qui, au cours de longues années de labeur, l'ont aidé dans sa tâche.

A seize ans, suivant l'exemple familial — ses parents et grands-parents sont restaurateurs — il entre à l'Ecole Hôtelière de Grenoble et débute peu après au Ciro's. Puis il effectue plusieurs stages dans d'autres établissements où il achève de bien connaître son métier. Mais en 1936, ce sont les « Grands Salons » de la Rive gauche où furent donnés 100.000 déjeuners ou dîners de baptême, de mariages ou grands banquets de sociétés. Fondés par son père, il en prendra la direction, assurant la parfaite ordonnance des « Pots-au-Feu » chers au Président Paul REYNAUD qui y traite périodiquement ses amis.

En 1946, il monte à l'assaut de la Tour Eiffel. Il s'agit pour le nouveau venu de rénover, d'animer le Restaurant et d'en faire, à 70 mètres au-dessus du sol, un grand relais gastronomique international. André PIGNARRE consacre à cette tâche d'où il entend exclure tout à-peu-près, toute demi-mesure, ses réserves d'énergie, de volonté et de savoir.

« EN PLEIN CIEL » sera le nom, aujourd'hui connu de tous, des Restaurants de la Tour Eiffel, où se coudoient personnages illustres ou grandes vedettes de la scène et de l'écran, chefs d'Etat et princesses royales.

En 1947, M. Paul BRETON, commissaire général du Salon des Arts ménagers, demande à André PIGNARRE d'assurer la direction des restaurants de cette grande exposition qui, chaque année, attire au Grand Palais plus d'un million de visiteurs. Et cela est un succès de plus, car les plus grands chefs, les plus grands cordons bleus offrent à une élite de connaisseurs les merveilles culinaires, les spécialités, les vins, les mets et les plats originaux de toutes les provinces de France.

En 1952, c'est MADAGASCAR...

A Tananarive, où se tient la grande exposition de Madagascar et où la section métropolitaine occupe une large place, il importe donc d'organiser et de servir avec art le banquet offert par le Comité Français des Expositions, présidé par M. Léon BARETY. Il faut aussi que les convives puissent y déguster les mets de France dans une ambiance à tous les points de vue française.

André PIGNARRE, qui assume la responsabilité du banquet, entend réaliser quelque chose qui soit à la fois nouveau et de bonne propagande. Il demande un avion à AIR-FRANCE, y accumule une tonne de matériel et marchandises (nappes, argenterie, cristaux et « vivres ») et, accompagné des meilleurs éléments de son équipe parisienne, s'envole vers notre grande île de l'Océan Indien. Quatre jours plus tard, il sera de retour dans la capitale avec tout son matériel intact et un diplôme des Expositions.

Par la suite, André PIGNARRE sera fait Chevalier de l'Etoile Noire du Bénin, un des plus grands ordres de l'Union Française. Il est également décoré des Palmes Académiques.

Cependant, il faut à toute forme d'activité une saine contrepartie de repos et de loisirs, qui constitue en quelque sorte une pause entre deux efforts. André PIGNARRE trouve une joie profonde à s'intéresser à de nombreuses œuvres philanthropiques ou d'entraide sociale et il ne reste insensible à aucune misère humaine. L'œuvre de l'Etoile hôtelière a tenu à lui rendre hommage en donnant son nom à deux des lits réservés aux personnes qu'elle secourt dans un esprit de solidarité corporative.

Mais, en dehors du concours qu'il apporte à la philanthropie et qui est pour lui une source de satisfaction morale, André PIGNARRE a quelques violons d'Ingres, qui sont les tableaux, les livres, la philatélie. Il aime aussi les belles voitures, il est passionné de vitesse.

Voici la figure, aussi curieuse qu'attachante, d'un de ceux qui, dans un domaine professionnel comme dans celui de l'activité et des réalisations pures, constitue à la fois un « type » et un exemple.

Jacques MORLAINE.

*Communiqué.*

tion dont ses dessins nous disent — aussi — le drame.

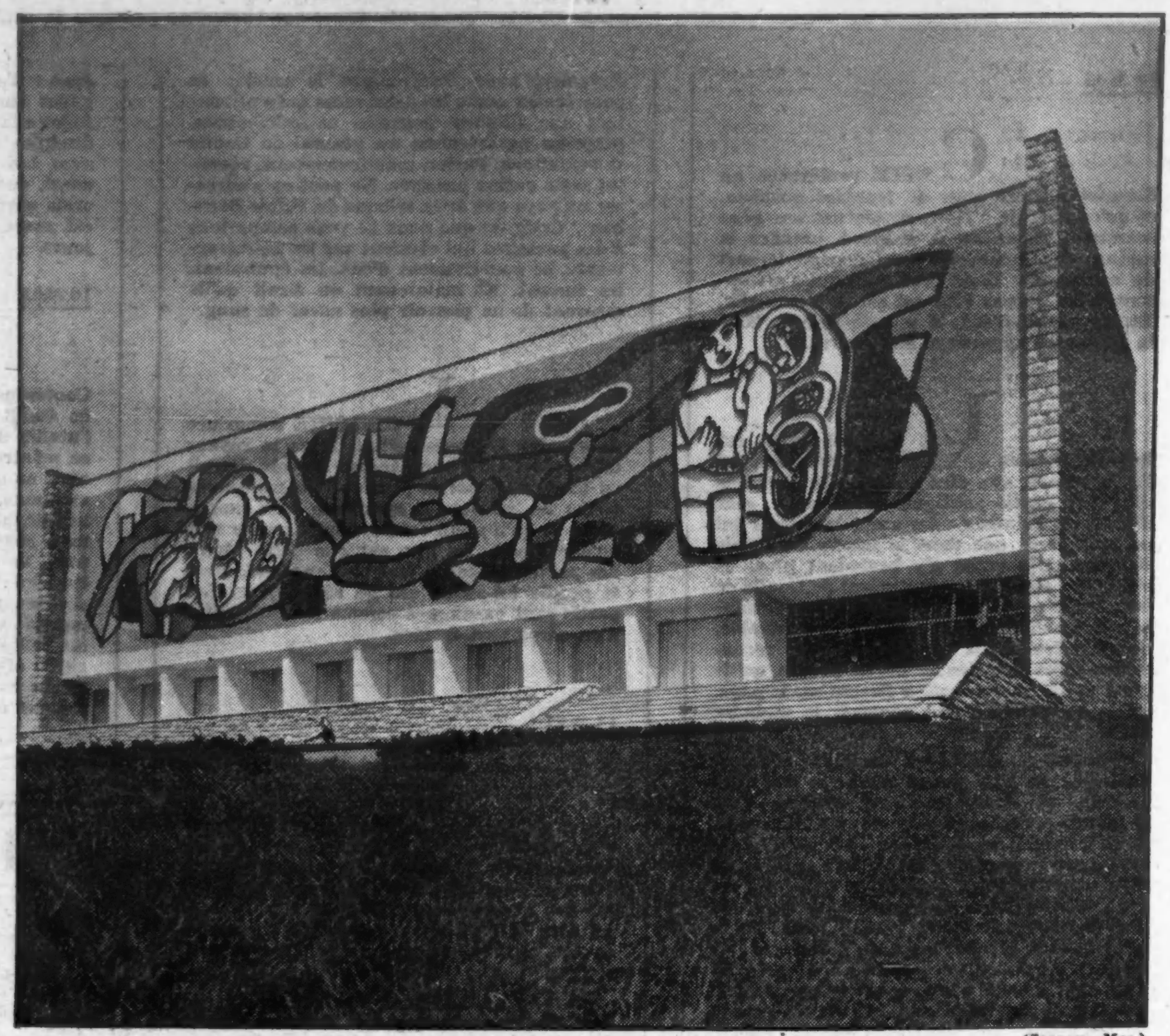
En allant de Penalba à Waldberg, il ne faut pas non plus manquer de faire un crochet par Domec (Galerie Furstenberg, 4, rue Furstenberg). C'est un peintre qui, dans le recueillement et le silence où il vit, a retrouvé le secret de ceux qui, derrière un Saint Jean-Baptiste ou une Vierge à l'Enfant, étaient capables d'évoquer le monde entier.

Bien d'autres itinéraires sont possibles. Les amateurs de grands ensembles peuvent également visiter les vitrines brillamment garnies, jusqu'à la fin de ce mois, du Salon de Mai qui transforme le Musée d'Art Moderne en « boutique de luxe » des grands magasins de la peinture ultra-contemporaine. Cette année, il comporte un « clou » : des voitures compressées.

César, qui fut l'un des premiers à utiliser la ferraille sculptée au chalumeau, a acheté trois de ces voitures. Réduites à leur plus simple expression par des presses gigantesques, elles ont la forme d'un bloc de 1,50 m. de haut et de 50 cm. de côté. Des morceaux de pare-chocs, des boulons ou des ressorts à boudin leur constituent des « peaux » individuelles d'un effet très romantique.

Dans l'esprit de César, cette manifestation équivaut à une « gifle » que ses imitateurs devraient cruellement ressentir. En fait, il s'agit d'une réaction — peut-être saine, en fin de compte — du plus baroque de nos sculpteurs contre le baroquisme à bon marché qui sévit trop souvent aujourd'hui.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.



(Jacques Mer.)

LE MUSÉE FERNAND LÉGER.
*Comme une église au moyen âge.*

## MUSÉES

### Fernand Léger à Biot

● ***Si Piero della Francesca avait fait un stage chez Renault.***

A quelques kilomètres de la mer, entre Nice et Juan-les-Pins, le petit village provençal de Biot (prononcez Biotte) accueille depuis dimanche les premiers touristes et les fanatiques de l'art moderne : après les chapelles Matisse et Chagall à Vence, la chapelle Cocteau à Villefranche, le musée Grimaldi à Antibes, la Côte d'Azur compte un nouveau « haut-lieu » de l'art, le musée Fernand Léger.

On peut se demander si le solide peintre normand, fils d'un éleveur de bestiaux, aurait apprécié les fastes officiels et mondains d'une inauguration mise sous le signe du Festival de Cannes. Peut-être aurait-il préféré une saine kermesse avec saucisson et barriques de rouge sur les gazons, mais l'essentiel aujourd'hui est que son musée existe. Il est admirable.

#### Une petite lueur

A la mort de Léger, il y a cinq ans, sa femme, Nadia, décidait de « rendre à la France » les œuvres que lui avait laissées son mari. Mais où, comment ? Le « délabrement » du Musée d'Art moderne la rebuta. Il fallait de plus quelque chose de neuf, de nouveau, de spécialement adapté. Devait-on choisir Paris ou Gif-sur-Yvette où étaient les ateliers de Léger ? Nadia Léger opta finalement pour Biot où le couple avait acheté peu de temps auparavant une propriété. Pendant trois ans, une équipe composée d'architectes, de céramistes, de mosaïstes, de décorateurs, de jardiniers œuvra autour de Nadia Léger « comme les artisans qui bâtissaient une église au moyen âge ». Le résultat est là, sur une colline ocre et verte, au milieu des serres, des cyprès, des oliviers : un sobre parallélépipède largement ouvert à la lumière et portant sur sa façade une vaste mosaïque de 400 mètres carrés (200.000 émaux et morceaux de marbre posés à la main); dans les jardins, une énorme sculpture en céramique, « Le Jardin d'enfants », dont certains éléments polychromes pèsent jusqu'à 7 tonnes ; à l'intérieur enfin, dans un décor d'une luxueuse simplicité, un haut vitrail en dalles de verre et plusieurs centaines de dessins, gouaches, toiles de Léger, de ses premiers essais à sa mort, à la fois un bilan et une somme...

L'effet de la visite, de la promenade au travers de Léger est saisissant. On le redécouvre ou plutôt on « l'accorde » enfin à lui-même. Car Léger a été à la fois deux hommes. D'abord le peintre de chevalet traditionnel, tourmenté et solitaire, celui qui écrivait de sa recherche et de ses efforts :

« *On avance, on recule, on baisse la tête (mais tout de même le démon intérieur pousse tout doucement) ; il faudra passer par des trous d'aiguille, faire le mort, ramper doucement sans faire de bruit. Une petite lueur quand même vous guide...* »

C'est ce Léger-là qui a eu la révélation de Cézanne, qui a creusé dans un style propre le cubisme (il avait le même âge que Picasso, un an de moins que Braque), qui a touché de près l'aventure abstraite.

#### L'enfant de la guerre

Mais il y a eu aussi un deuxième Léger, celui qui réclamait des murs, des usines, des écoles, des gares pour y mettre son empreinte, pour y faire éclater ses couleurs, pour métamorphoser le cadre de la vie sociale, l'espace habité. Ce Léger a collaboré avec Le Corbusier, a rêvé d'un nouveau « réalisme ». Il est en un sens l'enfant de la guerre :

« *J'ai quitté Paris en plein dans une manière abstraite, époque de libération picturale. Sans transition je me suis trouvé de niveau avec tout le peuple français ; versé au génie, mes nouveaux camarades étaient des mineurs, des terrassiers, des artisans du bois et du fer... Dans le même temps je fus ébloui par une culasse de 75 ouverte au soleil, magie de la lumière sur le métal blanc. Il n'en fallut pas moins pour me faire oublier 1912-1913... Cette culasse de 75 ouverte en plein soleil m'a appris plus que tous les musées du monde...* »

Le miracle du musée de Biot, c'est de réconcilier dans l'unité profonde d'une œuvre ces deux grandes « lignes de force » de Léger, de le relier aux traditions anciennes, aux recherches du passé sans rien lui ôter de sa nouveauté inimitable.

Léger disait de lui : « *Ma tradition serait l'art roman des cathédrales et les arts primitifs qui précèdent la Renaissance italienne.* » En fait, il apparaît aujourd'hui comme une sorte de Piero Della Francesca qui aurait fait un stage chez Renault. Et ces visages, ces fleurs stylisées, ces bicyclettes, ces arbres, ces machines qui ont pu décevoir les amateurs de « peinture-peinture » retrouvent en s'assemblant sous le ciel de Provence la puissance de la vie intérieure qui les a fait naître.

A deux pas, tel dessin révèle une sensibilité de trait que n'aurait pas désavouée Matisse, ici une gouache « dramatique » sonne comme un Rouault. Mais partout, jusque dans l'objet le plus insignifiant, Léger appose sa marque ; ce peintre qui voulait revenir à un art « collectif » a la puissance solitaire d'un démiurge. Et l'émotion s'accroît encore quand on tombe sur ces lignes qu'il écrivait sur son œuvre :

« *Rappelle-toi les dates, le temps ; regarde au dos de tes bouts de papier, de tes croquis où tout cela a été noté, esquissé, dessiné ; regarde au dos ; ce sont de vieux bouts d'enveloppes, un rendez-vous d'amour, la note du marchand de couleurs, du charbonnier, un télégramme... C'est toute l'histoire de ta vie au jour le jour...* »

CLAUDE KRIEF.

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (8e)
Soulages
Œuvres récentes

du 21 mai au 4 juin
LIBRAIRIE GALERIE DU NOUVEAU SIECLE
43, RUE VIVIENNE - PARIS (2e)
OBJETS D'ART EN PORCELAINE DE SAXE
Exposition présentée à l'occasion du 250e anniversaire de la Manufacture de Meissen (Saxe - R.D.A.)

GALERIE DE PARIS
14, place François-Ier - ELY. 82-20
LOUIS
LAMARQUE
ET
Hassan el Glaoui
PEINTURES
Du lundi 16 mai au samedi 4 juin

# LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

**14 MAI**

**CETTE conférence au Sommet s'ouvre sous de troubles auspices, et qu'en dirai-je ? Nous ressentons une gêne secrète, presque de la honte à prendre la mesure des hommes de qui dépend le sort du monde. Des deux gros ours qui s'affrontent, nous savons bien qui est le plus malin. Et, au milieu d'eux, il y a de Gaulle. Mais la puissance appartient aux autres.**

**LE Sommet nous est interdit. Il nous reste nos propres bas-fonds. Et là encore, que dire qui n'a été cent fois dit ? Les partis politiques en France sont d'étranges animaux : des amphibies mais qui ne prospèrent que dans le bassin du Palais Bourbon. Dès qu'ils n'y barbotent plus, ils s'étiolent. Reprocher au général de Gaulle de leur avoir porté un coup fatal en réduisant la vie parlementaire, c'est, il me semble, accabler les partis eux-mêmes, c'est reconnaître qu'ils sont dénués de vie propre, qu'ils n'ont gardé aucune action directe sur le pays, qu'ils n'y peuvent plus soulever la moindre vague.**

**Socialistes, Radicaux, M. R. P. conviennent que le plus grand malheur qui nous accable, et dans tous les ordres, c'est la guerre acceptée en Algérie comme un état de fait, dont il ne s'agit plus que de s'accommoder. Je le leur demande : qu'ont-ils tenté les uns et les autres contre ce malheur ? Le général de Gaulle a cherché seul une voie vers le cessez-le-feu et vers la paix. Mais justement il échoue parce qu'il est seul. Sa solitude est la raison de son échec. Il n'a pu s'appuyer dans le pays sur aucune opposition intelligente, efficace, qui lui aurait permis de tenir tête aux partisans de la guerre endémique.**

**LES manifestations des « non-violents » satisfont les consciences délicates. Nous ne manquons pas de belles âmes à gauche, qui en a jamais douté ? Mais l'important n'est pas de se donner à soi-même un certificat de bonne conscience ; il faut arrêter le massacre à la petite semaine et les attentats contre les personnes, mettre fin aux indicibles souffrances d'un peuple, sauvegarder notre démocratie, faire la paix, enfin, mais pas à n'importe quel prix.**

**RADICAUX, M. R. P., Socialistes des deux obédiences, si vous avez des idées sur ce qu'il faudrait faire immédiatement pour interrompre le combat et pour fonder entre les deux races qui s'affrontent une alliance nouvelle et indéfectible, proposez ouvertement au général de Gaulle vos solutions. Parlez, manifestez-vous, réveillez cette nation prostrée. Ne peut-on s'adresser au pays que de la tribune du Palais Bourbon ? Craignez que nous ne vous comparions à des parasites qui vivaient sur les gouvernements, se nourrissaient d'eux, les épuisaient, les tuaient. Et maintenant on dirait qu'ils meurent de ne pouvoir plus sucer de sang.**

**L'HISTOIRE commence de s'écrire dès aujourd'hui. Nous le voyons déjà : de Gaulle sera accusé d'avoir détruit en France les partis politiques, alors que sa venue au pouvoir a manifesté leur inexistence et qu'il a été comme aspiré par le vide qu'elle créait. Le pire est que cette atonie des partis révèle un mal plus profond. C'est le peuple lui-même qui ne réagit plus. Les partis sont exsangues comme les extrémités d'un corps sont froides.**

**15 MAI**

**ET quand nous disons « le peuple », de qui parlons-nous ? Qui sommes-nous ? Quel est le vrai visage de la France ? Tous les enrichis, tous les engraissés des dernières guerres sont nos maîtres occultes et créent une pesanteur à laquelle de Gaulle tout seul se mesure. Il s'épuise à soulever une masse inerte.**

**Mais enfin la faune immonde décrite par Jean Cau dans le dernier « Express », cette pourriture a toujours existé ; et il existe toujours aussi, ce monde qui travaille, qui souffre et qui prie.**

**JEAN CAU, auteur d'un roman sur Saint-Germain-des-Prés, intitulé « Les Paroissiens », se doute-t-il que Saint-Germain-des-Prés est une paroisse admirablement vivante, donnée en exemple aux Catholiques du monde entier, comme d'ailleurs ses voisines : Saint-Sulpice et Saint-Séverin, qu'un peuple fidèle y fréquente plus nombreux peut-être que celui des bistrots, des caves, et des bars de ce quartier, et qu'il subsiste, ce qui paraît incroyable, une sainte jeunesse au plus secret de la nouvelle vague ?**

**TOUT ce qui accable le Chrétien recèle une semence d'espoir. Par exemple, ces apostasies au sein de l'Eglise orthodoxe russe, qui nous sont rapportées ces jours-ci, et les solennelles excommunications du Saint Synode qui les dénoncent, me navrent et en même temps me révèlent une Eglise russe demeurée beaucoup plus vivante que je ne le croyais. On ne trahit pas sa mère morte. Une mère après sa mort ne se lève pas sur sa couche pour dénoncer et pour maudire les fils qui l'ont abandonnée. L'Eglise Orthodoxe russe est vivante. Ainsi, je me réjouis et je m'attriste. Le professeur Ossipov, passé de l'orthodoxie au marxisme, substitue un nouveau credo à l'ancien, et le récite avec la même ferveur. Si je connaissais le professeur Ossipov, je ne trouverais rien à lui opposer que ce passage de saint Jean : il se situe après les paroles du Seigneur sur le Pain Vivant qui paraissaient folles aux Juifs : « Dès lors, beaucoup de ses disciples se retirèrent et cessèrent d'aller avec Lui. Jésus dit aux Douze : « Et vous aussi, voulez-vous me quitter ? » Et moi, je crois savoir de quelle voix cette question a été posée. Je l'ai entendue, je l'entends toujours.**

**16 MAI**

**ECHOS sinistres de la Conférence au Sommet. Suprême tentative de de Gaulle. Soirée d'apaisement : visite à l'atelier de Pignon. Ce peintre d'aujourd'hui, ce peintre venu après Picasso ne rompt pas avec ce qui l'a précédé. Ses maternités, ses moissons, ses ouvriers et ses coqs sont de maintenant et de toujours. Les peintres donnent souvent une impression d'équilibre, de paix, de bonheur, aujourd'hui du moins où ils bénéficient d'une docilité que rien ne décourage, où en ce qui les concerne, tout le monde est prêt à tout. Pignon, lui, se moque du conformisme de l'abstrait. Ce qui vit, rutile et bouge à jamais sur ses toiles, m'a rendu heureux, ce soir, où j'avais tant de raisons d'être triste.**

**F. M.**

*(Copyright « L'Express ».)*


## L'EXPRESS

**VENTE AU NUMERO :**

France et Afrique du Nord : **1.25 NF.**
Suisse : **1 fr. 90.**
Belgique et Luxembourg : **18 francs.**
Italie : **250 lires.**

**ABONNEMENTS (1 an) :**

France et Communauté : **50 NF.**
Etudiants, militaires : **40 NF.**
Etranger : **60 NF. (Etudiants : 50 NF.)**
**(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)**

Belgique : 1 an : **625 francs belges.**
Souscription chez M. Henry STEVENART
35, avenue Wolvendael - BRUXELLES
C. C. P. 7141-66 Bruxelles

Etats-Unis : 1 an : **12 dollars.**
Souscription chez HOWARD PUBLICATION
206 East 17th Street, New York 3 (N.Y.)
Tél : Spring 7-0819

***(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)***

**PAR AVION :**

Algérie, Tunisie, Maroc : **72 NF.**
Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U. R. S. S., Yougoslavie : **79 NF.**

**ADMINISTRATION**

**29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19-68**
**(angle Champs-Elysées)**
**Les jours fériés : ELY. 03-02**



*Vous serez toujours mieux servis au :*

**Photo-Radio-Club**

★ L'accueil est plus sympathique
★ Les spécialistes plus compétents
★ Les remises plus fortes (20 à 25 %)

**Photo-Radio-Club**

6, boulevard de Sébastopol - PARIS (IVe)
Métro : Châtelet

*Ouvert de 10 heures à 12 heures et de 13 heures à 19 heures*
FERME DIMANCHE ET LUNDI

**LA PLUS BELLE CROISIERE DE L'ETE SUR LE PAQUEBOT DE LUXE**

**« ROMA »** (18.000 T)

(AIR CONDITIONNE, PISCINE, LIDO, etc.)

**MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE**
**ADRIATIQUE - GRÈCE**

Du 6 au 18 août à partir de **896 NF**

POUR RENSEIGNEMENTS ET INSCRIPTIONS :

**LASRY** 16, rue de la Paix PARIS (2e) - OPE. 06-89 et 72-98

**rien n'est trop pur pour Bébé**

**CHARRIER**
EAU MINÉRALE NATURELLE

**idéale pour le coupage des biberons**

L. & C.